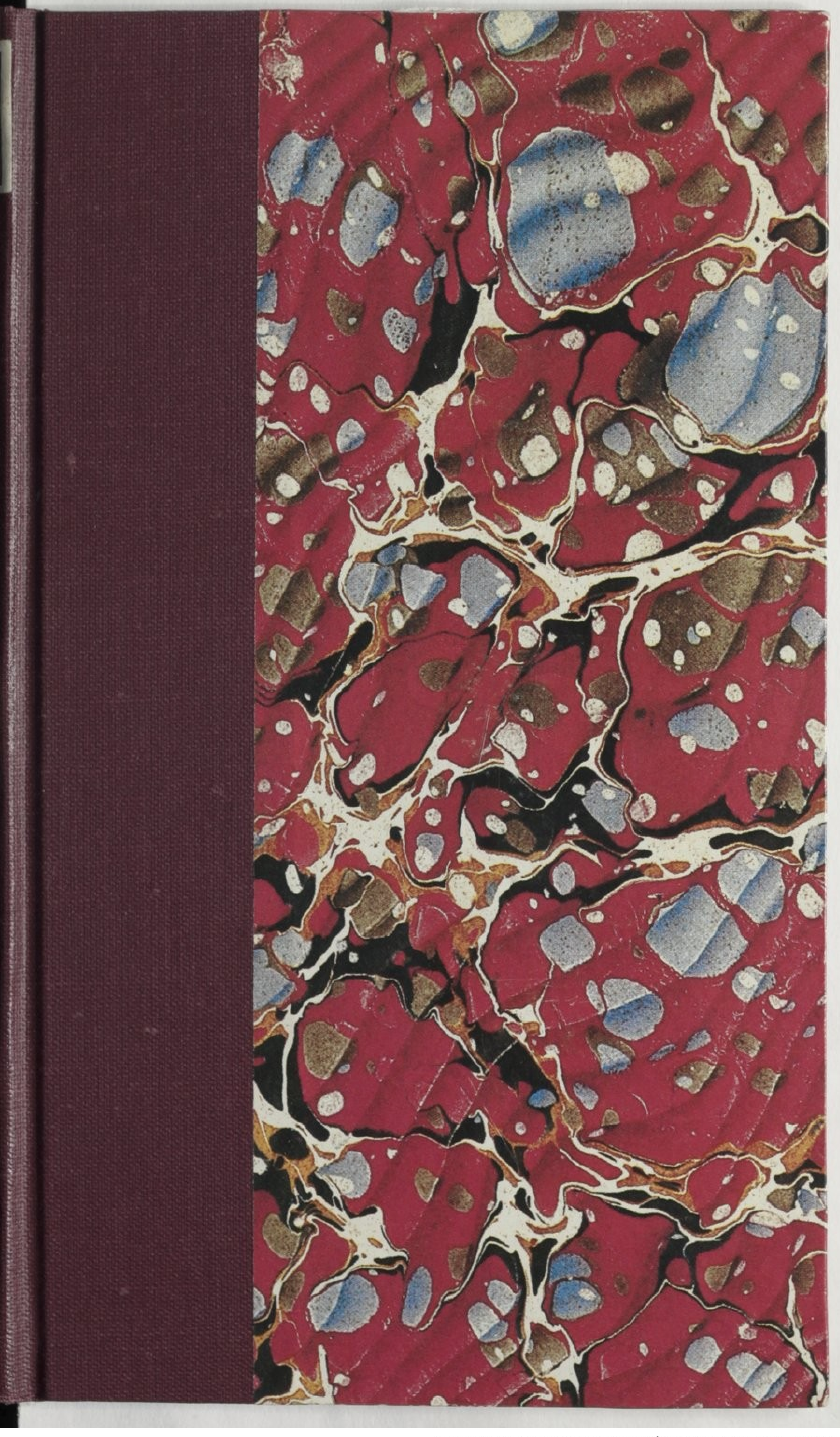
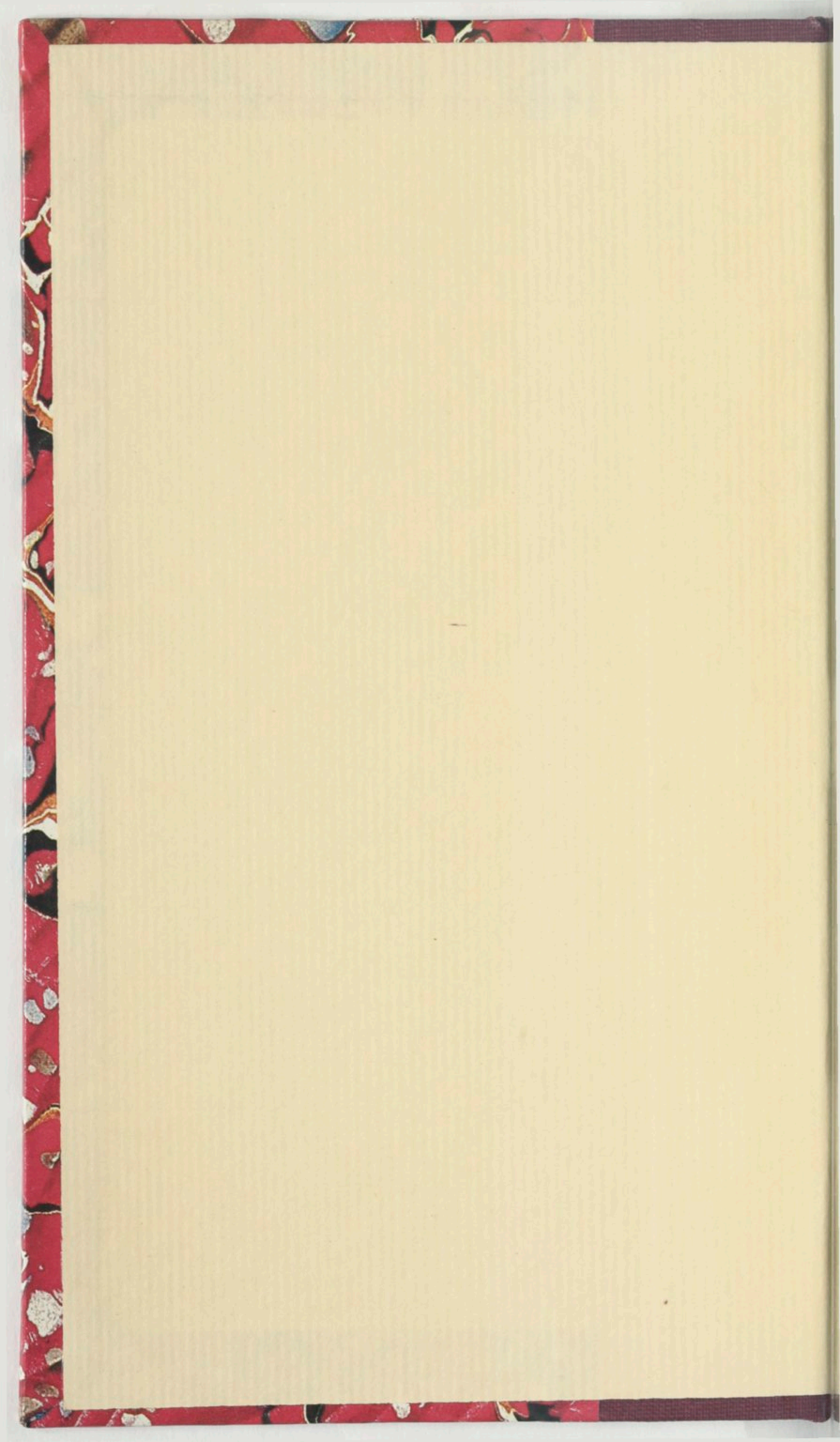
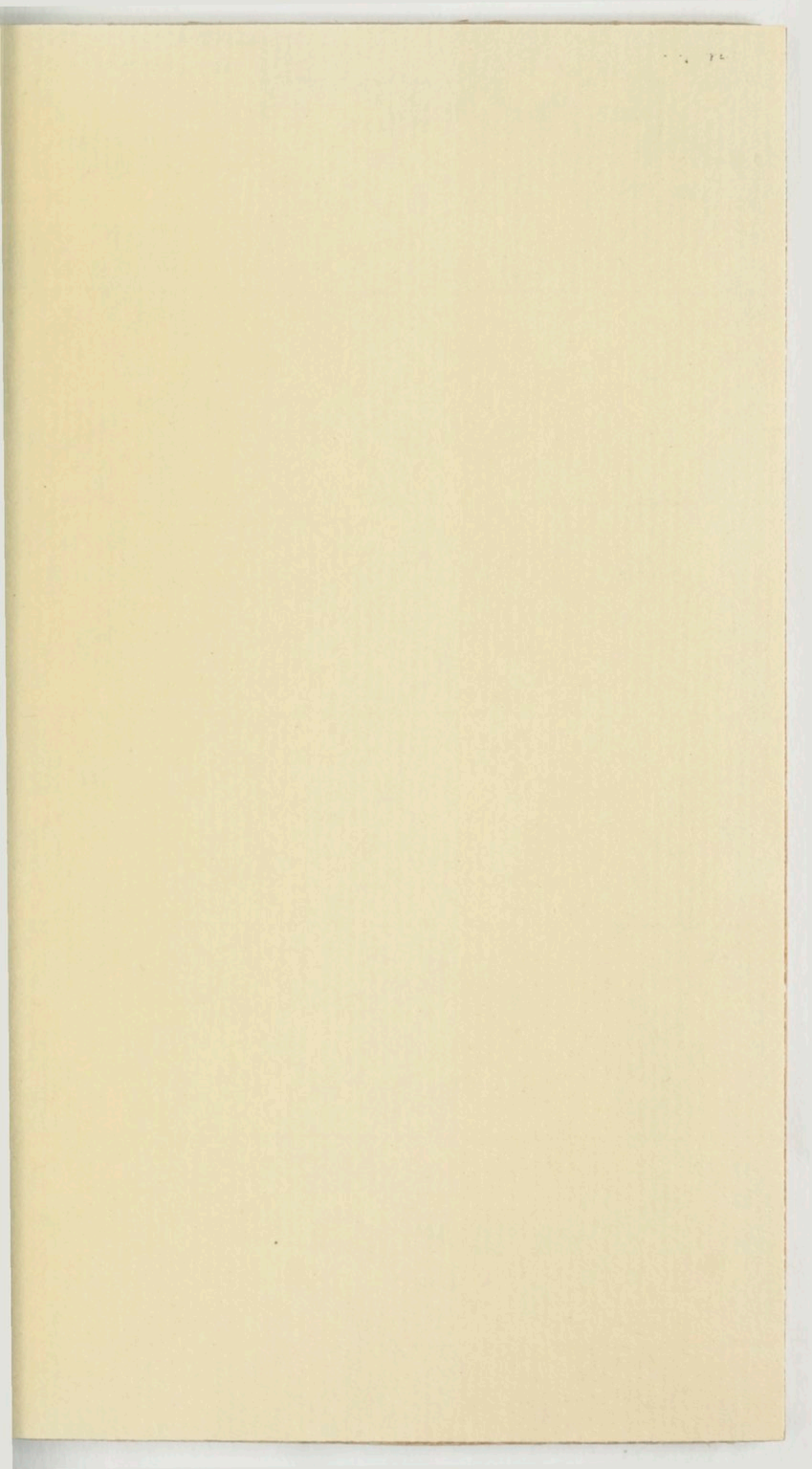
Collection de contes et nouvelles de Pfeffel, traduits de l'allemand











...LLECTION DE CONTES ET NOUVELLES de Pfeffel;

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME PREMIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE NATIONALE ET ÉTRANGÈRE,
rue Mignon, nº 2, faub. St.-Germain.

1825.

CONTES
ET
NOUVELLES.

Cet ouvrage se trouve aussi chez les libraires ci-après :

LECOINTE et DUREY, quai des Augustins, nº 49;
MASSON, rue Hautefeuille, nº 14;
BÉCHET aîné, quai des Augustins, nº 57;
VOLLAND, même quai, nº 17;
DELAUNAY, au Palais-Royal;
DONDEY-DUPRÉ, rue de Richelieu, nº 67.

IMPRIMERIE DE J. MAC CARTHY,
rue des Petites-Ecuries, n. 47.

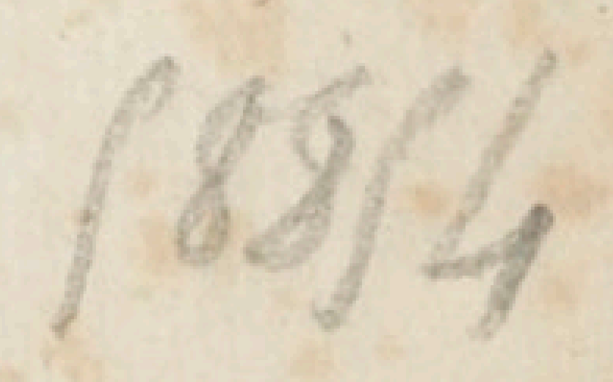
COLLECTION
DE
CONTES
ET
NOUVELLES
de Pfeffel.

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ L'ÉDITEUR, A LA LIBRAIRIE NATIONALE
ET ÉTRANGÈRE,
Rue Mignon, nº 2, faub. St.-Germain.
1825.



PRÉFACE.

Une préface ennuie, des contes doivent plaire et égayer; si cette traduction retraçait une partie des grâces de l'original, nous aurions atteint ce dernier but. Le lecteur verra du moins une preuve de nos efforts dans le soin que nous prenons de faire, pour la préface, ce qu'il fait ordinairement lui-même; nous la réduirons à trois mots: *Lisez ces Contes*.

MATHILDE.

HISTOIRE ÉCOSSAISE.

MATHILDE DOUGLAS était restée orpheline dès l'âge de deux ans; son père était tombé aux côtés du brave Robert Bruce qui, après avoir chassé les Anglais de l'Ecosse, monta sur le trône de ses pères, trop long-temps souillé par Jean Balaing, son prédécesseur. Lady Douglas sa mère, l'ornement de son sexe, ne survécut que quelques mois à son époux. Au lit de mort, elle avait remis la petite Mathilde à une autre elle-même, la

comtesse de Malcolm Dunbar, sa belle-sœur. Lady Dunbar n'avait point d'enfans; retirée au château de Wood-Hill, dans la belle vallée de Cluyd, elle y vivait dans la solitude et la douleur. Elle éleva sa nièce avec la tendresse d'une mère, et la jeune Mathilde répondit à ses soins; elle fit germer dans le cœur tendre de son élève les plus purs sentimens de la vertu, et employa toutes les ressources que l'on pouvait se procurer alors pour former sa raison et lui faire acquérir les talens qui rendent la vertu plus aimable et la beauté plus séduisante. Mais la nature servit plus à Mathilde que les leçons du chepelain de la comtesse, et six mois de leçons de harpe la rendirent l'émule de son maître.

Sa tante arrêtait souvent ses regards sur elle avec un doux senti-

ment de satisfaction, et se disait alors à elle-même, et les yeux mouillés de larmes : Dieu veuille que jamais une haleine empoisonnée ne flétrisse cette aimable fleur. C'était en effet une fleur du printemps près d'éclore; et la beauté de son âme répondait à cette enveloppe enchanteresse, brillante de tous les charmes du bel âge. Dans ses yeux; d'un bleu de saphir, on lisait la pureté de son cœur; son teint le disputait à l'éclat de la rose, et son front ingénu rayonnait des grâces de l'innocence.

A seize ans elle perdit sa seconde mère, et resta dès-lors entièrement abandonnée aux soins de son oncle qui, jusque-là, s'était fort peu occupé d'elle. Les charmes de sa nièce ne tardèrent pas à lui faire oublier la perte d'une femme quc, depuis long-temps, il avait cessé d'aimer,

et dont il n'avait jamais connu le prix. Il était avare et libertin, et, par malheur pour Mathilde, elle n'était pas seulement la plus belle, mais encore la plus riche héritière de la contrée.

Malcolm n'avait guère plus de quarante ans; il était fier de ses richesses et vain des avantages de sa figure. Mathilde avait vécu jusqu'à ce moment dans *la retraite la* plus rigoureuse; le sentiment impérieux de l'amour dormait encore dans son sein. Le comte se flatta de l'éveiller, et dans un temps où l'or faisait tout à Rome, il était sûr d'obtenir sans difficulté la permission de contracter ce mariage. Il se trompa : Mathilde, il est vrai, ne connaissait pas encore l'amour, mais elle connaissait son amant; elle avait vu plus d'une fois couler les pleurs de sa tante et en-

tendu ses soupirs. L'intimité coupable qui existait entre le comte et une des femmes de chambre de son épouse, et l'insolence de cette créature, avaient hâté la mort de lady Malcolm, dont la sensibilité ne pouvait endurer de tels outrages. Les scènes déplorables que cette basse intrigue avait causées souvent dans l'intérieur du château n'avaient pu rester cachées à Mathilde. Malcolm avait donné à sa nièce les bijoux de sa tante; mais quand il vit que ces cadeaux et les doux propos dont il les accompagnait ne lui attiraient que des remercîmens froids et respectueux de la part de Mathilde, et qu'elle n'avait pas même l'air de se douter de ses intentions, il résolut de rompre le silence, et de lui proposer ouvertement sa main, sans circonvenir son cœur par tous les soins d'usage.

Il choisit pour faire cette déclaration la fin d'une soirée d'été. Mathilde, l'imagination encore remplie du souvenir de sa bonne protectrice, écoutait les rossignols, dont les accens nourrissaient la douce mélancolie de son cœur; Malcolm s'assit à côté d'elle : Il est temps, Mathilde, lui dit-il en lui prenant la main, que je m'occupe de ton sort; tu mérites de trouver un époux dont l'état, le caractère, la fortune puissent assurer ton bonheur. Ce n'est pas dans un jeune homme léger et inconstant que tu trouverais ces avantages; aujourd'hui il te conduirait à l'autel, et demain il te sacrifierait à une courtisane, ou bien il dissiperait à la cour l'héritage de tes parens. Je te destine un époux qui a passé les fougues de la jeunesse, et dont l'âge cependant n'est point dispropor-

tionné au tien; son nom donnera un nouveau lustre à celui de tes ancêtres, et sa fortune te mettra à même de soutenir dignement l'éclat de ton rang. Du reste, je veux épargner à ton imagination la peine de deviner qui ce peut être, et si ton cœur n'était pas aussi neuf, je n'aurais pas besoin de te nommer ton oncle.

La bonne Mathilde ne savait que répondre à ce discours; elle se taisait, rougissait et regardait le comte avec de grands yeux où il ne pouvait lire que de l'étonnement. Ma proposition te surprend, dit-il avec une gaîté forcée; eh bien! Mathilde, je pars demain pour Edimbourg, où je passerai quelques jours; jusqu'à mon retour tu auras le temps, je ne dis pas de faire tes reflexions, car je te crois trop sensée, trop bien élevée

pour repousser l'honneur de devenir lady Dunbar, mais de te remettre d'un trouble, effet de ton inexpérience.

Malcolm Dunbar partit en effet le lendemain sans voir Mathilde, qui, n'ayant pas fermé l'œil de toute la nuit, venait à peine de s'endormir lorsqu'il demanda à sa femme de chambre si elle était levée. Brigitte lui répondit qu'elle dormait encore, et Malcolm voulut bien ne pas commencer déjà à troubler son repos.

Cette Brigitte était une bonne fille, que lady Dunbar avait choisie à l'âge de douze ans parmi ses jeunes vassales, pour la donner à sa nièce plutôt à titre de compagne que de domestique. Lorsqu'elle fut grande, son enjoûment et sa jolie figure fixèrent l'attention du libertin Malcolm qui tendit sans succès mille piéges

à sa vertu. Par amitié pour Mathilde et par respect pour sa bienfaitrice, Brigitte avait toujours gardé le silence sur ses tentatives coupables; d'ailleurs, depuis que le comte était occupé de ses projets de mariage, il discontinuait ses poursuites, bien persuadé que cette proie ne pouvait lui échapper.

Brigitte avait donné à Mathilde des preuves multipliées de fidélité et d'un tendre attachement; aussi sa jeune maîtresse, qui éprouvait le besoin de soulager son cœur, l'eût choisie pour sa confidente quand même elle eût eu une autre amie. Cettte honnête fille l'écouta avec la plus grande attention, et lorsque Mathilde eut terminé son récit par ces mots, « Je ne sais pourquoi, mais je sens que je ne pourrais jamais aimer mon oncle comme mon époux, »

des larmes coulèrent des yeux de Brigitte; elle saisit la main de sa maîtresse, et s'écria en la pressant contre son sein : « Eh bien! c'est moi qui vous apprendrai d'où cela vient; c'est qu'il n'est pas digne de devenir votre époux. » Elle lui raconta alors les poursuites qu'elle avait eues à souffrir du vivant de lady Dunbar, et fortifia ainsi la nièce dans sa résolution de repousser de toutes ses forces son mariage avec un pareil homme.

Malcolm, de retour de son voyage, demanda à Mathilde quelle résolution elle avait prise. Celle-ci avait concerté avec Brigitte la réponse qu'elle devait faire, et cependant, pâle, tremblante, elle put à peine articuler d'une voix faible : « Je me suis tellement accoutumée dès mon enfance à vous respecter comme un père,

qu'il me serait impossible de vous considérer comme un époux. Pardonnez ma franchise, mylord, je ne sais pas dissimuler; peut-être que mon extrême jeunesse et mon inexpérience m'empêchent d'apprécier tout l'honneur que vous voulez me faire.

Malcolm, naturellement emporté, tenta vainement d'étouffer sa colère. L'amant astucieux disparut et fit place au despote offensé. Son visage était tout en feu, ses lèvres tremblaient, et il lui dit en frémissant : « C'est en vain, Mathilde, que tu cherches à me persuader que tu es encore un enfant; tu ne réussiras pas à me cacher ton opiniâtreté sous un si vain prétexte; ce n'est que comme mon épouse que tu pourras continuer à vivre dans mon château; si tu refuses ma main, les murs d'un

couvent me rassureront contre les extravagances où ton étourderie peut t'entraîner. Penses-y bien; il ne sera pas aussi facile de rompre les verroux de ta prison qu'il te l'est aujourd'hui de saisir le bonheur que tu dédaignes. Je ne veux pas cependant te surprendre, ajouta-t-il d'un ton radouci, et j'accorde encore un mois pour faire *tes réflexions*; mais alors ta réponse décidera de ton sort. » Il se tut : Mathilde n'osait reprendre la parole; après avoir joui quelque temps de sa frayeur, il la quitta brusquement.

La pauvre enfant n'eut pas besoin de feindre une maladie pour garder la chambre pendant quelques jours; les menaces de son oncle l'avaient tellement effrayée qu'elle était hors d'état de quitter le lit. Comme Malcolm crut cette crise nécessaire pour

opérer sa conversion, il s'inquiéta fort peu de l'indisposition de sa nièce.

Cependant la nature et la fidèle Brigitte suppléèrent aux soins d'un médecin, et si Mathilde ne sortit pas plutôt de sa chambre, ce fut pour éviter la vue d'un homme dont l'aspect seul la remplissait de crainte, et pour se concerter avec son amie sur les moyens de se soustraire à l'effet de sa vengeance. Sa tante lui avait autrefois conté l'histoire d'une cousine que l'avarice d'une marâtre avait fait enfermer dans un couvent, où le chagrin l'avait consumée, et ce récit lui faisait envisager ces refuges de l'innocence persécutée comme le vestibule de l'enfer. D'ailleurs elle connaissait la cupidité de son oncle, qui ne balancerait pas à commettre un crime pour s'emparer de son immense fortune. Dans cette

position désespérée, la fuite lui parut le seul parti à prendre pour se soustraire aux poursuites de son tyran.

Mais comment fuir et où aller? où se procurera-t-elle les moyens de se préserver de la misère, elle et la compagne de son sort, sous le toit étranger qu'elle allait chercher? Ce dernier obstacle fut le moins difficile à lever; Mathilde avait dans son épargne quelques centaines de couronnes auxquelles elle ne touchait que pour faire des actes de bienfaisance, et ses bijoux pouvaient aussi, en cas de besoin, lui procurer des ressources plus que suffisantes. Il était bien plus difficile de découvrir un asile qui pût les dérober aux recherches de son *oncle*, qui trouverait dans sa fuite même un prétexte plausible pour la renfermer dans le couvent dont elle avait tant d'effroi

Brigitte seule pouvait lever cette difficulté. Le curé du lieu avait un neveu auquel il avait fourni les moyens d'entreprendre un petit commerce. Ses affaires le forçaient de faire de fréquens voyages à Glascow, d'où il rapportait les marchandises qu'il revendait dans les environs. Arthur, c'était le nom de ce jeune homme, venait presque tous les jours au château qu'il fournissait d'épiceries et de beaucoup d'autres objets, et, depuis plus d'un an, il avait conçu pour Brigitte un amour que celle-ci n'avait jusqu'ici tardé à couronner que parce qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter sa bonne maîtresse. Maintenant Brigitte se promettait tout de son attachement; et comme elle avait de bonnes raisons de supposer que la maison de ses parens n'offrait pas un refuge assez sûr à la

jeune demoiselle, les deux amies résolurent de choisir le jeune homme pour l'agent secret de leurs desseins.

Brigitte se chargea de faire les ouvertures nécessaires; mais plusieurs jours se passèrent avant qu'elle eût trouvé une occasion de parler à son amant. Arthur ne balança pas un instant à se charger d'une entreprise qu'il envisageait comme une pieuse ressource, et dont la réussite lui garantissait l'accomplissement de ses plus ardens désirs. J'ai, dit-il, dans le comté d'Argyl une cousine, veuve d'un riche fermier, chez qui vous pourrez vivre ignorées, et où je vous porterai de temps à autre des nouvelles de tout ce qui se passera. Je pars demain pour cette contrée, et, avant huit jours, j'espère vous rapporter des nouvelles satisfaisantes. Brigitte lui recommanda

la plus grande discrétion, même à l'égard de sa cousine, à laquelle il ne devait dire ni le nom ni l'état de Mathilde, mais à qui il devait la présenter comme sa plus jeune sœur. Arthur promit tout ce qu'on exigea de lui; il lut la promesse de sa récompense dans les yeux de sa maîtresse, qui, pour la première fois, lui présenta sa joue au moment de son départ.

En apprenant le succès de cette négociation, Mathilde se jeta dans les bras de son amie, et attendit le retour d'Arthur avec cette impatience qui tourmente une âme au moment de voir finir ses peines. Cet espoir et la crainte de donner des soupçons à son oncle en continuant à rester éloignée de lui, donnèrent à Mathilde le courage de paraître en sa présence avec un front moins

soucieux. Pour la première fois de sa vie, cette fille aimable et candide se trouva forcée de feindre, et elle y réussit si bien, que Malcolm commençait à se féliciter de lui avoir laissé du temps pour se décider. Sa gaîté même revenait à mesure que l'époque du retour d'Arthur approchait; à peine se rappelait-elle que celle fixée par son oncle pour la décision de son sort approchait également.

Une semaine venait de s'écouler, quand Malcolm lui proposa une promenade dans le petit bois qu'ombrageait la colline sur laquelle s'élevaient les noirs créneaux de son château. Tout-à-coup quelques cavaliers entrèrent dans l'allée qui faisait face au pont-levis. Malcolm alla au-devant d'eux avec sa nièce. Ciel! c'est le roi, dit-il en s'avançant vers

la petite cavalcade. Il ne se trompait pas, c'était Robert lui-même qui, depuis le rétablissement de la paix, se plaisait de temps en temps à faire des excursions dans le pays et à demander un repas frugal aux nobles de son royaume. « Un trio de chevaliers errans vient vous demander l'hospitalité », dit-il à Malcolm qui se trouvait un peu déconcerté; en même temps il le salua avec cette franchise et cette cordialité qui caractérisaient le héros. Il n'avait en effet auprès de lui que deux chevaliers, et quelques gentilshomme le suivaient de loin. « Est-ce là votre fille, mylord? dit le roi en apercevant Malthilde qui venait de faire une de ces révérences timides et modestes d'une jeune grâce qui s'ignore encore. « C'est ma nièce, sire, répondit Malcolm, la fille de feu mon

beau-frère Douglas. » — « La fille d'un ami que je n'oublierai jamais, interrompit le roi. Venez miss, je ne céderai à personne le droit de vous offrir la main. » A ces mots il sauta de son cheval, présenta son bras à Mathilde qu'il conduisit ainsi au château.

Robert ne connaissait qu'imparfaitement son hôte, mais il en savait assez sur son compte pour ne pas beaucoup l'estimer. Il n'eût même pas consenti à descendre chez lui sans l'espoir qu'il avait de terminer à cette occasion un différent qui, depuis plusieurs années, s'était élevé entre Malcolm et le feu comte d'Argyl. Robert avait, de son vivant, vénéré le feu comte comme un père, et maintenant il servait de tuteur à son fils.

Dès que ces illustres hôtes furent

arrivés au château, Mathilde, suivant l'ancienne coutume du pays, s'éloigna pour s'occuper des apprêts du repas, pendant que Robert et ses compagnons s'entretenaient avec son oncle de la dernière guerre et des affaires de l'état. On se mit à table; la charmante fille remplit les devoirs de maîtresse de maison, et s'en acquitta avec une adresse et une grâce qui enchantèrent tous les convives, et particulièrement le roi. Il lui demanda au dessert si la harpe qu'il voyait suspendue dans la salle était son instrument? Oui, sire, répondit-elle en regardant son oncle, dont le coup-d'œil demi-contraint était plutôt une permission qu'un encouragement. Elle prit l'instrument et chanta, en s'accompagnant, quelques-uns des chants immortels d'Ossian, de ce ton simple et doux

qui prouvait que sa tante ne lui avait pas seulement appris à chanter, mais aussi à sentir. Les accens mélodieux de Mathilde ravirent tous les cœurs, et lorsqu'après le repas elle se fut retirée, le roi dit à Malcolm : « Mylord, votre nièce est un trésor caché dont je veux parer ma cour. Ma femme se réjouira de retrouver dans sa fille la compagne de son enfance, sa chère Douglas. Je vous prie de me l'amener à votre premier voyage à Edimbourg. J'ai un projet que le temps mûrira et dont nous parlerons alors. »

Malcolm répondit par une révérence contrainte; alors le roi lui témoigna le désir de terminer le différent qui existait entre lui et le jeune comte d'Argyl. « Je suis son tuteur, dit-il, et j'espère que vous accepterez ma médiation. Dans trois jours

je serai à Edimbourg où je vous attends ; je compte que votre équité ne me rendra pas mon emploi bien difficile. »

L'avare Malcolm ne put dissimuler le trouble dans lequel le jeta cette proposition. Il murmura quelques plaintes vagues sur l'injustice de son adversaire, et promit d'un ton froid de se rendre à l'invitation.

Robert quitta le château beaucoup plus satisfait de la nièce que de l'oncle ; l'humeur qu'il avait prise contre ce dernier lui fit oublier de renouveler son invitation à Mathilde, à laquelle il serra amicalement la main en prenant congé d'elle.

Alors Malcolm commça à respirer plus librement, et quoique très mécontent de ce que sa nièce eût attiré l'attention du roi, le rusé hypocrite se répandit cependant en éloges sur

la manière dont elle s'était comportée. Mathilde avait été trop flattée du suffrage du roi pour être indifférente à ses éloges, et la satisfaction qu'elle en fit paraître sur sa physionomie parut d'un bon augure à Malcolm.

Le soir qui précéda son départ, il dit à Mathilde : « Je pars demain, mon enfant, et vais me rendre pour quelques jours auprès du roi. Quelle satisfaction pour moi si je pouvais lui annoncer, ainsi qu'à ses compagnons, ma prochaine union avec cette aimable Mathilde qui leur a tant fait plaisir! » La pauvre enfant fut étourdie à ce propos, mais elle sentit l'importance de ce moment, et l'indispensable nécessité d'éloigner jusqu'à l'ombre de tout soupçon. Elle lui répondit donc : « Le délai que vous m'avez accordé, mylord,

n'est pas encore expiré, et je crois être excusable si je n'avance pas le terme prescrit dans une affaire aussi sérieuse; mais j'espère que vous n'aurez pas lieu de.... » Ici elle s'arrêta et rougit; elle allait dire un mensonge et son cœur se révoltait. Malcolm interpréta cette réticence en sa faveur; son âme et ses sens en furent embrasés. Il serra subitement Mathilde dans ses bras, et avant qu'elle eut eu le temps de retirer sa tête, il imprima un baiser sur sa joue virginale. « Fille céleste, dit-il, tu m'as permis de jeter un regard dans ton cœur, je m'en contente; mais que les jours d'absence vont me paraître longs! » Mathilde s'arracha de ses bras en dissimulant son mécontentement; ses yeux se fixèrent vers la terre, et si la passion n'eut pas aveuglé le comte, il aurait pu

apercevoir la terreur dont cette scène avait rempli l'âme de sa nièce.

Le bon ange de Mathilde la tira de son étourdissement qui redoublait l'audace de ce débauché. Elle rassembla toutes ses forces, et s'approchant de la porte avec dignité, elle lui souhaita un bon voyage d'un ton qui surprit ce misérable, mais auquel elle mêla, heureusement pour elle, les accens de la bonté. Mille idées effrayantes l'occupèrent pendant toute la nuit, et l'agitation de son cœur ne se calma que lorsque le bruit des chevaux lui eut annoncé le départ de son oncle.

« Mon amie, dit-elle à Brigitte qui entrait dans sa chambre, il faut fuir sans retard, bientôt il ne sera plus temps. Hier, l'horreur et l'effroi ont absorbé toutes mes facultés. Je ne te voyais pas, je ne voyais que l'image

de mon persécuteur. » Elle lui raconta la scène de la veille et il n'en fallait pas davantage à Brigitte pour être de son avis. Elle quitta Mathilde, feignit d'avoir quelque affaire qui l'appelait chez le curé, et donna rendez-vous à son amant dans un lieu écarté où elle eut avec lui une longue conférence.

« Après demain à la même heure, dit-elle à son tour à Mathilde, vous n'aurez, je l'espère, plus rien à craindre de la part de votre oncle. L'erreur où il est sur vos vrais sentimens, cette erreur qui vous inspire tant d'inquiétude, favorisera notre projet, car j'ai observé que le concierge qui, au dernier voyage du comte, épiait tous mes pas, n'a pas même regardé aujourd'hui de quel côté j'allais lorsque je portais au curé vos aumônes pour la semaine. Demain, Ar-

thur prétextera un de ses voyages habituels, et nous attendra dans le moulin en ruine près du torrent; là, nous trouverons deux chevaux avec les habits dont il faudra nous revêtir, au moins pour les premiers jours. Après le dîner, il viendra au château avec toutes sortes de marchandises, et il emportera vos effets à la place de ce qu'il vous aura vendu. »

Jamais sœur ne fut plus tendrement embrassée que la fidèle Brigitte le fut en ce moment par Mathilde. Elles se réunirent toutes deux pour rassembler dans le silence ce qui leur était le plus nécessaire, et vers le soir Arthur parut au château, une hotte sur le dos. Il montra au concierge ce qu'elle renfermait, et se fit annoncer chez la demoiselle. Lorsqu'il fut introduit, on retira les marchandises de la hotte et on y mit

les effets. « Demain, avant la pointe du jour, dit-il, je partirai pour Glasgow où j'acheterai tout ce qui vous est nécessaire pour votre voyage, et je vous attendrai après-demain matin. En prétextant une promenade au petit bois, vous préviendrez toute idée de fuite, et n'éleverez aucun soupçon sur votre compte. » Mathilde remit au jeune homme cent couronnes pour acheter les chevaux et les habits. « Je laisse à ma Brigitte, dit-elle, le soin de vous récompenser, en attendant que je sois en état de vous témoigner toute ma reconnaissance. »

Les deux amies s'occupèrent le lendemain de différens ouvrages domestiques, et lorsque le soleil levant leur eut indiqué l'heure qui devait rompre leurs fers, elles quittèrent le triste château pleines d'une confiance

courageuse en la providence. En traversant la cour, Mathilde cria à la femme de charge, afin que le concierge pût l'entendre : « Sally, le temps est si beau que j'ai envie d'aller déjeûner à la métairie de la vallée, et si la chaleur n'est pas trop grande, nous ne reviendrons probablement pas avant l'heure de dîner. » Mathilde, accompagnée de sa tante, avait souvent visité cette métairie qui appartenait à son oncle, et cette fois, le concierge n'avait pas ordre d'observer ses démarches.

Tant que les deux voyageuses se sentirent à portée d'être vues, elles marchèrent nonchalamment dans les larges sentiers du petit bois; mais une fois arrivées à la vallée que le torrent arrosait de ses flots bruyans, elles suivirent son cours, laissèrent la métairie, et arrivèrent au bout d'une

heure au moulin, derrière les ruines duquel Arthur les attendait avec les chevaux.

Il leur remit les habits qu'il avait apportés, et Brigitte les porta dans une étable que le torrent destructeur avait épargnée. Elle reparut au bout de quelques minutes, habillée en jeune garçon, avec un petit chapeau rond; puis elle conduisit sa maîtresse dans le même endroit où elle lui aida à changer également de costume.

Pour se rendre tout-à-fait méconnaissables, l'ingénieuse suivante s'était munie d'écorces de noix vertes; on les coupa par morceaux, on y mêla de l'eau, et on en fit une teinture brunâtre qui, étendue sur les joues des deux voyageuses, leur donna un air moins féminin. Arthur assura que s'ils les eût rencontrées ainsi travesties, il les aurait plutôt

prises pour des écoliers échappés du collége que pour des filles de notre commune mère Ève. On plaça les habits de femme parmi le reste du bagage, et lorsque la petite société eut déjeûné avec des viandes froides que le conducteur avait apportées, et se fut rafraîchie à une source, on continua le voyage avec toute la célérité possible. Les deux jeunes femmes étaient habituées à monter à cheval, ou, pour mieux dire, elles ne connaissaient point, suivant l'usage de ce temps, d'autre manière de voyager. Arthur les mena toujours à travers les bois ou par des chemins de traverse; et, après une route fatigante, elles arrivèrent heureusement à une chapelle isolée, où il leur proposa de passer la nuit.

On n'était plus éloigné que de quatre milles de la ferme de la cou-

sine d'Arthur; et comme elles devaient alors reprendre les habits de leur sexe, il était difficile de trouver un lieu plus convenable pour cette opération.

Elles avaient eu le temps, pendant la route, d'arranger et d'étudier leurs rôles, et il fut facile à Arthur de faire passer ses deux compagnes pour ses deux sœurs qui, après la mort de leur mère, allaient dans une ville chercher à gagner honnêtement leur vie. Comme la veuve était bonne et sans méfiance, Arthur ajouta : « Si elles pouvaient vous être utiles, j'aimerais mieux qu'elles restassent auprès de vous jusqu'à ce qu'elles fussent en état de gagner leur entretien ; mon oncle le curé vous propose deux couronnes par semaine pour leur pension. »

Mistriss Gertrude fut très-contente

de cette proposition; et lorsque le cousin lui paya un mois d'avance, elle fit sur-le-champ tuer un chevreau, afin de recevoir dignement ses bôtes. Pendant ce joyeux repas, l'on distribua aux deux sœurs les tâches qu'elles auraient à remplir. Brigitte, comme la plus forte, fut chargée du soin du ménage, et Mathilde eut pour fonction d'aider la jeune Baby, enfant de dix ans, et fille unique de la veuve, à garder les moutons et les chèvres. Trois jours après, Arthur partit pour se rendre à Inverness, à ce qu'il dit, et promit qu'à son retour il passerait par Greendal) c'est le nom de la ferme) pour s'informer de la santé de ses sœurs. Il abandonna les chevaux à la veuve pour les employer au labourage. Il me paraît nécessaire, dit-il à Mathilde dans un entretien secret, que je retourne

à Wood-Hill, pour m'informer des démarches que l'on fait sur votre fuite. Dans dix à douze jours j'espère vous revoir. Mathilde lui renouvela ses remercîmens, et se défendit inutilement de reprendre ce qui lui restait de l'argent qu'il avait reçu pour l'achat des habits et des chevaux.

Le même jour ses deux prétendues suœrs entrèrent en fonctions. Mathilde, vêtue d'une robe blanche de lin, un chapeau de paille sur la tête, et une houlette à la main, prit la conduite du troupeau. Il paissait ordinairement dans une riche vallée, éloignée de la ferme de deux à trois cents pas, et arrosée par un ruisseau qui serpentait entre deux haies vives et fleuries. La petite Baby était toujours à ses côtés et, pendant que les moutons paissaient, Mathilde se désennuyait en pêchant dans le ruis-

seau. Chaque soir elle apportait quelques truites à la maison, et mistriss Gertrude ne cessait de louer ses soins et son activité.

Un jour de fête, Gertrude était allée à l'église avec Brigitte et l'enfant, et avait laissé Mathilde garder la maison. Celle-ci avait prétexté une légère incommodité pour ne pas s'exposer aux regards des curieux. « Si le père Jacob vient, lui dit Gertrude en partant, donnez-lui ce pain et ce fromage de lait de chèvre; c'est un don que ce pieux ermite vient recevoir tous les dimanches. » Mathilde s'était mise à la fenêtre pour y respirer l'air frais du matin, lorsqu'elle vit s'avancer vers elle, par le sentier voisin, un homme d'une haute taille et d'une figure vénérable; il était vêtu d'une robe de moine, une longue barbe tombait sur sa

poitrine, et les rides de l'âge commençaient à silloner son front où se peignaient le calme et la sérénité.

Dès que Mathilde l'aperçut, elle courut à la porte pour le recevoir. « Sainte-Vierge-Marie! s'écria l'ermite, en reculant de surprise, c'est elle! » A ces mots, il tomba à genoux : « Ah! Mathilde! Mathilde! e vois maintenant que tu m'aspardonné; Dieu permet que ce moment soit le dernier de ma malheureuse existence! » Mathilde se tenait ncore sous la porte, pâle et muette 'étonnement; la terreur avait aborbé tous ses sens, et l'avait rendue nmobile comme une statue. Le père Jacob était toujours à genoux evant elle et la fixait avec des yeux agards. « Non, je ne me trompe as, continua-t-il en tirant de son in un portrait qu'il considérait avi-

dement; c'est elle, c'est Mathilde Douglas, la défunte, la céleste amie de mon âme.

Au nom de Douglas les forces abandonnèrent entièrement Mathilde, qui tomba évanouie sur le seuil de la porte. L'ermite accourut et la releva. Cette action lui rendit l'usage de ses sens. « Au nom de la Sainte-Croix! vénérable père, dit-elle d'une voix presque éteinte, ne me trahissez pas ou je suis perdue. » L'ermite s'aperçut bien alors que l'être qu'il avait pris pour une apparition surnaturelle, était réellement une personne vivante; mais son étonnement ne diminuait pas pour cela, en voyant que le prétendu ange qu'il avait appelé Mathilde Douglas, répondait effectivement à ce nom. « Quel miracle, mon Dieu! qu'elle énigme dit-il, et qui pourra me l'expliquer?

Il se tut; et comme Mathilde continuait à le regarder d'un air craintif, il parut sortir d'un rêve, et s'écria : « Malheureux que je suis, ai-je donc pu oublier qu'elle avait une fille ! Ta mère, céleste enfant, n'était-elle pas ? .... Une comtesse Dunbar, répondit Mathilde; j'avais à peine deux ans quand elle mourut. — Ah! je le sais, Miss, je ne le sais que trop, dit l'ermite, et un torrent de pleurs inonda son visage. La divine Mathilde est morte par ma faute. Mathilde frémit. Oh! ne me haïssez pas, ne m'abhorrez pas, chère et charmante Miss. Aujourd'hui je ne mérite que votre pitié. Dieu m'a pardonné; sa fille, oh! oui, sa fille me pardonnera aussi. Vous apprendrez tout de moi, Miss, et vous pleurerez avec moi. Mais d'où vient que je vous trouve dans cette habitation ?

parlez... Il éleva alors la main en disant : Je vous jure, par le Dieu tout-puissant, la discrétion d'un confesseur.

Mathilde prit courage. Elle avait déjà laissé échapper la partie la plus importante de son secret, et elle lui confia le reste en peu de mots. « Je connais votre oncle, dit le moine, et s'il est encore aujourd'hui ce qu'il était il y a quatorze ans quand j'ai quitté le monde, vous venez de parler de lui avec beauconp de ménagement. Il est encore de bonne heure, continua-t-il, et Gertrude ne pourra guère être de retour avant une heure; asseyons-nous sur ce banc de gazon ombragé par ce pommier. Personne au monde n'a plus que vous le droit de connaître mon histoire. En vous la racontant mon cœur seignera, mais aussi il se soulagera. » Il

offrit la main à Mathilde qui le suivit. L'aspect de cette figure vénérable sur laquelle, à travers les traces du plus profond chagrin, on remarquait la sérénité d'un saint, avait totalement dissipé la frayeur secrète que les premières paroles lui avaient inspirées.

» Quand je vivais parmi les hommes, dit-il en essuyant ses yeux, je m'appelais lord James Hamilton. Je fus, dès l'enfance, l'ami de votre père, et des frères n'auraient pu s'aimer avec plus de fidélité, plus d'ardeur que nous nous aimions tous deux. Enfans, les mêmes jeux nous réunissaient ; adolescens, nous fîmes ensemble tous nos exercices, nous allâmes ensemble à Londres et à Paris, où chacun de nous remporta le prix d'un tournois, et où, tous deux, le même jour, nous fûmes armés chevaliers par le roi lui-même.

» Lorsque la patrie réclama le secours de nos épées, nous combattîmes l'un près de l'autre, et nos bras ne lui furent pas inutiles. Une succession me rappela en France, pendant que mon Archibald, trop fier pour servir un roi aussi méprisable que l'était le predécesseur de Robert, vivait ignoré dans ses terres de la vallée de Cluyd. L'occasion du voisinage le lia avec la noble Mathilde; la vertu et l'amour lièrent leurs cœurs, et la bénédiction du ciel cimenta cette union aux pieds des autels.

» Pendant que, dans les bras de la femme la plus accomplie que j'eusse jamais connue, mon ami goûtait le bonheur le plus parfait, je me livrais, à la cour de Philippe, au torrent des dissipations. J'avais le cœur aussi bon, mais plus doux que

celui de votre père. La folie m'attira sous cent formes différentes, et je cédai à ses attraits. De retour en Ecosse, l'amitié reprit ses droits sur mon âme; je cherchai mon Archibald, je le trouvai dans le paradis de l'amour. Mathilde me reçut comme l'ami chéri de son époux; et celui-ci, mettant un jour ma main dans la sienne, lui ordonna de me regarder comme un frère. Malheureux que j'étais! sous ce même toit où le ciel m'avait conduit pour retourner dans le sein de la vertu, j'avalais à longs traits le poison d'une passion coupable. Long-temps je sus la renfermer dans mon sein; hélas! la digue que l'honneur avait opposée à mes desirs impétueux se rompit enfin : je fis à Mathilde l'aveu de mon amour. Elle pâlit et baissa les yeux. J'osai lui prendre la main; elle la retira, et

me regardant de l'air d'un ange affligé : « Vous vous oubliez, milord, dit-elle, vous profanez les lois de l'amitié ; ne me forcez pas à vous retirer mon estime. » Je fus atterré ; jamais je n'avais été aussi humilié, aussi petit à mes propres yeux que dans cet instant solennel. Je partis ; mais au bout de quelques semaines, je ne sais quel pouvoir irrésistible m'attira de nouveau vers elle. Je fus reçu par Archibald comme un frère, et par son épouse avec une bonté facile qui, au lieu de me couvrir de confusion, ne fit que m'enflammer davantage.

« Plusieurs jours se passèrent sans que j'eusse trouvé l'occasion de rompre un silence que mes yeux n'avaient pas aussi bien gardé que ma bouche. Un soir, nous nous promenions dans une allée circulaire d'or-

mes, au milieu de laquelle était une petite chapelle assez ressemblante à un ermitage, que la mère d'Archibald avait fait bâtir, en action de grâces, à la naissance de son fils. Cette chapelle était couverte d'écorces d'arbres, et le dehors en était garni de coquillages tirés du lac voisin, avec lesquels on avait formé différentes figures religieuses. Mathilde considérait ces ouvrages, lorsqu'on vint appeler son mari. Je saisis cet instant pour m'emparer de sa main que celui-ci venait de lâcher; et, la serrant sur mon cœur agité, je lui renouvelai l'aveu de ma flamme. Au lieu de me répondre, elle m'entraîna avec une force irrésistible dans la chapelle qui était ouverte; et, sans quitter ma main, elle se jeta à genoux devant le petit autel. La majesté de sa physionomie

me remplit d'une stupeur religieuse. Je suivis, sans savoir ce que je faisais, l'exemple de Mathilde. La force de la vertu est toute-puissante ; je ressemblais à un criminel qui, malgré lui, courbe la tête sous le bras de la justice. Elle tenait toujours ma main, et l'élevant vers le ciel : « O toi, dit-elle, être invisible qui remplis ce lieu de ta présence, reçois le le serment que te fait mon ami d'être fidèle à la vertu et à l'amitié, et de ne plus troubler le bonheur conjugal de son frère et de sa sœur; amen ! » Alors, elle serra ma main tremblante, et je répétai en balbutiant, Amen ! Elle me fit sortir de ce sanctuaire avec la même précipitation avec laquelle elle m'y avait fait entrer. Nous nous retrouvâmes sous la belle voûte du ciel éclairé par le soleil couchant; jamais la figure de

Mathilde n'avait été plus belle ; une larme de plaisir brillait sous sa paupière. Je ne saurais vous décrire ce qui se passait alors dans mon cœur ; votre âme innocente ne pourrait le sentir. Je serais tombé à ses pieds si son mari, qui n'avait été retenu qu'un moment, n'était venu à nous.

» Il ne m'était pas possible de rester plus long-temps dans une maison où m'accablaient la honte et le repentir. Le ciel même m'eût paru alors un enfer. Je partis le troisième jour pour me cacher aux regards de la vertu et aux miens.

» Bientôt après le roi mourut. Robert, en lui succédant, vengea la honte de sa patrie. La guerre éclata; j'allai joindre mon Archibald au milieu du tumulte des camps, et, deux ans après, je fus témoin de sa mort glorieuse.

» Depuis long-temps j'avais essayé d'étouffer le feu impur qui embrasait mon cœur, et de l'ouvrir à un amour plus légitime ; mais l'image de Mathilde me suivait partout, et venait s'interposer entre moi et la femme à qui je tentais d'adresser mes hommages ; c'était toujours la seule divinité que je pouvais adorer.

» La mort d'Archibald donna un nouvel essor à ma passion et à mes espérances. Ce n'est cependant qu'au bout de six mois que j'osai me présenter à sa veuve. Elle me reçut sans difficulté. Elle était pâle et languissante ; mais cet état même lui donnait un nouveau charme à mes yeux. Assise auprès d'une fenêtre, elle tenait un enfant sur ses genoux. C'était vous, chère miss ; et après la douce erreur qui m'a fait découvrir qui vous êtes, je n'ai pas besoin de

vous décrire sa figure. Vis-à-vis d'elle pendait le portrait de son époux, entouré d'une guirlande de roses blanches. Elle me rendit mon salut avec amitié, et je restai deux heures avec elle sans avoir le courage de lui parler de mes espérances. Vainement me représentai-je que mes propositions étaient devenues légitimes, je ne pouvais oublier que c'était Mathilde que j'avais devant les yeux. « La mort, lui dis-je enfin, nous a enlevé à tous deux notre Archibald. Oh! puissé-je le remplacer dans votre cœur! » « Archibald n'est pas mort, me répondit-elle, il n'est qu'absent, et Mathilde est toujours son épouse. » Mon cœur me rendait éloquent; sa céleste aménité me donnait du courage, et chacun de ses regards..... Mais j'oublie devant qui je parle. Enfin, fatiguée

de mes importunités, elle fixa le portrait de son époux : « Archibald, dit-elle d'un ton propre à m'anéantir, ton ami veut, pour la seconde fois, rendre ta femme infidèle. Mathilde n'a jamais fait qu'un vœu, elle ne te le renouvelle pas ; mais elle te promet de ne jamais revoir le perturbateur de son repos. »

» Ces paroles me mirent au désespoir ; elles réveillèrent en moi le souvenir de mon crime, et me remplirent de rage contre moi-même. Il t'obéira, m'écriai-je, et finira en même temps tes peines et les siennes. Je n'avais pas achevé de parler, que mon sang coulait déjà. Mon heure dernière était sonnée si Mathilde, aussi prompte que l'éclair, n'eût posé son enfant à terre pour voler à moi et détourner mon poignard. Le coup glissa. Cette céleste

femme arrêta mon sang avec son mouchoir. Elle ne pouvait parler, mais tout son corps tremblait. Les cris de son enfant la forcèrent à me quitter; elle le releva de terre et lui ferma la bouche avec ses baisers. « Laisse-moi, » me dit-elle en me jetant un dernier regard. Elle se précipita avec son enfant dans une pièce voisine. Je fis un mouvement pour la suivre; mais je fus retenu par l'horreur que je me faisais à moi-même. Je pressai son mouchoir sur ma blessure, je descendis, en chancelant, dans la cour, et quittai lentement le château comme un coupable que l'on mène au supplice.

» Il y avait quinze jours que je vivais éloigné de toute société, et dans l'appartement le plus reculé de mon château, lorsqu'on m'annonça un ecclésiastique étranger qui in-

sistait pour me parler. Il parut devant moi avec l'air solennel d'un Nathan. « Mylord, dit-il, j'ai une commission secrète de lady Douglas à remplir auprès de vous. » Ces paroles retentirent dans mon âme comme la trompette du jugement dernier. « Comment se porte-t-elle ? demandai-je d'un ton de voix tremblante. » « Comme les anges de Dieu, répondit-il ; il y a deux jours qu'elle a rejoint son Archibald. Je fus son confesseur, Mylord, et je sais tout. Hamilton aura besoin de vous, me dit-elle au moment de sa mort ; quand j'aurai cessé d'exister, allez le voir, consolez-le, et dites-lui que je lui pardonne. Remettez-lui ce portrait en mon nom, sa vue le fortifiera peut-être dans les nobles résolutions que j'attends de lui. » Il se tut. La mort même n'eût pu me

rendre plus immobile que ce que je venais d'entendre. Les traits de Mathilde me rendirent à moi-même. Je couvris ce portrait de mes baisers, je l'inondai de mes larmes, et je tombai dans les convulsions de l'agonie. Abrégeons, chère Miss, car cette scène m'est encore aussi douloureuse qu'il y a quatorze ans. Les dernières paroles de Mathilde, et les pieuses consolations du bon père, agirent enfin sur mon âme. Personne n'était, plus que lui, capable de la guérir. Il avait aussi aimé autrefois; il avait aussi perdu une Mathilde; mais son amour avait été noble et pur, et le sacrifice qu'il lui fit était digne d'elle. Je résolus de suivre son exemple, de quitter le monde, et de consacrer le reste de mes jours à la pénitence et à la mémoire de mon amie. Je feignis de

partir pour un long voyage d'outre-mer, et je me réfugiai, loin de mon château et de mes amis, dans une grotte que je me rappelais avoir vue dans ces montagnes lors de mes premiers voyages. Mon nouvel ami m'y accompagna et m'aida à la rendre habitable. Lorsque nous nous séparâmes, je lui remis une délégation pour toucher mes revenus; je n'en gardai qu'une légère partie pour l'employer à des actes de bienfaisance ignorés, et je lui abandonnai le soin de faire du reste le même usage. Chaque année il venait me voir, et célébrer avec moi l'anniversaire du jour où Mathilde est montée au ciel. Son portrait et une croix furent les seuls ornemens de mon autel, et son mouchoir de cou, que mon sang impur ne souille plus, lui sert de tapis. Hélas! ce printemps, j'ai été

obligé de fêter seul le jour de sa mort ; l'homme de Dieu n'habite plus parmi les vivans, mais son esprit n'a pas quitté ma cellule. La paix règne dans mon âme, et l'aventure extraordinaire de ce jour est un avis du Très-Haut, qui m'assure que le meurtrier de Mathilde est pardonné. »

Ici le père Jacob se tut. Mathilde avait à peine osé respirer ; elle ne put répondre à ce récit que par des frémissemens, des soupirs et des larmes. En se disposant à partir, l'ermite lui dit : « Accordez-moi votre confiance, Miss; je vous conseillerai comme un ami, et vous protégerai comme un père. Je viens tous les dimanches à cette ferme, et chaque enfant peut vous indiquer l'ermitage du père Jacob. »

Mathilde raconta à son amie son aventure extraordinaire. On résolut

de faire un pélerinage chez l'ermite, et de ne rien faire sans les conseils d'un homme dont la sagesse et la piété, généralement reconnues, méritaient la plus entière confiance. On ne voulut cependant pas le faire avant le retour d'Arthur, qui ne parut à la ferme que le dixième jour. Il raconta que la fuite de Mathilde avait produit une confusion générale; qu'on en avait averti le comte par un exprès, et que celui-ci, dès son arrivée au château, avait envoyé sur toutes les routes des domestiques à cheval pour apprendre des nouvelles des fugitives. Lorsqu'ils reparurent sans avoir pu en apporter aucune, la rage du comte ne connut plus de bornes; il fit mettre tous ses domestiques en prison, monta lui-même à cheval, et ne fut pas plus heureux que ses émissaires. « Le jour qui a précédé mon

départ, continua Arthur, il revint au château, et fit publier dans tout le canton l'annonce d'une récompense de cent livres à quiconque pourrait découvrir vos traces. Personne ne me soupçonne; et comme les marchandises que je vous avais portées au château se sont toutes trouvées intactes, j'en ai été quitte pour un interrogatoire d'un quart d'heure auquel j'avais eu le temps de me préparer. Il sera cependant nécessaire que je ne vienne ici que rarement, pour éviter les regards des émissaires du comte. Vous ne devez donc pas vous inquiéter de mes absences prolongées.

Mathilde lui fit part alors de son aventure avec l'ermite. Arthur se réjouit beaucoup de ce que le ciel leur eut envoyé cet ami qui pourrait le remplacer en son absence. Et

comme son chemin le conduisait par la vallée qu'habitait le père Jacob, les deux amies, sous prétexte de l'accompagner, fixèrent au lendemain le pélerinage projeté. Le pieux ermite les reçut avec une tendresse paternelle, et les traita de son mieux avec les provisions que ses bons voisins lui apportaient de toutes parts. Il était leur conseil, leur médecin, leur consolateur; il ramenait la paix dans leurs familles, et était le refuge des indigens. Il ne gardait jamais pour plus de trois jours de provisions dans sa cellule; le reste, il le distribuait aux nécessiteux dont la guerre avait considérablement augmenté le nombre; et c'était principalement sur les vieillards qu'il aimait à répandre ses dons. Il disait que les aumônes considérables qu'il faisait dans le silence lui étaient remises

par des mains inconnues, et il n'était encore venu à l'idée de personne de penser qu'il fût non-seulement l'instrument, mais aussi la source de tant de bienfaits. Mathilde lui fit part des nouvelles qu'Arthur avait apportées, et sollicita sa protection. « Consolez-vous, lui dit-il, vous êtes sous une bien plus puissante protection que la mienne; et si vous avez besoin du secours des hommes, il ne vous manquera pas non plus. Je ne connais pas le monde actuel, et n'en suis pas connu; mais mon nom et ma personne ne sont pas étrangers au roi. S'il était nécessaire, le père Jacob irait jusqu'au pied du trône demander justice pour Mathilde. »

Pour ôter à l'oncle vindicatif tous les moyens de découvrir la retraite de sa nièce, on arrêta qu'à son premier voyage Arthur ne paraîtrait pas

à la ferme, mais qu'il déposerait ses nouvelles chez l'ermite qui trouverait bien les moyens de les faire parvenir à Mathilde.

Les deux amies revinrent vers midi, et quoique le petit pélerinage les eût un peu fatiguées, Mathilde ne voulut cependant pas se dispenser d'aller après dîner près de son troupeau. La chaleur était extrême, le ruisseau près duquel elle s'assit l'invita, par sa fraîcheur et son doux murmure, à goûter un moment de repos. La jeune Baby était restée à la maison. La bénédiction de l'ermite avait rendu la paix et l'espérance à l'âme de Mathilde. Elle s'endormit d'un profond sommeil.

Quel fut son étonnement de voir à son réveil un beau jeune homme assis à ses côtés, et qui, avec une une branche d'arbre, protégeait son

sommeil en écartant les insectes qui voltigeaient autour d'elle. Son regard rencontra le sien, et lui exprima un salut qu'aucune langue ne saurait rendre. Elle s'était levée ; mais était-ce la peur, était-ce la confiance qui fit qu'elle ne se sauva pas? « Je vous salue, charmante bergère, lui dit l'étranger; la chasse m'avait conduit dans cette riante vallée, je vous ai trouvé endormie, et j'ai oublié la chasse pour défendre le repos de l'innocence. »

La voix pure et agréable du jeune homme retentit doucement au cœur de Mathilde. « Je vous remercie, dit-elle, de vos bontés; la chaleur est grande ; j'ai là du lait dans un flacon, voulez-vous vous rafraîchir? » En disant ces paroles, elle lui présenta le flacon. L'étranger le reçut avec avec plaisir, et, avant de boire, il

pressa de ses lèvres l'ouverture. Cette manière de remercier plut infiniment à Mathilde qui cependant dissimula la joie qu'elle en ressentait. En reprenant le flacon, elle sentit serrer sa main, mais si faiblement, qu'elle ne s'en fût pas aperçue si une autre main en eût fait autant. « Le soleil commence à se cacher derrière les montagnes, dit-elle, il est temps que je fasse rentrer mon troupeau. » L'étranger l'aida à se relever et lui présenta sa houlette qui était à côté d'elle. « Oserai-je vous demander, aimable bergère, si votre demeure est éloignée d'ici ? »

— « Sur la colline, derrière les pommiers.

— » Avez-vous là votre mère ?

— » Je n'en ai plus, et je suis étrangère dans cette contrée. Une cousine éloignée m'a reçu chez elle

avec ma sœur, jusqu'à ce que nous trouvions à nous placer.

»Vous placer? —Peut-être.... Je voulais vous proposer de m'employer pour vous dans la ville; mais......, votre nom?»

« Mathilde Harold, des environs de Glasgow. » Harold était le nom d'Arthur; et s'étant données pour ses sœurs, les deux amies devaient le porter également. L'étranger réfléchit quelques instans, puis il continua: « Non, vous êtes mieux ici qu'à la ville; l'asile le plus sûr de l'innocence est une chaumière. N'avez-vous jamais habité une ville?

— » Non, Sir, et je ne l'ai jamais désiré.

— » C'est un bonheur pour vous d'aimer l'obscurité; puisse jamais aucun séducteur ne vous découvrir ici!»

Mathilde le regarda comme si elle voulait lui dire : Parlez-vous sérieusement ? Mais sa physionomie, qui n'est pas toujours aux ordres de l'hypocrite même, confirma le discours de l'étranger.

— « Peut-être, Sir, demeurez-vous dans une ville ?

— » Pas toujours ; je suis attaché au comte d'Argyl, et j'habite depuis quelques jours son château de chasse, situé derrière la forêt. Je ne savais pas que dans mon voisinage il existait une Mathilde. »

Mathilde rougit. Pour cacher son trouble, elle fit avancer quelques chèvres qui étaient restées en arrière. L'étranger marchait toujours à ses côtés. Déjà l'on découvrait le toit de chaume de son habitation ; alors il s'arrêta. « Adieu, Mathilde, je sens

que je ne dois ni vous retenir ni vous accompagner. »

— « Je vous remercie, Sir, de.... votre bonté.

— » Je m'appelle Edouard, et suis sûr que vous oublierez beaucoup plus tôt ce nom que moi celui de Mathilde. »

Vous vous trompez, allait dire Mathilde, mais une main invisible lui ferma la bouche. Elle le salua avec une grâce inimitable, et Édouard la quitta lentement. Trois fois il se retourna, et trois fois ses regards rencontrèrent ceux de Mathilde. Enfin, quand elle se retourna pour la quatrième fois elle ne distingua plus que son panache ; la pointe de la colline dérobait à sa vue le reste de sa personne.

Mathilde arriva lentement et rêveuse à la ferme. Elle n'éprouvait

aucun désir de raconter son aventure à Brigitte, pour qui, cependant, elle n'avait point de secrets. Elle ne pouvait se rendre raison des motifs qui la portaient à cette retenue; mais elle obéit à un sentiment intérieur, sans examiner ce qui l'y déterminait. Pour la première fois, depuis qu'elle était bergère, la nuit lui parut trop longue; elle se leva de très-bonne heure, et quand Brigitte vint, comme à l'ordinaire, pour l'éveiller, elle allait partir avec son troupeau.

Un instinct secret la conduisit vers le lieu où elle s'était reposée la veille. La place était recouverte des plus belles fleurs; elle crut rêver, et ramassa quelques roses, quelques anémones et quelques œillets, pour s'assurer si cette scène n'était pas une illusion. « Cela vient de *lui*, se dit-elle tout bas il n'y a que *lui* qui

puisse avoir fait cela. » Elle ne le nomme pas par son nom, car pour elle il n'existait pas d'autre *lui*. Longtemps elle fixa, en souriant, ce tapis varié. A la fin elle s'assit, fit un bouquet de plusieurs des plus belles fleurs, et le plaça sur son sein. Tout-à-coup une idée vint la saisir : Il est peut-être dans les environs ! Elle se lève précipitamment, regarde de tous côtés, marche avec une vivacité craintive le long du ruisseau et dans le fond du vallon, comme s'il l'observait. Un bruit léger qu'elle crut entendre la fit arrêter ; elle s'éleva pour voir à travers les broussailles si elle ne le distinguerait pas ; mais elle ne vit personne. C'était un agneau qui rongeait les feuilles tendres d'un genévrier.

Point d'Édouard de toute la journée. Mathilde s'en retourna à la

maison aussi lentement, mais toutefois plus gaie qu'elle n'était venue. « *Il* ne t'a pas oubliée, se disait-elle, *il* reviendra certainement. Alors elle jeta un coup d'œil sur son bouquet, et le cacha soigneusement dans son sein. « Brigitte et Gertrude, pensait-elle, pourraient demander de qui je le tiens ». En se couchant, elle le mit dans un verre d'eau fraîche, et le plaça hors de la fenêtre pour le reprendre le lendemain.

Toute la nuit elle rêva sans pouvoir dormir, et se leva encore plus matin que le jour précédent. Si je m'étais levée hier de meilleure heure, je l'aurais rencontré, car les fleurs étaient fraîches, il ne pouvait les avoir cueillies que le même jour. En se faisant à elle-même ce raisonnement, Mathilde conduisit son troupeau dans le vallon. Le pressen-

timent de son cœur ne la trompa point; elle surprit l'aimable enthousiaste à son occupation de la veille. Au même instant il l'aperçut aussi; tous deux restèrent un moment immobiles, et puis se rapprochèrent sans s'occuper de se cacher ni leur embarras, ni le plaisir qu'ils avaient de se revoir.

« Je pensais bien que c'était vous, s'écria-t-elle avec une confiance aimable; voyez-vous bien que je le pensais? » En même temps elle lui montra son bouquet. L'innocente fille n'imaginait pas ce que cela eût signifié pour un homme expert en galanterie; mais Édouard n'était rien moins qu'un galant expert. Il ne répondit que par un regard tendre et plein d'amour. Il fit un nouveau bouquet avec les fleurs nouvelles, et pria Mathilde de changer avec lui.

Elle lui donna le sien, et il le plaça sur son cœur comme il eût pu faire du prix d'un tournois, ou plutôt d'une relique sacrée. « Daignez, aimable Mathilde, dit-il, m'accorder la permission de rester une heure près de vous. Qui vous a vue une fois, ne compte que les jours où il vous revoit encore

» *Sir*... balbutia Mathilde en rougissant.

Edouard. Edouard est mon nom; je vous disais bien que vous l'oublieriez.

Mathilde. L'oublier ! non, Edouard; mais parlez-vous sérieusement?

Edouard. Chère Mathilde ! je vous remercie de votre doute.

Ce remercîment était accompagné d'un serrement de main auquel Mathilde répondit avec le sourire de

l'innocence. Alors suivit une scène muette. L'amour naissant n'est pas riche en expressions. Mathilde jouait avec les fleurs éparses, et parlait quelquefois de la beauté de la matinée, de sa sœur, de sa cousine et même de son troupeau, sur lequel elle jetait de temps en temps des regards distraits. Edouard ajoutait quelques réflexions sur les beautés de la nature et les plaisirs purs de la vie champêtre. Mathilde y mêlait quelques observations qui, plus d'une fois, excitèret en lui un étonnement secret. Elle était trop neuve dans l'art de dissimuler, et son rôle était trop nouveau, pour qu'il lui fût possible de le jouer long-temps également bien. Elle consentait à passer pour une bergère, mais non pas pour une bergère stupide, surtout aux yeux d'un homme aussi bien élevé

qu'Edouard; et dans ce combat entre l'amour-propre et la circonspection, celle-ci pourrait n'avoir pas toujours raison.

C'était ainsi que l'heure fuyait sans qu'ils s'en aperçussent. « Quel est cet enfant? » dit Edouard, qui avait, par hasard, porté les yeux du côté de la ferme. « Ah! dit Mathilde, c'est Baby qui m'apporte mon déjeûner. — Je vous quitte à regret, dit-il, lorsqu'il s'aperçut de son embarras; mais il me semble que vous le désirez. A revoir donc, chère Mathilde. » Il était déjà loin lorsque Baby, sans l'avoir aperçu, arriva avec son pot au lait et son petit pain. Mathilde s'avança au-devant d'elle, et, pour la première fois, la reçut avec peu d'amitié. Elle passa la plus grande partie du jour sur le lieu jonché de fleurs qui donnait

tant d'activité à ses idées. Elle se rappela les scènes des deux jours précédens, et porta plus d'une fois ses regards vers le buisson derrière lequel Edouard avait disparu. Peut-être reviendra-t-il, se disait-elle; il me semble qu'il l'a promis; mais Edouard ne revint pas. Pourquoi Baby l'a-t-elle fait partir! une autre fois cette petite fille peut rester à la maison. Ah! si, comme moi, il était berger, nos troupeaux pourraient paître ensemble! Ces réflexions la suivirent dans sa cabane; une douce mélancolie remplissait son âme; elle était distraite, silencieuse, abattue; et quand Brigitte lui demanda la raison de sa tristesse, elle ne reçut d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvait pas toujours être gaie.

Son inquiétude augmenta le len-

demain matin; la colline de verdure n'était pas jonchée de fleurs, et Edouard ne parut pas. Mathilde passa toute la matinée dans l'état d'une nouvelle mariée qui attend sur le bord de la mer le vaisseau qui doit ramener son époux. Elle prit sa ligne, s'assit sur le bord du ruisseau, et y jeta l'hameçon. Il y avait presque une heure qu'elle attendait, sans rien prendre, quand un léger bruit se fit entendre derrière elle. Persuadée que c'était Baby qui revenait de la maison où elle l'avait laissée. « Eh quoi, dit-elle avec humeur et sans se retourner, tu es encore là? » *Encore!* répondit une voix douce, mais avec l'accent de la tristesse.

« Ah! Edouard; je pensais que c'était cette petite fille qui m'étourdit de son babil continuel. »

Mathilde voulait se relever, mais

Edouard l'en empêcha. « Permettez-moi, lui dit-il, de m'asseoir près de vous, et prêtez-moi votre ligne; dans mon enfance j'étais heureux à la pêche. » Mathilde la lui donna; mais Edouard avait oublié ce métier; il laissa son hameçon flotter au gré de l'onde fugitive, et ses regards étaient constamment fixés sur le charmant visage de Mathilde. Tous deux avaient perdu la parole ; mais leurs cœurs s'entendaient. Edouard interrompit tout-à-coup ce muet dialogue : il sortit de sa gibecière une petite corbeille couverte, et la mit sur les genoux de sa jeune amie. « Il fait très-chaud, chère Mathilde, ne voulez-vous pas vous rafraîchir ? voilà quelques fraises que j'ai cueillies pour vous dans notre jardin. »

Je vous remercie, dit Mathilde, en acceptant quelques fraises; le

comte d'Argyl a sans doute un très-beau jardin?

Edouard. Il y a trois jours que je le trouvais beau; mais je ne trouve à présent de beau dans toute la nature que le lieu fortuné où Mathilde vient garder ses moutons.

Mathilde (troublée). Vous êtes un homme de cour, Edouard.

Edouard. Si j'étais un homme de cour, je ne serais pas ici. Cependant je bénis mon sort; dans la capitale je n'ai pas vu de Mathilde.

Il appuya sur ces mots, *pas de Mathilde*, avec cet accent inimitable du sentiment qui éloigne jusqu'au soupçon de la flatterie. Mathilde en sentit toute la valeur, baissa les yeux un peu confuse, et continua à manger ses fraises en silence. Edouard alors, pour la première fois, jeta les yeux sur son hameçon; un gros

poisson s'y était pris. Il voulut tirer sa ligne, mais il le fit trop vivement, car au moment où le prisonnier n'était plus qu'à un pied du rivage, le fil se cassa. Mathilde, en se baissant pour le rattraper, tomba dans l'eau. Edouard s'y précipita comme un trait; il la prit dans ses bras et la ramena sur le bord : elle était presque évanouie. Edouard lui plaça la main sous la tête pour l'aider à reprendre ses sens. « Mathilde, s'écriait-il en détachant le ruban de son chapeau, et rangeant les cheveux blonds tout mouillés qui cachaient son front, ma chère, ma bonne Mathilde! Dieu! se peut-il!... Mathilde revient à elle; une aimable rougeur colorait ses joues. Elle se releva, et rajusta son mouchoir un peu dérangé. « Ce n'est rien, dit-elle d'une voix doucement émue; je ne sais comment cela s'est

fait. Je vous remercie, vous m'avez sauvé la vie, je n'oublierai jamais ce moment. » Ni moi non plus, pensa Edouard, qui sentit son âme embrasée d'un feu qu'il n'avait jamais éprouvé; muet, il saisit la main de Mathilde, et le serrement de main dont elle accompagna son remercîment fit résonner chaque fibre de son cœur. Il faut, dit-elle après une courte extase qui sembla lui ouvrir un nouveau ciel, il faut que j'aille à la maison changer d'habits. Je ne vous laisserai pas aller seule, chère Mathilde, il faut que je vous offre mon bras. » Ils s'acheminèrent vers la ferme en gardant le silence. Mathilde, dont la frayeur avait affaibli les forces, s'appuyait sur le bras de son conducteur avec la sécurité de l'innocence. Brigitte les voyant venir accourut au devant d'eux : « Sir,

voilà ma sœur, dit Mathilde en quittant le bras d'Edouard. Ma chère Brigitte, je suis tombée dans l'eau, et voilà mon sauveur. »

Après bien des révérences et des exclamations, madame Gertrude, qui était accourue de son côté, réfléchit enfin qu'il pouvait n'être pas bon que Mathilde restât ainsi dans la cour. Elle l'abandonna à sa sœur, et conduisit son conducteur dans la salle, où elle le combla de nouvelles louanges et de nouveaux remercîmens. Elle présenta ensuite à Edouard un gobelet rempli de lait : celui-ci l'appcepta ; puis, pour éviter de nouveaux complimens, il fit tomber la conversation sur différens objets d'économie rurale. Au bout d'un quart-d'heure Mathilde reparut fraîche et colorée comme une rose ou comme un œillet qu'a pénétré la rosée du

mois de mai. Le hasard eut peu de part au choix qu'elle avait fait du plus joli de ses anciens habits du matin. Plus timide qu'auparavant, parce que le souvenir du danger qu'elle avait couru la liait en quelque sorte à son libérateur, elle alla s'asseoir sur le banc près d'Edouard, et vit avec beaucoup plus de satisfaction que celui-ci dame Gertrude se charger de tous les frais de la conversation. « Je vois, dit enfin Edouard, que je puis être sans inquiétude sur votre santé; j'espère apprendre demain votre entière guérison. » A ces mots il sortit accompagné des bénédictions de dame Gertrude, qui le reconduisit avec les deux amies jusqu'au bout de la cour. Rentrée à la maison, elle ne parla durant toute la soirée que de la superbe figure et des manières tout ai-

mables *du charmant gentleman.*

Au fond, mistriss Gertrude n'avait pas tort; Edouard était doué d'une de ces figures qui ne ressemblent qu'à elles-mêmes. Que l'on se peigne le jeune Alcide tendant la main à la vertu, et tempérant la fierté de ses regards par la douceur et la bonté, on aura une idée de cet excellent jeune homme. Il était dans sa vingtième année et fils unique du feu comte d'Argyl, circonstance qu'il avait cachée à Mathilde. Son frère aîné mourut peu de temps avant son père, de sorte qu'il se trouvait l'héritier de ses titres et d'une fortune considérable.

Destiné d'abord, comme fils cadet, à l'état ecclésiastique, le comte l'avait remis, dès sa treizième année, entre les mains de son ancien ami l'évêque de St.-André, dans l'intention d'en faire non pas un moine, mais

un brave chevalier de St.-Jean de Jérusalem. Personne ne pouvait mieux que l'évêque répondre aux désirs du comte. Dans sa jeunesse il avait porté les armes avec honneur, et le désespoir d'un amour malheureux l'avait forcé de changer d'état. Edwina, son amante, avait plus de vertus qu'elle ne comptait de quartiers de noblesse. Le peu d'éclat de sa naissance déplut au père de son amant, qui ne voulut pas permettre une alliance à laquelle tout le bonheur de son fils était attaché. Lorsque Edwina sut qu'elle ne pouvait obtenir son amant sans le rendre désobéissant aux ordres de son père, elle s'enfuit secrètement dans un couvent, et lui écrivit qu'il fallait renoncer pour toujours à leur union.

Alfred essaya en vain de la détourner de son projet, et lorsqu'il se vit

obligé d'y renoncer, il se fit prêtre : il se conduisit en saint, sans chercher à en porter le nom ni la réputation. Ce fut lui qui assista lady Douglas dans ses derniers momens, et qui rendit à lui-même le désespéré Hamilton. C'était lui qui, tous les ans, fêtait dans la solitude l'anniversaire de la mort de lady Mathilde. Devenu évêque, cette dignité ne l'empêcha jamais de continuer ce saint pélerinage, et c'était alors qu'il lisait à son ami quelques lettres de sa défunte Edwina, qui seule méritait d'être comparée à Mathilde.

Ces mêmes lettres furent le catéchisme dans les principes duquel il éleva son disciple Edouard, quand son cœur fut en état de l'entendre et d'être initié dans les secrets de son maître. Edouard puisa dans cette source une noblesse d'âme que l'an-

cienneté de sa maison ne lui eût pas communiquée, et conçut pour les femmes vertueuses ce respect qui ferme le cœur des jeunes gens aux passions communes. « Si tu trouves jamais une femme qui ressemble à mon Edwina, lui disait ce bon prélat, ne crains pas de l'aimer; par elle, tu deviendras meilleur que si tu consacrais tous les jours au jeûne et à la prière; mais garde-toi de lui demander plus qu'elle ne peut accorder. Un chevalier prêtre ne cesse pas d'être un homme; mais il ne doit pas oublier qu'il est appelé à être un héros. Quiconque protége l'innocence fait une plus belle action que s'il enlevait l'étendard de Mahomet; et celui qui la corrompt est pire qu'un meurtrier: *il tue toute une colonie du paradis*. Tu trouveras d'indignes frères qui, sans corrompre l'inno-

cence, ne rougissent pas de succéder aux corrupteurs et de salarier le vice. Ne pouvant plus déshonorer leurs Phrynés, ils se déshonorent eux-mêmes. Le brigand qui boit dans le calice qu'il a volé à une église, n'est pas aussi punissable que l'homme qui, après avoir fait serment à Dieu, prostitue son cœur à une concubine.»

Après la mort de son frère, Edouard, en entrant dans le monde, y apporta les principes dans lesquels il avait été élevé. Sa manière de penser ne changea pas avec son sort; son respectable mentor, près de succomber dans une maladie désespérée, appela son cher élève près de son lit de mort, et lui demanda s'il pouvait emporter dans le tombeau l'assurance que, dans sa carrière mondaine, il n'oublierait jamais les préceptes de son vieil ami. Edouard le lui promit;

et le vieillard, en le bénissant, termina par ces mots : « *Que Dieu te fasse la grâce de trouver un jour une Edwina !* »

Il n'y avait pas un an que cette scène s'était passée, lorsque le jeune homme rencontra Mathilde. A la vérité il ne la prit pas d'abord pour l'Edwina qu'il cherchait; cependant jamais l'innocence ne lui avait apparu sous des traits plus ressemblans. La persuasion qu'il avait qu'elle n'était qu'une bergère, offrait un puissant appât à ses idées romanesques. Edwina aussi était d'une famille obscure ; qui sait, se disait-il, si je ne dois pas trouver mon Edwina dans une cabane de berger? Ces pensées l'occupèrent surtout à son retour de la ferme, et la scène du ruisseau était bien faite non-seulement pour exalter son cœur, mais encore pour

donner l'essor à son imagination romanesque. Mathilde, à son tour, depuis cette intéressante aventure, regardait celui qui l'avait sauvée comme quelque chose de plus qu'un beau jeune homme. Pendant qu'elle était appuyée sur son bras, elle se disait à elle-même : S'il savait qui est cette bergère pour laquelle il a eu tant de bonté ! Mais non, il vaut mieux qu'il continue à l'ignorer ; j'aime mieux attirer ses regards comme bergère que comme comtesse : peut-être cette autre condition l'effrayerait-elle.

Son cœur était trop plein pour ne pas l'épancher dans le sein de l'amitié. Déjà elle s'était reproché plus d'une fois sa discrétion envers Brigitte ; et elle éprouvait vivement le besoin d'avoir une confidente à qui elle pût découvrir le nouvel état de son âme.

Brigitte, en l'écoutant, laissait voir sur sa physionomie cette satisfaction attentive, signe non équivoque d'un cœur qui partage vos sensations. Elle connaissait l'amour mieux que Mathilde, et n'avait pas besoin de toute son expérience pour se convaincre que le cœur de cette excellente fille renfermait plus que de la reconnaissance pour l'homme qui l'avait sauvée. Sans vouloir l'effrayer, elle ne crut pas, cependant, devoir encourager son amour naissant pour un homme qui lui était inconnu. « Edouard, lui disait-elle, me paraît un brave et noble jeune homme; mais vous ne le connaissez pas. Il faut, ma chère maîtresse, vous tenir en garde contre les reproches que le monde pourrait vous faire et que votre cœur même vous ferait. » — Comment faire, ma chère Brigitte? —

« Je ne puis vous donner aucun conseil ; mais ce sera notre vénérable ermite qui le pourra, et qui le fera certainement. A votre place je lu ouvrirais mon cœur. Edouard vous aime, vous ne pouvez en douter ; il renouvellera ses visites, il vous avouera peut-être son amour. Tant mieux, s'il le fait ; je m'y fierais moins s'il gardait le silence, et son aveu peut vous fournir l'occasion de le sonder sur ses vues. Mais en supposant qu'elles soient honnêtes, comme je n'en doute pas, la différence entre ce que vous êtes et ce que vous paraissez être est si grande, qu'il faudrait que, pour vous convenir, il fût au moins chevalier. » Cette remarque répandit un nuage sur le front de Mathilde. Brigitte le remarqua, et s'interrompit elle-même : « Il est vrai qu'il a même l'air d'être

quelque chose de plus qu'un simple chevalier ; mais...... cependant..... comme je viens de vous le dire, le père Jacob vous conseillera mieux que moi, et c'est demain le jour qu'il vient ici chercher son offrande.» On s'en tint à cette résolution, et Mathilde alla se coucher le cœur plus soulagé.

Le troupeau ne sortait pas le dimanche. Mathilde resta à la maison, pendant que mistriss Gertrude et les autres allèrent à l'église. Mathilde attendait l'ermite : il ne vint pas ; mais à sa place Edouard parut au haut de la colline dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Mathilde ne l'aperçut pas d'abord. Assise sur le banc qu'ombrageait le pommier, elle était occupée à lire des contes tirés de la Bible, écrits, dans le goût du temps, sur des rouleaux de par-

chemin et ornés de figures. Dès qu'elle aperçut le jeune homme, elle mit le livre de côté et s'avança quelques pas vers lui. « Je venais, chère Mathilde, m'informer de votre santé ; mais la fraîcheur de votre visage répond pour vous de la manière qui pouvait le plus me flatter. » En effet, la subite apparition d'Edouard l'avait colorée du plus vif incarnat.

« Asseyez-vous, Edouard, vous devez être fatigué.

» Fatigué ! savez-vous que je demeure à peine à deux milles d'ici? et puis je vais avoir le temps de me reposer, car je viens m'inviter à dîner chez votre cousine ; et il déposa aux pieds de Mathilde un lièvre qu'il portait sur son épaule, pendu à son javelot. « Mais quel livre lisez-vous là? »

Mathilde. C'est un cadeau que ma

tante m'a fait quand j'appris à lire.

Edouard. Comment, Mathilde! vous savez lire?

Ce talent était alors aussi rare parmi les filles nobles, qu'il l'est encore aujourd'hui parmi les bergères des montagnes d'Ecosse.

Edouard (ouvrant le livre). Il est beau, charmant! Savez-vous bien, Mathilde, que vous possédez-là un trésor sans prix?

Mathilde. Il m'est précieux à double titre : la main à qui je le dois, et plus encore par ce qu'il renferme.

Edouard la regarda d'un air pénétrant, comme s'il voulait dire: Non, par le Ciel! une bergère ne parle pas ainsi. Mathilde le comprit, et s'efforça de cacher son trouble. Oserais-je demander, continua-t-il, ce que vous lisez?

Mathilde. L'histoire d'Esther.

Edouard. Charmante histoire, dont la morale prouve que la vertu ne brille jamais mieux que dans l'obscurité, et que c'est peu pour l'Eternel de donner une couronne à une pauvre orpheline.

Mathilde. Vous avez raison; mais... Ici elle se tut.

Edouard. Eh bien! que voulez-vous dire?

Mathilde. Rien, ce n'est qu'un doute puéril qui m'est venu à la lecture de cette histoire.

Edouard. Quel doute? dites-le moi!

Mathilde. C'est de savoir si Esther était en effet aussi heureuse qu'elle paraissait l'être à ses rivales, et que son fier amant croyait la rendre?

Edouard (surpris). Et pourquoi en doutez-vous?

Mathilde. Parce que la naissance et la richesse ne rendent pas toujours heureux ; l'élévation d'un état obscur à un rang distigué peut aussi n'être pas toujours un bonheur. Il y a des momens où Esther devait éprouver qu'elle eût été plus heureuse près d'un berger vertueux.

Edouard, dans un transport dont il ne fut pas le maître, prit la main de Mathilde et la pressa contre ses lèvres brûlantes. « Fille divine ! s'écria-t-il, qui que tu sois, je respecte ton secret. Si ces idées-là sont nées dans le cœur d'une bergère, cette bergère mérite une couronne. Mais je me trompe, elle mérite le cœur d'un amant qui pût t'offrir ce que tu préfères aux couronnes. Ah ! Mathilde, que de bonheur j'éprouve à lire dans ton âme céleste ! que je serais heureux !.... »

Mathilde n'avait pas eu la force de retirer sa main qu'Edouard tenait fortement dans la sienne, et qu'il portait tantôt sur son cœur, tantôt vers sa bouche. Dans cet instant elle aperçut mistriss Gertrude, Brigitte et Baby qui arrivaient par le sentier de la ferme. Voilà notre monde qui arrive, dit-elle d'une voix affaiblie par son émotion, et sans qu'il lui fût possible de se lever du banc. Edouard, pour lui laisser le temps de se remettre, courut au-devant des pélerines, et dit à la fermière : « Je suis venu voir si Mathilde était bien remise de sa frayeur, et pour fêter avec vous ce beau dimanche. » Mathilde s'approcha en même temps et présenta le lièvre à Gertrude. Celle-ci s'épuisait en remercîmens sur l'honneur que l'on faisait à sa maison. « N'est-il pas vrai, Brigitte, dit

Mathilde, que tu m'aideras à arranger le dîner? » — Alors le cortège s'achemine vers la maison, et Gertrude, avec toute la célérité que comportait son âge, monta au colombier pour ajouter aussi de son côté quelque chose au repas. « Je suis chasseur, dit Edouard aux deux jeunes amies; c'est à moi à vider le gibier. » Il les suivit à la cuisine, où parut bientôt aussi l'active Gertrude avec les pigeons qu'elle venait de tuer, et tout ce que son garde-manger avait pu lui fournir de meilleur. « Tu ne fais que nous gêner ici, Mathilde, dit la malicieuse Brigitte; va, en attendant, au jardin avec Monsieur, qui t'aidera bien à cueillir une corbeille de fruits. Elle a raison, dit Gertrude; les prunes près la muraille de la grange sont mûres, choisissez les plus belles. — « Venez, Mathilde, montrez-moi le

chemin, » dit Edouard en la prenant par la main. Mathilde ne pouvait se rendre compte si elle le suivait de bon gré, ou si elle était entraînée. Son cœur avait été tellement agité par la conversation qui avait eu lieu sous le pommier, qu'elle pouvait à peine respirer. Par bonheur elle avait oublié, dans sa distraction, de prendre un panier que Baby leur apporta au moment où Edouard allait reprendre sa déclaration, si mal à propos interrompue par l'arrivée de la fermière. Baby voulut aussi aider à faire les honneurs de la maison, et ramassait, en sautant, les prunes que le bras nerveux d'Edouard faisait tomber de l'arbre. Cet incident, en changeant la conversation, donna à Mathilde le temps de reprendre entièrement ses esprits. Quand la corbeille fut pleine, l'idée

lui prit d'en garnir le bord de fleurs, et Edouard voulut les cueillir pour avoir quelque occasion de toucher les doigts de cette fille chérie.

En apportant le dessert dans la chambre, on trouva l'infatigable Gertrude occupée à mettre le couvert. Mathilde alla chercher les assiettes, et lava les jattes de terre, tandis que Baby considérait le chapeau d'Edouard, posé sur un banc, et passait la main sur les belles plumes dont il était orné. « Les trouves-tu belles, ces plumes ? dit Edouard, dès qu'il s'aperçut de l'attention de l'enfant. Oh ! oui, mon cher, dit la jeune fille. » Alors il en détacha une, et la plaça sur le chapeau de paille de l'enfant. Cette faveur, c'est ainsi que l'appelait madame Gertrude, la rendit folle de plaisir ; et n'eût-elle eu qu'une oie, comme

Baucis, elle l'eût servie de bon cœur à ses hôtes. La générosité d'Edouard décida du sort d'une cruche de cidre qui était encore restée dans la cave du vivant de son cher Thomas, et que l'on monta pour célébrer ce beau jour.

On servit alors, et Mathilde, comme la reine de la fête, fut placée à côté de son libérateur. Jamais repas de noces ne fut plus joyeux que ce petit repas champêtre. L'hôtesse, qui aimait à parler, s'étendit beaucoup sur le mérite du lièvre, la principale pièce du repas. Edouard parla peu, et mangea moins encore. Son âme respirait une félicité qui lui fit tout oublier, et sans la fermière, qui le lui rappelait souvent, il se fût rassasié dans les yeux de Mathilde. Au dessert, on remplit les tasses de cidre, et on les vida à la santé

d'Edouard et du roi Robert. « C'est un bon prince, dit la veuve; mais notre bon lord Argyle était encore meilleur : Dieu veuille avoir son âme! Il y a deux ans, les eaux m'avaient fait beaucoup de dégât; il me remit vingt couronnes sur mon fermage. On dit que le jeune seigneur est bon aussi. Mais vous, qui êtes tous les jours avec lui, vous devez savoir cela mieux que personne. » Edouard était embarrassé, et ne savait que répondre. « Ce que je puis vous assurer, dit-il, c'est qu'il s'efforce de marcher sur les traces de son père. — Eh bien! que Dieu le bénisse, dit la veuve; buvons à sa santé. Dites-lui que nous prions tous les jours pour lui, et que vous avez bu avec nous à sa santé. » L'aimable franchise de la veuve émut profondément le cœur d'Edouard;

ses yeux se remplirent de larmes. « Oui, brave femme, je le lui dirai, répondit-il; et vous assure que s'il pouvait être jaloux de moi, il le serait dans ce moment. »

Cette scène produisit le même effet sur le cœur de la sensible Mathilde. Elle tira son mouchoir, et tàcha d'essuyer, sans être vue, les larmes qui trahissaient son émotion. Edouard s'en aperçut, et dit en lui-même : J'ai trouvé mon Edwina. « Eh bien, dit Brigitte, pourquoi si sérieuse, je dirai presque si triste, chère Mathilde? tu as presque l'air d'une fiancée. Chante-nous une de ces chansons que notre cousin le troubadour t'a apprise. — Est-ce qu'elle chante? demanda Edouard. — Oh! oui, et pince même de la harpe. Cette fille a gardé pour elle seule tous les talens de la famille. —

Attends, babillarde, dit Mathilde, je parlerai de toi au père Jacob. » Brigitte rougit et se tut, voyant bien qu'elle en avait trop dit. Edouard se tut aussi, et devint immobile sur son siége, dans l'état d'un homme qui craindrait que tout ce qu'il voit et entend ne fût qu'un songe. Gertrude, qui n'avait pas les mêmes raisons de garder le silence, le rompit pour dire qu'elle était bien fâchée que le père Jacob fût parti avant son retour de l'église, et qu'elle l'aurait retenu à dîner.

Mathilde. Eh mais ! il n'est pas venu du tout.

Gertrude. Cela m'étonne ; il faut qu'il ait été retenu par quelque chose de bien important, car il ne manque jamais de venir.

Edouard, à Mathilde. Quel est ce père Jacob ?

Mathilde. Un vénérable ermite qui demeure dans les environs. Il a été l'ami de mes parens ; je l'aime et je l'honore comme un père, et ne fais rien sans prendre ses conseils.

Gertrude. Vous devriez le connaître, il est sage, il est bon comme un apôtre. Il nous aurait rendu cette journée encore plus agréable. Mais, pour ne pas l'oublier, Mathilde, dites-nous votre chanson.

Edouard. Bravo, mistriss Gertrude ; j'allais aussi vous le rappeler.

Gertrude. Répétez-nous celle que je vous ai entendue chanter ce matin dans le jardin. Je vous ai écoutée par la fenêtre de ma chambre. Sur mon âme ! votre voix m'a fait autant de plaisir que le chant du rossignol.

Mathilde fut bien aise qu'on ne lui eut pas laissé le choix de la chan-

son ; et son cœur n'avait rien à objecter contre celui de dame Gertrude. Sans attendre qu'on la priât davantage, elle se mit à chanter. Elle trembla un peu d'abord ; mais au second couplet, elle donna tout son es sor à sa voix mélodieuse.

ROMANCE.

Ervin, assis sur la fougère,
Caressait la jeune Selma,
Son bras enlaçait la bergère,
Que pour toujours son cœur aima.
Le doux regard de scn amante
Répondait à sa vive ardeur,
Et dans son ivresse touchante
Sa voix célébra son bonheur :

« Si du sort les faveurs trompeuses,
» M'offraient des palais éclatans,
» Pleins de beautés aussi nombreuses
» Que les fleurs le sont au printemps,
» Ah ! tant de nobles damoiselles

» Ne me causeraient nul émoi ;
» Et mes yeux se portant loin d'elles,
» Selma, ne chercheraient que toi. »

Sur le front du berger fidèle
Selma dépose un doux baiser ;
Et puis, rougit la jouvencelle,
Du transport qu'il vient de causer.
« Par ce baiser, de ma constance
» Je suis payé, dit le pastour ;
» Mais, pour doubler ma récompense,
» Ah, Selma ! peins-moi ton amour.

» Si dans une île abandonnée,
» Je devais terminer mes jours,
» Loin de la terre fortunée
» Berceau de nos premiers amours,
» Cette solitude profonde
» N'aurait rien de fâcheux pour moi,
» Et j'y trouverais tout le monde,
» Ervin, si j'étais près de toi. »

Edouard était transporté : dans son enthousiasme, il eût sans doute trahi, devant la petite societé, le secret de son cœur, s'il n'eût été

rappelé à lui-même par une voix douce et sonore qui sortait de la pièce voisine.

« C'est bien, mes enfans, disait la voix : amusez-vous ; le plaisir est aussi un commandement de Dieu. » « Ah ! soyez le bien venu, père Jacob, » s'écria Gertrude. Mathilde et Brigitte en dirent autant. « Asseyez-vous près de nous, continua la veuve, nous parlions tout-à-l'heure de vous. Que n'êtes-vous venu une heure plutôt ! » « La visite d'un étranger m'a retenu, » dit l'ermite. Pendant qu'il parlait, Mathilde remplit une tasse de cidre, qu'elle lui présenta avec un trouble visible ; car le père l'avait fixée, ainsi que son voisin Edouard, d'un regard scrutateur qui émut fortement le cœur de la jeune fille. Gertrude lui épargna toutes les questions qu'il eût pu faire, en lui

disant : « Ce cher jeune homme a sauvé hier notre bonne Mathilde, qui était sur le point de se noyer. »

Jacob. Dieu vous conserve, jeune homme ; vous avez fait là une bonne œuvre.

Edouard. Pour laquelle je suis récompensé depuis long-temps.

Jacob. Etes-vous de ces environs.

Edouard. J'y demeure depuis quelques jours, mon révérend père. Si, en sortant, vous daignez m'accorder un entretien particulier, j'espère qu'alors vous me connaîtrez mieux.

Le père Jacob le comprit et fit tomber la conversation sur des objets indifférens. Le bon ermite affecta une sérénité dont son ame était bien loin. L'étranger dont il avait parlé d'abord était Arthur lui-même. Dunbar, instruit qu'il avait acheté des

chevaux à l'époque de la fuite de Mathilde, avait voulu le faire arrêter comme auteur de l'enlèvement. Le curé, averti, avait fait évader son neveu qui sur-le-champ vint trouver l'ermite pour prendre ses conseils. Le père Jacob, en attendant mieux, le cacha dans sa grotte, et pensant bien qu'un voyage à la cour pouvait seul sauver Mathilde, il résolut de le faire; mais il voulut la voir encore une fois pour ne pas lui laisser d'inquiétude sur les causes de son absence.

Edouard saisit la première occasion qui se présenta pour lui proposer une promenade dans le jardin. « L'homme que Mathilde honore comme son père, lui dit-il, mérite toute ma confiance. Je suis le comte d'Argyle, mais elle ne me connaît pas; j'ai craint que mon rang ne me rendît plus difficile la conquête d'un

cœur comme le sien, et.... qu'ai-je besoin de vous le cacher, je sens que de la possessionde son cœur dépend tout le bonheur de ma vie. » « Et que pensez-vous, Mylord, lui dit l'ermite en l'interrompant, que pensez-vous que puisse être pour vous une simple bergère? »

Edouard. Ma femme. Je pourrais vous avouer que je ne prends pas Mathilde pour une bergère, et que, vraisemblablement, révérend père, vous savez mieux que personne que je ne me trompe pas. Mais quand elle serait princesse, elle ne pourrait avoir plus de prix à mes yeux que n'en a la bergère; je l'aimerais peut-être moins, puisque j'aurais le regret de ne pouvoir plus l'élever au-dessus de son rang.

Jacob (en souriant). Cela est beau, cela est admirable, Mylord;

mais qui m'assurera, qui assurera Mathilde de la durée de ces sentimens?

Edouard. Mon cœur, que le plus digne des hommes a formé à la vertu, et qu'il a rempli d'un saint respect pour l'innocence. Ah! révérend père, si vous aviez connu cet homme estimable!

Jacob. Quel était-il?

Edouard. Un ami de Dieu, l'évêque Alfred de Saint-André.

Ici le père Jacob se précipita dans les bras d'Edouard. Mylord, il a aussi été mon premier bienfaiteur; permettez-moi de bénir en vous son ouvrage. L'élève de mon Alfred ne peut être qu'un Nathanaël, incapable d'une fausseté. Tous mes doutes sont levés, Mylord, Mathilde ne pourrait qu'être heureuse avec vous, mais....

Edouard. Je vous comprends, bon père, le roi étant mon tuteur,

vous pensez que ma famille et lui s'opposeraient à cette union. C'est précisément cette idée qui m'accable et qui m'a lié la langue jusqu'à ce jour; mais ma résolution est prise, si je ne puis d'abord en obtenir la permission de Mathilde, j'irai me jeter aux pieds du roi, bien que je sois exilé, et le conjurer de ne pas s'opposer à mon bonheur.

Jacob. Comment, malgré votre exil! avez-vous encouru la disgrâce du roi?

Edouard. Oui et non; voici le fait. Mon père, en mourant, m'avait laissé un procès avec le comte Dunbar. Le roi voulut le terminer, et, comme dans six mois je serai majeur, il voulut que j'assistasse à la négociation. On s'assembla au palais. Le roi n'était pas encore arrivé. Dunbar s'approcha de moi, et me dit

d'un air moqueur, mais assez haut pour être entendu des arbitres : « C'est bien dommage que vous soyez si jeune, nous aurions pu décider nous-mêmes notre différent avec la lance et l'épée. » Ces paroles m'irritèrent. « J'ai encore, lui répondis-je, la lance et l'épée de mon père qui ne vous sont pas inconnus. » Mon père, en effet, l'avait vaincu dans trois tournois. Les assistans se prirent à rire. Dunbar me dit que j'étais un jeune fat, et au moment où je lui jetais mon gant, le roi parut. Dunbard lui demanda satisfaction, et pour me punir de ma vivacité, je fus envoyé pour un mois sur mes terres. Dunbar quitta la cour sans avoir rien terminé. Au moment où je pris congé du roi, il me dit avec sa bonté ordinaire : « Tu t'es oublié, Edouard, et m'as forcé à te

punir. Tu ne sais pas quel beau plan tu as dérangé. Dunbar a une nièce qui est belle et bonne comme un ange; je voulais te la faire épouser; cependant je n'en désespère pas encore. Dunbar est avare, et en cédant les prétentions qu'il te dispute, tu pourrais en être dédommagé dix fois par la riche lady Douglas. Vous riez, mon père? n'était-ce pas en effet compter un peu sans son hôte. »

Jacob. Assurément. On dit cependant que lady Douglas est aussi aimable qu'elle est riche.

Edouard. Quand elle aurait toute la beauté et tous les trésors du monde, la nièce de Dunbar et moi nous ne serons jamais unis. J'ai dit cela au roi, il s'en est fâché. « Va-t-en, mauvaise tête, dit-il en me tournant le dos, je n'ai pas de raison pour révoquer l'ordre que j'ai donné. Je ne

connaissais pas encore Mathilde, sans cela je lui aurais dit : Mon cœur est donné pour la vie.

Jacob. Etes-vous sûr, Mylord, qu'elle vous paye de retour?

Edouard. Peut-être ne lui suis-je pas indifférent; mais je n'ai encore osé rien faire pour pénétrer ses sentimens. Elle vous regarde comme son père; elle n'aura rien de caché pour vous, daignez l'interroger. Veuillez seulement ne pas l'instruire de mon rang. Si elle consent à mon bonheur, je me réserve l'inappréciable plaisir de lui apprendre, le jour des noces, qu'elle est comtesse d'Argyle.

Le père Jacob accepta la commission; la confiance d'Edouard le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de son honnêteté. Si son cœur n'était pas pur, se disait-il, et neuf en pareille matière, il ne cacherait pas

sa naissance et ne choisirait pas un ermite pour son confident. Il ne négligerait pas les moyens d'éblouir son amante par ses trésors et de l'attaquer par tous les moyens de séduction qu'il possède. Il remercia la providence qui, au moment où Mathilde était menacée de tomber entre les mains de son persécuteur, lui envoyait un protecteur en état de la défendre. Son imagination devançant les événemens, jouissait déjà de la douce surprise de Mathilde, trouvant dans le modeste Edouard le parent du roi, et de l'ivresse d'Edouard reconnaissant dans sa bergère l'illustre héritière qu'il avait refusée. L'âme pleine de ces agréables pensées, le père Jacob quitta l'amoureux jeune homme, impatient d'apprendre un secret qu'une jeune fille laisse si aisément deviner.

Le bon ermite trouva Mathilde assise sur un banc de gazon; elle rougit en l'apercevant; la pauvre enfant croyait qu'on lisait sur son visage l'inquiétude où l'avait jeté le le long entretien du jardin. Le père Jacob feignit de ne rien remarquer de son trouble. « J'ai appris ce matin, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, que Malcolm continue à faire les recherches les plus rigoureuses sur votre fuite. Il est donc important de prévenir les suites que cette découverte pourrait entraîner, et je ne connais qu'un seul moyen pour vous soustraire à sa vengeance. Vous m'aviez dit, ma fille, que vous étiez connue du roi; il me connaît aussi, j'ai été autrefois son frère d'armes, et quoique depuis long-temps je me sois caché à ses yeux comme au reste du monde, il me remettra cependant

dès que je lui aurai dit mon nom. Je vais le trouver, et lui demander sa protection pour vous. Ma démarche ne sera pas infructueuse. Robert est juste et sage. Malcolm ne réussira pas à le tromper. En attendant, ma fille, continuez à vous tenir cachée. Dans huit jours je serai de retour, et, avant de vous quitter, je vous recommanderai aux soins du noble jeune homme qui vous aime. »

A ces mots le visage de Mathilde se couvrit d'un incarnat plus vif. « Ne rougissez pas, aimable Mathilde, continua le vieillard. Ce n'est pas un crime d'aimer. Heureux le jeune homme et la jeune fille dont le premier choix tombe sur un objet vertueux ; cette tendresse devient alors leur ange gardien. Je vous dispense de m'avouer votre amour, il n'a pas échappé aux regards de l'amitié ; ou

bien me serais-je trompé ? » Mathilde reprit courage. « Que vous dirais-je, bon père ? Edouard.... » Ici elle s'arrêta. « Ne vous est pas indifférent. Vous vous réjouissez quand vous le voyez ; votre cœur est satisfait de ce qu'il vous préfère à votre amie ; vous souhaitez lui devoir votre bonheur et faire le sien. Ai-je bien deviné ? — Si c'est là de l'amour, alors..... vous achèverez bien vous-même ma réponse. — C'est bien, mon enfant, dit l'hermite en prenant ses deux mains dans les siennes et en la regardant avec la tendresse d'un père : Que Dieu bénisse ton amour ! une voix intérieure me dit qu'il le protégera. Il est vrai, continua-t-il, que votre bonheur ne dépend ni de toi ni de moi ; peut-être que ton amant ne conviendra pas à tes parens. » Mathilde pâlit. « Mon plus proche

est Malcolm, et j'espère qu'il ne sera pas l'arbitre de mon sort ; et quand l'état d'Edouard serait au-dessous du mien, ne suis-je pas à ses yeux une pauvre bergère qu'il veut élever jusqu'à lui?—Assurément, chère fille, et d'ailleurs il est noble, je le sais, et je sais aussi que le roi ne t'abandonnera pas aux violences de ton oncle. Mais il se fait tard; portez-vous bien, chère Miss ; je répondrai à mon retour à toutes les questions que vous pourriez avoir encore à me faire. »

Mathilde voulait en effet lui adresser d'autres questions qui intéressaient son cœur ; mais le père Jacob alla rejoindre la société pour en prendre congé. Edouard lui proposa de l'accompagner ; et comme la figure du vieillard ne lui annonçait rien que d'agréable, il quitta Gréendal avec une satisfaction qui étonna

d'autant moins Mathilde, qu'elle en pouvait deviner la cause. Il n'accorda pas à l'ermite beaucoup de temps pour se préparer à ce qu'il avait à lui dire. Dès qu'il eut perdu de vue la ferme ou plutôt Mathilde, il lui dit : « Eh bien ! révérend père, n'avez-vous rien à m'apprendre ? »

Jacob. Pas grand'chose.

Edouard. Pas grand'chose ! Dieu puissant ! je n'ose donc...

Jacob. Espérez : voilà, Milord, tout ce que j'ai à vous dire.

Edouard. C'est beaucoup, beaucoup ; ce seul mot renferme tout le bonheur de ma vie. Ah ! permettez, digne vieillard, que je vous serre dans mes bras, et daignez vous expliquer plus clairement.

Jacob. Mathilde ne connaît pas encore l'amour ; mais ce qu'elle sent pour vous, c'est de l'amour. C'est

avec sensibilité qu'elle chérit la main généreuse qui veut l'élever au-dessus de son état de bergère. Cependant elle craint...

Edouard. Que craint-elle? qui craint-elle ? je saurai défendre mon choix contre tous. Le roi même ne le désapprouvera pas quand il verra Mathilde.

Jacob. Je le crois comme vous ; mais si elle doit vous appartenir, il faudra qu'il y consente avant de l'avoir vue.

Edouard. Je vous ai déjà dit que j'ai le projet de m'aller jeter à ses pieds, et demain...... non, demain j'irai voir Mathilde ; mais après-demain, dès le point du jour, je me mettrai en chemin.

Jacob. Il vous a exilé sur vos terres ; si vous les quittez sans sa permission, cette désobéissance l'indisposera certainement contre vous.

Au reste je pourrai peut-être lever cette difficulté. Une nouvelle importante que je reçois aujourd'hui, et qui intéresse le roi, me force à me rendre demain à Edimbourg. Robert me connaît; je puis même dire qu'il m'estimait autrefois, et que, depuis, je ne me suis pas rendu indigne de sa bienveillance. Il faut que je lui parle, et, si vous voulez, Milord, je m'engage à obtenir de lui votre retour, et peut-être quelque chose de plus. D'ici à huit jours, j'espère terminer heureusement mes affaires et les vôtres; ce temps est court, et la présence de Mathilde vous le rendra encore moins long.

Edouard accepta avec reconnaissance la proposition du père Jacob; et, depuis qu'il existait des ermites en Ecosse, il n'y en eut jamais un qui eut été embrassé d'aussi bon cœur que

celui-ci, au moment où ils se séparèrent.

Les rêves les plus agréables vinrent enivrer le cœur et caresser l'imagination d'Edouard ; et quoiqu'il ne dormît pas, la nuit lui parut s'écouler avec rapidité. Tantôt, à côté de Mathilde, il essayait de lui peindre les sentimens de son cœur, cherchait des expressions, n'en trouvait pas, et rassemblait toutes ses sensations dans un serrement de mains. Tantôt il se jetait aux pieds du roi, et le conjurait d'approuver son amour. Il conduisait le prince dans la prairie, vers Mathilde, et lui disait : « Voilà, sire, voilà la fille céleste à qui j'ai pour toujours donné mon cœur : avez-vous jamais vu réunies plus d'innocence et de beauté ? Où est la femme de votre cour qui puisse être comparée à Mathilde ? » Une

autrefois il était assis à ses côtés, dans le château de ses pères : « Voyez, disait-il au peuple qui s'empressait autour d'eux, voyez la compagne de ma vie ; ce n'est pas moi, ce sont ses vertus qui l'ont rendue votre maîtresse. »

C'est au milieu des doux rêves de son imagination, qu'il quitta son lit pour aller se promener dans les allées ombragées de son parc ; et quand il rencontrait quelqu'un de ses gens, il le saluait plus amicalement encore qu'à l'ordinaire. Il avait l'air de lui dire : « Ne vois-tu pas que je suis le plus heureux des hommes ? je veux que tout le monde partage mon bonheur. A table, il se rappela le dîner de la veille : chaque scène de ce beau jour se retraçait à son cœur. Il ne parlait pas, ne demandait, ne refusait rien. Personne, pas

même sa nourrice, femme du forestier, qui, depuis son arrivée, mangeait toujours avec lui, n'eut le courage d'interrompre ses muets soliloques.

Enfin, impatient de revoir l'objet de ses tendres pensées, il quitte le château pour se rendre à la prairie où Mathilde faisait paître son troupeau. Une distance que lui seul pouvait franchir dans une heure de temps le séparait de son amante. Mais il ne fit pas attention à l'extrême chaleur du jour; Mathilde n'était-elle pas exposée à la même chaleur? Il l'aperçut de loin : elle était toute pensive auprès d'un banc de sable qui s'était formé sur les bords du ruisseau. Ses yeux étaient fixés sur la terre, et elle paraissait remuer le sable avec sa houlette. Edouard s'avança près d'elle avec tant de légèreté qu'il eut le temps de voir par-dessus ses épaules

avant qu'elle s'aperçût de son arrivée. Qui pourrait peindre les transports de son âme en la voyant avec sa houlette écrire sur le sable le nom d'Edouard !

« Ah! Mathilde ! » s'écria-t-il; et la surprise de Mathilde fut telle qu'elle se renversa dans ses bras; leurs joues se rencontrèrent. » Fille divine! dit-il en la serrant contre son cœur; mais n'oublie pas, Edouard, que tu as un ange dans tes bras. »

Il recula plein d'amour et de respect, prit et baisa la main de Mathilde comme on baise la main d'une princesse adorée. « Ah ! dit-il, pourquoi ne puis-je les emporter ces heureux caractères qui me présagent tant de félicité ! Oui, Mathilde, ce cœur te chérit, il te chérira éternellement, et il espère..... » Mathilde était déjà remise du trouble que lui

avait causé la subite apparition d'Edouard. Elle ne le redoutait pas; il était à ses pieds prosterné comme devant la divinité, et son âme qui venait de se montrer tout entière ne laissait à Mathilde aucun doute sur la pureté de ses vœux : « Edouard, lui dit-elle, et ses yeux exprimaient cette tendresse et cet abandon qu'Adam, en s'éveillant, lut dans les yeux de la créature que Dieu venait de lui donner pour compagne; Edouard, je viens de laisser échapper mon secret, je n'en suis pas fâchée. Oui, je t'aime, et si je ne puis être à toi...— Eh! pourquoi pas? lui dit vivement son amant transporté; tu le peux, tu le dois, tu le seras. J'ai chargé le père Jacob de parler à mon tuteur; lui faudra-t-il autre chose que de lui peindre Mathilde pour le faire consentir à mon bonheur? » Mathilde

sourit et se tut : elle se rappela l'aveu qu'elle avait fait à l'ermite ; ils passèrent toute la soirée à causer familièrement, et plusieurs fois Edouard eut envie de quitter l'incognito ; mais l'idée seule que le bon vieillard voulait être présent à cette intéressante scène les eût déterminés tous les deux à garder leur secret, s'ils ne s'étaient déjà réservé réciproquement cette douce surprise pour le jour qui devait couronner leur tendresse mutuelle.

Mathilde rentra si joyeuse à la maison que Brigitte lut dans ses yeux une grande partie de la vérité ; sa bouche la lui confirma quand elles furent seules ; la confidence ne fut pourtant pas complette. Une jeune fille, fût-elle une Agnès, apprend de l'amour même la discrétion, et cette prudente demi-sœur de la pudeur ne laisse pas de lui mettre un doigt sur

les lèvres. Toutes deux se réjouirent de l'aimable perspective que leur offrait l'avenir; et dans les projets que formait son cœur, Mathilde n'oublia pas l'amie avec laquelle elle avait passé la moitié de sa vie. On souhaita au père Jacob les ailes de Gabriel; on mesura ses journées, et on calcula qu'il ne pouvait pas être de retour avant la fin de la semaine. En attendant on rêvait toute la nuit de son retour; et le lendemain, en s'éveillant, on se racontait les bonnes nouvelles qu'il avait apportées.

Edouard l'attendait avec non moins d'impatience; tous les jours il allait voir Mathilde au lieu où paissait son troupeau. Tantôt il la trouvait assise sous l'arbre où, pour la première fois, il l'avait vue endormie, et qu'elle avait entourée d'une guirlande de fleurs champêtres; tantôt au bord du

ruisseau où elle avait écrit le nom de son amant, nom qu'elle venait de lier encore au sien. Chaque jour ils se répétaient ce qu'ils s'étaient déjà dit, et chaque fois ils croyaient se dire quelque chose de nouveau. Toujours le soleil se levait trop tard et se couchait trop tôt pour eux ; leurs cœurs s'unissaient tous les jours plus étroitement, ou, pour mieux dire, ils sentaient tous les jours davantage combien l'existence de l'un était nécessaire à celle de l'autre. La céleste innocence les couvrait de ses ailes, et les génies d'Alfred et de Mathilde jetaient du haut du ciel un sourire de bénédiction sur leurs plus chers favoris.

Le quatrième jours après le départ de l'ermite se trouvait un jour de fête. Edouard s'invita de nouveau à à dîner chez Mistriss Gertrude, et

fournit presque seul le régal de ce jour. Il avait apporté une bouteille de Malvoisie pour faire pendant avec le cidre du cher défunt Thomas ; et cette fois Mathilde n'oublia pas le panier aux prunes, pour éviter à Baby la peine de les porter. A la fin d'un dîner fort gai, un chasseur vint demander Edouard, qui sortit un moment, puis rentra de suite avec une harpe. « Brigitte a dit, dimanche dernier, que vous pinciez de la harpe, dit-il en la présentant à Mathilde ; j'espère que vous ne la démentirez pas. » Il ne fut pas nécessaire de la prier deux fois. Elle était trop heureuse, son cœur était trop plein pour ne pas saisir cette nouvelle occasion d'être agréable à son amant. Elle joua l'air de la romance qu'elle avait chantée le jour où il dîna chez Gertrude, et la voix d'E-

douard, en l'accompagnant, compléta l'harmonie de ce concert champêtre. Dame Gertrude était transportée ; Baby dansait dans la chambre, et Brigitte, silencieuse, pensait à son Arthur qu'elle n'avait pas vu depuis long-temps. Mathilde joua et chanta quelques-uns des chants d'Ossian, son poète favori. Edouard les connaissait, il en sentait tout le mérite ; et, dans le ravissement de son âme, il partageait ses hommages entre la muse divine du barde, et les talens enchanteurs de sa maîtresse.

Il était déjà nuit lorsqu'il quitta la ferme. Au milieu du bois, et vers la croix que fait le chemin qui conduisait à l'ermitage, il entendit le son de plusieurs voix accompagnées d'un cliquetis d'épées. Il doubla le pas, quoiqu'il ne fût armé que de son javelot de chasse qui lui servait

de canne dans ses courses. L'obscurité n'était pas telle qu'elle pût l'empêcher de distinguer le figure d'un homme qui, appuyé contre un arbre, se défendait contre deux scélérats qui l'assaillaient à coups d'épée. « Courage, ami! cria-t-il en courant vers eux et en élevant son javelot, il vous vient du secours. » A peine avait-il parlé que les coquins s'étaient déjà enfuis dans le plus épais du bois, et l'homme qu'il avait sauvé était à ses pieds. Edouard, sans s'occuper des premiers, releva l'étranger, et lui demanda s'il était blessé? « Non, ou si je le suis, je ne le sens pas; mais, un moment plus tard.... Que Dieu bénisse l'ange tutélaire que le ciel a envoyé à mon secours. » Edouard le prit par le bras. « Nous ne devons pas, dit-il, nous arrêter ici, venez chez moi; là vous pourrez

vous remettre de la frayeur que vous avez dû éprouver, et vous reposer cette nuit. » L'étranger le suivit en serrant le bras de son libérateur. Comme ils étaient encore à une demi-heure de marche du château, Edouard sentit quelque chose de chaud lui couler sur la main. « Dieu, dit-il, vous êtes blessé! Je crois qu'oui, dit l'étranger, je sens quelque douleur à l'épaule; ce ne doit pas être grand'chose, car ils visaient toujours à ma tête. » Edouard ouvrit son habit, et plaça son mouchoir à l'endroit d'où coulait le sang. Ils continuèrent ensuite leur route, et arrivèrent au château sans autre accident. Edouard fit visiter la blessure par un de ses gens qui était un peu chirurgien. Elle était en effet très-légère, et le blessé n'avait besoin que de repos.

Le lendemain matin Edouard attendait le réveil de son hôte pour en avoir des nouvelles, lorsqu'un gentilhomme du roi arriva au château, avec ordre de le suivre sur-le-champ à la cour. Il lui remit en même temps une lettre du père Jacob, qui lui mandait qu'il avait rencontré le roi en chemin, et qu'il en avait obtenu une audience très-favorable. « Robert, était-il dit dans la lettre, connaît à présent votre Mathilde aussi-bien que moi, et vous pouvez tout vous promettre de sa bonté; mais que votre départ ne soit pas retardé d'un instant; chaque moment est précieux. »

Dans une heure je suis prêt, dit Edouard, tremblant de joie, à l'envoyé du prince. Il lui fit servir à déjeuner, et sortit pour ordonner les apprêts de son départ. moins préci-

Quelques minutes après, cependant, il imagina qu'il ferait bien d'aller porter lui-même cette nouvelle à Mathilde. Il rentra donc, et, s'adressant de nouveau à l'envoyé : « Ami, lui dit-il, j'ai encore une petite course à faire dans le voisinage ; mais avant que vous ayez eu le temps de vous rafraîchir, je serai de retour.—Vous voulez sans doute aller à Green-dale, Mylord? cette course serait inutile. J'ai, la nuit dernière, de l'auberge où je me suis arrêté, expédié pour cet endroit un exprès avec une lettre du père Jacob. Ainsi, soyez tranquille, et ne retardez pas votre départ; le roi est impartient de vous voir arriver. » Cette nouvelle, et l'impatience du roi, mirent un frein à celle d'Edouard, ainsi que Hamilton l'avait calculé et prévu. « Eh bien! dit-il, j'obéis. » Il se rendit un peu

pitamment à l'écurie, choisit son meilleur coursier, et nomma le petit nombre de gens qui devaient l'accompagner. De son côté le père Jacob n'avait mandé à Mathilde que son heureuse arrivée, et l'espoir qu'il avait de lui annoncer, sous peu de jours, de bonnes nouvelles. Il avait pris des mesures pour qu'elle ne reçût cette lettre qu'après le départ de son amant.

Tout occupé de Mathilde et de son voyage, Edouard avait d'abord oublié son hôte; mais il se le rappela une demi-heure après, et voulut, avant son départ, le voir et prendre congé de lui. Il le trouva assis sur son lit; sa blessure paraissait fermée, et toutes les traces de la frayeur de la veille avaient été effacées par le repos de la nuit. « Ne soyez pas surpris, lui dit-il après l'avoir salué, si vous me

voyez prêt à partir. Un ordre inattendu du roi m'appelle promptement à Edimbourg ; mais mon absence ne doit pas vous empêcher de rester ici jusqu'à votre entière guérison, et d'user de ma maison comme d'un asile où tout est à votre disposition. » L'étranger remercia son aimable hôte avec cette sensibilité que l'on n'éprouve que pour les bienfaits désintéressés. Edouard lui tendit la main, que celui-ci garda quelques instans dans les siennes, et la mouilla de ses larmes. Elles touchèrent le cœur du jeune comte. « Oserai-je, lui dit-il en portant sur lui un regard plein de bienveillance, demander le nom de mon hôte? — « Je suis un marchand voyageur, répondit celui-ci, et je voulais aller, hier au soir, à une ferme voisine où j'ai des parentes. Mon chemin me conduisit à tra-

vers le bois où je fus attaqué par des voleurs, et sauvé par le plus noble, le plus généreux des hommes. »

Edouard. Vous avez des parentes dans le voisinage? Comment s'appelle la ferme?

L'Etranger. Greend-dale, Mylord.

Edouard (vivement). Green-dale? Et vos parentes?

L'Etranger. La fermière, Gertrude et.....

Edouard. Et qui encore?

L'Etranger (un peu troublé). Brigitte et Mathilde Harold.

Edouard. Mathilde Harold! Dieu! seriez-vous par hasard....

L'Etranger. Arthur Harold.

Edouard (l'embrassant). Le frère de Mathilde! soyez le bien venu; elle m'a parlé plus d'une fois de son frère Arthur.

Arthur. Elle, Mylord?

Edouard (en souriant). Oui, elle. Je crois bien que ceci est une énigme pour nous; mais c'est elle-même qui vous l'expliquera. Il faut cependant que vous me promettiez une chose.

Arthur. Et quoi, Mylord?

Edouard. Que vous lui laissiez ignorer que vous me connaissez.

Arthur. Sur mon honneur, Mylord.

Edouard. Moi-même je ne suis connu d'elle que sous le nom d'Edouard; mais bientôt mon véritable nom lui sera connu, et deviendra aussi le sien.

Arthur (avec surprise). Est-il possible, Mylord?

Edouard. Cela est possible, mon cher; et pour que cela soit réellement, je me rends à Edimbourg.

Le pas des chevaux que l'on conduisait dans la cour le fit approcher

de la fenêtre. L'envoyé du roi, qui l'y aperçut, l'appela pour l'avertir que tout était prêt pour le départ. Edouard retourna vers Arthur : « On m'appelle, lui dit-il; adieu. Quand nous nous reverrons, je serai votre frère ».

Il partit, et laissa Arthur dans un étonnement qui lui ravit toutes ses facultés. Enfin il sortit de son rêve. Sans doute, dit-il, il s'est passé des choses bien surprenantes à Greendale; mais qu'ai-je besoin de me creuser la tête pour les deviner? ma Brigitte me contera tout. Pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même, le chirurgien entra dans sa chambre. Il trouva la blessure en bon état; mais elle venait de se rouvrir de nouveau par suite ou de l'embrassement d'Edouard, ou de l'émotion que lui avait fait éprouver la scène qui s'était pas-

sée au moment de son départ. Il avait même le pouls un peu agité, et son Esculape lui intima l'ordre de rester toute la journée dans son lit. Arthur voulut protester contre, mais ce fut en vain, il fallut céder. Le dernier ordre de mylord, en montant à cheval, a été : « Ayez bien soin de l'étranger; et, par Dieu, je lui obéirai, et ne vous laisserai point partir. »

Après cette déclaration positive du chirurgien, Arthur ne jugea pas à propos de faire de nouvelles objections, quelque peine qu'il eût à se priver encore vingt-quatre heures des éclaircissemens de Mathilde et des embrassemens de Brigitte.

Les voleurs qui l'avaient attaqué n'étaient autres que des agens salariés par Dunbar; instruits qu'on l'avait déjà vu plusieurs fois aux envi-

rons de Green-dale, ils étaient en route pour s'y rendre, lorsqu'ils le rencontrèrent, et l'auraient, sans le secours d'Edouard, immolé à la vengeance du comte, dont l'inimitié était d'autant plus active que le poison de la jalousie s'y unissait. L'imprudence d'Arthur avait favorisé leur infâme dessein. La cellule de l'ermite était devenue pour lui une prison insupportable, et il avait cru pouvoir, sans conséquence, faire une course nocturne à la ferme, où il espérait oublier auprès de sa maîtresse ses ennuis et ses frayeurs.

Il était midi quand l'exprès d'Hamilton arriva à Green-dale avec sa lettre; Mathilde était encore à table. A cette heure Baby était dans l'usage de garder seule le troupeau. Brigitte lut tout le contenu de la lettre sur le visage de Mathilde. Quant

à mistriss Gertrude qui, depuis quelques jours, avait aperçu l'intelligence qui régnait entre Edouard et elle, mais qui ne la désapprouvait pas, parce que son conseil, le père Jacob, avait l'air de l'approuver; mistriss Gertrude voulut, dans cette occasion, faire preuve de la pénétration de son esprit. « Il paraît, dit-elle à Mathilde, qu'Edouard vous apprend quelque nouvelle agréable? Ce n'est pas Edouard, répondit-elle, mais le père Jacob qui m'écrit. Le brave homme! dit Gertrude. Oh! si celui-là peut vous rendre heureuse, il le fera certainement; mais, à propos, je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire; il est venu ce matin un étranger qui a demandé votre frère. Je lui ai répondu qu'il y avait bien quinze jours qu'il n'était venu voir ses sœurs. Ah!

ah ! a-t-il dit, ses sœurs sont donc chez vous ? Oui, vraiment, ai-je dit, les deux plus jeunes, Brigitte et Mathilde. Cet homme alors s'en est allé. » Mathilde pâlit à cette nouvelle ; elle la rapprocha de celle que l'ermite lui avait apprise dans sa dernière conversation, et elle fut obligée de se faire violence pour cacher sa frayeur devant la babillarde fermière. Brigitte remarqua son trouble; et quoiqu'elle ne sût pas encore qu'Arthur avait fui de Woodhill, elle craignit cependant les suites que pouvait avoir le caquetage de leur hôtesse.

Dès que les deux amies furent seules, elles résolurent de ne pas quitter la ferme jusqu'au retour de l'ermite. Il ne fut pas difficile à Mathilde de trouver un prétexte plausible pour engager la fermière à la

dispenser pour quelques jours de la garde du troupeau. Baby la remplaça, et Brigitte lui recommanda d'envoyer Edouard à la ferme lorsqu'il viendrait à la prairie. Cependant le soir vint, et Edouard n'avait pas paru. L'inquiétude de Mathilde augmenta de moment en moment; et lorsque la nuit arrivée lui ôta tout espoir de le voir, son âme resta en proie à la plus noire mélancolie.

Le troupeau était rentré, et les deux sœurs, se *tenant par le bras*, étaient assises devant la maison, lorsque l'arrivée d'un pélerin vint interrompre leurs pénibles réflexions. « Dieu soit avec vous, chères filles, leur dit-il. Un pauvre pélerin égaré oserait-il vous prier de lui accorder un gîte pour cette nuit? » Les amies furent charmées de l'arrivée de cet étranger. Lorsque l'âme est préoc-

cupée de la crainte d'un danger, tout être vivant qui se présente lui est agréable. Elles le conduisirent à la chambre, où la bonne Gertrude l'accueillit, se faisant un honneur de donner un gîte à un homme de Dieu qui venait, à ce qu'il disait, de visiter la Terre-Sainte. La table était mise; on lui offrit la place d'honneur, et la dame Gertrude ne put ni boire ni manger, tant elle goûtait de plaisir à entendre les aventures extraordinaires qu'il racontait de Jérusalem, du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Après le repas il dit les grâces avec beaucoup d'onction, et distribua à la société des découpures en bois peint, et des reliques parmi lesquelles se distinguait un éclat de bois de la vraie croix, que dame Gertrude reçut avec une profonde génuflexion, et qu'elle alla serrer dans son tiroir

avec son agnus. « Vous devez être fatiguée, dit-elle alors au pélerin; venez, suivez-moi ». Elle le conduisit dans une chambre voisine, et lui désigna, pour y coucher, un lit blanc comme la neige, dans lequel aucun mortel n'avait reposé depuis la maladie de son cher défunt Thomas. Bientôt après elle alla se coucher elle-même, et les deux amies en firent autant.

Laissons les reposer, et retournons à un autre ermite que nous avons trop long-temps perdu de vue. Le père Jacob avait rencontré le roi à son château de plaisance. Cette circonstance avait abrégé son voyage de toute une journée. Sa figure vénérable, plutôt que son habit, lui obtint l'entretien particulier qu'il fit demander au prince. « Sire, dit-il en se jetant à ses genoux, je viens im-

plorer votre secours en faveur de l'innocence persécutée. — « Vous n'avez pas besoin de prière pour obtenir ce que vous désirez : défendre l'innocence est mon devoir. Relevez-vous, père, et parlez. »

Jacob. Mathilde Douglas que vous connaissez, sire....

Le roi. Certainement je la connais ; que lui est-il arrivé ?

Jacob. Elle a été obligée de fuir du château de son oncle Dunbar qui ne lui avait laissé que la seule alternative de l'épouser ou d'entrer dans un couvent. En ce moment elle est cachée dans une ferme où elle ne sera pas long-temps à l'abri des poursuites de son persécuteur.

Le roi. La pauvre chère fille ! je m'étais occupé de son établissement ; mais le comte d'Argyle, mon pupille, avec qui je voulais la marier, a ren-

versé tous mes projets. L'étourdi ne sait pas ce qu'il refuse.

Jacob. La providence elle-même conduit à bien votre dessein paternel, sire; lord Argyle aime Mathilde sans la connaître, et c'est pour vous demander sa main qu'il vous prie, par mon organe, de vouloir bien le rappeler.

La joie et la surprise se peignirent alternativement sur le visage de Robert; et lorsque l'ermite lui eut raconté les amours champêtres d'Edouard, « C'est un excellent jeune homme, dit-il, et vous vous doutez bien, j'espère, que je remplirai ses vœux. Il est fort heureux pour lui que sa bergère ne soit pas ee qu'elle paraît être à ses yeux; j'eurais été obligé d'user de mon autorité pour le guérir de sa fièvre romanesque. » Après quelques momens de silence,

il continue : « Mais écoutez, mon père, il me vient une idée ; je veux à la fois le punir de son obstination et mettre sa constance à l'épreuve. Je vais faire cesser son exil, et dès qu'il sera arrivé ici, je renouvellerai mes intances en faveur de la jeune Douglas. Il persistera dans son refus et voudra rester fidèle à sa bergère ; et alors...... Mais ce seront les circonstances qui régleront ma conduite. Il faut s'occuper avant tout de faire arriver ici Mathilde sans qu'il le sache, et sous une escorte sûre. Ce que je ferai exécuter dès demain à mon arrivée à Edimbourg. »

Jacob. Le moindre délai, sire, peut lui devenir funeste. Si vous daignez me charger de vos ordres, je m'engage à l'amener saine et sauve à votre cour.

Ici Robert jeta sur l'ermite un re-

gard de surprise qui semblait lui dire : Vous extravaguez sans doute, bon vieillard. — « N'est il pas vrai, sire, que ma proposition vous paraît une folie, ou du moins une témérité? mais celui qui a porté la lance et l'épée à côté de Robert, saura bien encore être l'écuyer d'une jeune fille. »

Le roi (surpris). La lance et l'épée!.... et quand cela?

Jacob. Vous vous rappellerez bien encore James *Hamilton*, dans les bras duquel mourut le père de Mathilde? cet Hamilton, c'est le père Jacob.

Le roi. Eh, oui vraiment, c'est lui-même, c'est sa voix, ce sont ses traits. Robert le serra dans ses bras comme on sert un vieil ami que l'on croyait perdu et que l'on retrouve. Hamilton lui raconta brièvement que, fatigué du monde, il l'avait

quitté depuis quatorze ans, et avait vécu comme ermite. Mais, dit-il, lorsqu'il se présente une occasion où Hamilton peut mieux servir Dieu et l'humanité sous le casque que sous le froc, il cesse d'être le père Jacob, et il endosse une cuirasse; j'espère qu'ici il n'en manque pas.

Le roi. Bien, mon vieil ami; je le vois, le guerrier n'oublie jamais son métier, pas même dans une cellule. Mon magasin d'armes et mes écuries sont à vos ordres. Je vous donnerai, pour vous accompagner, deux écuyers et deux valets avec des chevaux de main, car sans doute Mathilde ne voudra pas se séparer de sa compagne. Cependant je désirerais vous voir dans votre nouveau costume avant votre départ. J'enverrai à Edouard un gentilhomme qui l'amènera, par un autre chemin, à

Edimbourg où j'arriverai demain.

Hamilton prit congé du roi, et, quelques heures après, il se fit annoncer de nouveau sous son véritable nom. Robert l'attendait dans une salle séparée ; il le reçut à bras ouverts, et, après l'avoir regardé attentivement : « C'est à présent, lui dit-il, que je vous reconnais tout-à-fait ; votre longue barbe ne cache plus la belle cicatrice de la blessure que vous reçûtes en combattant à mes côtés. Mais, pour ne pas l'oublier, les ermites ne portent pas d'argent sur eux. Voilà ma bourse. — Je vous remercie, sire, répondit Hamilton ; le père Jacob ne s'est pas dépouillé de tous les biens de ce monde ; ses revenus sont consacrés à faire de bonnes œuvres, et vous lui fournissez aujourd'hui l'occasion de faire la meilleure qu'il ait pu faire

depuis quatorze ans. — Eh bien, donc, je vous souhaite un heureux voyage, lui dit Robert; et venez me trouver dès que vous serez de retour ».

Hamilton quitta le château. L'activité de son âme et un pressentiment secret qui s'était emparé de son cœur, ne lui permirent de prendre d'autre repos que celui dont les chevaux avaient absolument besoin. Dès la seconde nuit, il arriva près de la ferme avec sa suite. Il laissa à quelque distance les valets avec les chevaux de main, puis s'avança, suivi des deux écuyers, vers la porte de la ferme qni était fermée. Au même moment on ouvrit doucement cette porte, et un homme, que l'obscurité ne permettait pas de distinguer, en sortit précipitamment

en disant : *Vous faites bien d'arriver, Dick, les oiseaux sont dans le nid, nous n'avons qu'à les prendre; mais allons doucement pour ne pas réveillerles valets; le chien de garde est mort.* « C'est bon, j'en remercie Dieu, » dit à demi-voix Hamilton, mais dans un tout autre sens que l'entendait le faux pélerin; « viens tenir mon cheval. » A peine le drôle s'était-il approché, que le lord sauta à bas de cheval, et le prenant au collet : « Arrivez, mes amis, cria-t-il à ses compagnons; emparez vous de ce coquin. » Les écuyers accoururent, et les célérat effrayé fut sans peine arrêté et garrotté. « Gardez-le jusqu'à ce que je revienne, dit Hamilton; vous m'en répondrez sur vos têtes. »

Alors il entra, l'épée à la main,

dans la maison. Il fit exprès assez de bruit pour éveiller Gertrude qui dormait profondément.

« Qui est là ? s'écria-t-elle en s'éveillant en sursaut. — Le père Jacob. Vite, brave femme, levez-vous, et procurez-vous de la lumière. — Eh ! bon dieu, révérend père, d'où venez-vous si tard ? demanda Gertrude en sautant hors de son lit. — Vous saurez tout ; mais dépêchez-vous. » Pour trouver ses habits et allumer la lampe, il lui fallut au moins deux fois autant de temps que si elle ne se fût pas pressée. Mais dès qu'elle vit clair, « Sainte mère de Dieu ! s'écria-t-elle à la vue d'un homme armé de pied en cap ; au secours ! au secours ! » Elle laissa tomber sa lampe, et tomba elle-même presque sans connaissance sur un banc.

Lord Hamilton s'aperçut seule-

ment alors que son changement de costume avait causé l'erreur et la frayeur de Gertrude. Il alla à elle, et la secouant par le bras, « Ne vous effrayez pas, chère femme, lui dit-il, vous saurez tout-à-l'heure pourquoi le père Jacob paraît à vos yeux sous le costume de chevalier. Où est Mathilde ? — Eh ! là, dans la chambre voisine. Ah dieu ! qu'est-ce que tout cela? Oh ! pardonnez-moi, révérend père, je croyais que c'était un voleur. »

Hamilton. Un voleur ! oh ! le véritable voleur était avant moi dans votre maison ; ce n'était même pas un voleur ordinaire. Vous le verrez bientôt.

Gertrude tremblait de tous ses membres ; et pendant qu'elle rallumait sa lampe en recommandant son âme à Dieu, Mathilde et Bri-

gitte eurent le temps de s'habiller.

Quoiqu'elles reconnussent la voix du père Jacob, et qu'elles attendissent même son retour avec impatience, elles reculèrent cependant de surprise en lui voyant un casque et une cuirasse. Il alla au devant de Mathilde, et la prenant par la main, « Je viens, ma fille, lui dit-il, par ordre du roi, vous chercher pour vous conduire à Edimbourg, où son épouse vous attend. » Mathilde se jeta dans les bras du chevalier, Brigitte frappait dans ses mains en pleurant de joie, et Gertrude ressemblait parfaitement à la femme de Loth. « Sainte Vierge! s'écria-t-elle, dois-je survivre à tant de miracles! ma cousine Mathilde doit aller trouver la reine! » Vous en verrez encore bien d'autres, dit Hamilton, mais avant tout, allez éveiller vos

gens pour qu'ils ayent soin de nos chevaux; il est temps que je fasse entrer mon escorte.

Il laissa Mathilde dans les bras de son amie, et quelques minutes après sa suite entra dans la cour. Les deux amies furent d'abord attirées dehors par une curiosité à laquelle succéda l'effroi, lorsqu'elles virent entre les deux écuyers le faux pélerin qui marchait les mains liées et la tête baissée. Mistriss Gertrude ne cessa de se signer, lorsqu'Hamilton lui dit que c'était le voleur qui s'était introduit chez elle sous ce costume. « Le scélérat, ajouta-t-il, n'évitera pas la punition qu'il mérite. »

Ici le prisonnier retrouva la parole. Il cria miséricorde, et demanda au chevalier un entretien secret. Je sais déjà ce que tu veux me dire, lui répondit Hamilton. Qu'on l'en-

ferme dans la grange, qu'on lui lie aussi les pieds, et que les valets le gardent tour-à-tour. Sur les supplications réitérées de ce coquin, Hamilton se rendit bientôt après dans la grange. « Tu viens de Woodhill, n'est-il pas vrai ? Tu vois que je n'ignore pas vos abominables projets ni le nom de leur auteur. — Je ne vous nierai pas la vérité, répondit le faux pélerin ; trois hommes à cheval doivent venir ici à minuit pour enlever lady Douglas et sa compagne. J'ai été envoyé en avant pour reconnaître l'intérieur de la maison, et pour leur ouvrir la porte. — Qu'ils viennent, dit Hamilton, en sortant de la grange; je ne suis pas ton juge, c'est le comte Argyle, sur les terres duquel tu as été arrêté; mais il faut avant tout que tu fasses un petit voyage avec nous ». Le rapport

des gens d'Hamilton vint à l'appui de l'aveu du prisonnier. Pendant que le lord était seul dans la cour, plusieurs cavaliers s'étaient approchés; mais au cri d'appel de sa suite ils s'étaient enfuis à toute bride.

Mathilde et Brigitte aidèrent la fermière à servir des rafraîchissemens aux voyageurs; puis elles empaquetèrent leurs effets, Hamilton ayant déclaré qu'il ne voulait se reposer que quelques heures pour partir à la pointe du jour. En effet, dès que l'aurore commença à paraître derrière les collines couvertes de forêts, le cortége se mit en chemin. La fermière versa bien des larmes en voyant partir ses chères cousines, et il fallut qu'Hamilton usât de toute l'autorité du père Jacob pour la déterminer à prendre les pièces d'or qu'il lui remit dans les mains. « Nous

reviendrons vous voir, dame Gertrude, lui dit Mathilde en montant à cheval; nous reviendrons bien certainement. Gardez-moi, en attendant, ma houlette et mon chapeau de paille, car je veux toujours les conserver. »

Afin que rien ne retardât le voyage, le faux pélerin avec tout son costume fut attaché sur un des chevaux qui avaient servi à la fuite de Mathilde. Les deux valets le placèrent entre eux, et fermèrent ainsi le cortége, à la tête duquel était Hamilton avec sa fille adoptive. Dès le premier jour on fit la moitié du chemin. Mathilde ne se ressentait pas de la fatigue; l'amour et le plaisir brillaient sur sa figure, et l'espérance ajoutait à ses forces. Brigitte elle-même, tout inquiète qu'elle était depuis quelques jours de l'absence

de son Arthur, se laissa ranimer par l'exemple et les paroles de sa maîtresse, et trottait bravement à côté du cavalier qu'on lui avait donné pour écuyer. Elle ignorait que son amant était aussi près d'elle, et que le même jour où elle s'éloignait de Green-dale, devait le ramener dans ses bras.

Ce n'est que vers le soir que son Esculape lui permit de faire le petit voyage à la ferme; et il aurait pris pour une vision ou pour un conte, tous ce que lui dit Gertrude, si l'absence de son amante et de sa maîtresse ne lui en eussent garanti la vérité. Il prit sur-le-champ son parti, et repartit, dès le lendemain matin, sur le second cheval qui était resté à la ferme, pour se rendre à Edimbourg où il espérait voir terminer ses peines.

Edouard y était arrivé un jour avant le cortége que conduisait Hamilton. Robert le reçut avec un front sérieux. « J'ai eu tort, lui dit-il, de t'envoyer sur tes terres. J'aurais dû réfléchir que l'étourdi qui refuse une aimable et riche héritière est capable de faire de plus grandes folies. J'ai appris, par le ridicule ambassadeur que tu m'as envoyé, tes amours encore plus ridicules, et j'espère que tu ouvriras les yeux, et que tu me sauras gré d'avoir jugé à propos de mettre une prompte fin à cette aventure romanesque ».

Edouard avait absolument perdu la parole, et resta devant le roi immobile, plus étonné encore qu'affligé. A la fin, poussant un profond soupir, « Ainsi donc, dit-il, le père Jacob m'a trompé ! »

Robert. Nullement. Je l'ai forcé

de t'écrire en son nom que tu pouvais tout te promettre de ma bonté. Je te le répète ici, si tu ne t'obstines pas à vouloir toi-même fouler ton bonheur à tes pieds....

Edouard. Il n'y a qu'un bouheur pour moi dans le monde. Ah ! sire, si vous la connaissiez, cette charmante, cette estimable fille ! même à la cour elle....

Robert. Elle n'a pas sa pareille, voulais-tu dire ; je veux bien t'épargner cette inconvenance. Je veux croire que ta bergère est unique en son espèce, et je t'estime d'avoir respecté son innocence. Mais si tu avais vu la jeune Douglas que je te destinais, tu n'aurais pas, à coup sûr, refusé sa main.

Edouard. Sire, vous pouvez disposer de ma vie et de ma liberté ; mais mon cœur n'est plus à moi.

Robert. C'est bien, je connais ce langage, et je suis honteux pour toi, en te voyant répondre avec tant d'ingratitude à mes soins paternels.

Edouard (se prosternant aux pieds du roi). Ah ! sire, jamais l'ingratitude ne souillera mon cœur ; mais jamais non plus il ne connaîtra le parjure. J'ai juré à Mathilde une fidélité éternelle.

Robert. Je suis las d'entendre tes extravagances. J'attends sous peu de jours lady Douglas. Tu ne mérites pas de lui appartenir, et je ne puis mieux te punir qu'en te montrant le trésor dont tu t'es privé par ton entêtement. Jusqu'à ce moment mon château sera ta prison. Ne quitte pas ton appartement, et songe bien que ton obéissance réglera ma conduite envers ta bergère.

Un coup-d'œil du roi fit sortir

Edouard qui se renferma dans l'appartement qu'il avait au château depuis la mort de son père. Robert se trompe, dit-il en se jetant sur son lit, s'il pense que je puisse jamais regretter sa lady Douglas. Non, céleste Mathilde, aucun tourment, aucun sarifice, ne me paraîtront trop grands pour t'obtenir; et la puissance d'aucun roi ne pourra jamais me faire renoncer à toi.

Pendant qu'Edouard passait de tristes heures à gémir et à soupirer, Hamilton s'approchait avec sa suite de la ville d'Edimbourg. Déjà les ombres de la nuit couvraient le haut de ses tours, lorsqu'il descendit à une auberge située hors des murs. Il envoya un de ses écuyers annoncer au roi son arrivée. Le prince lui fit dire d'entrer seul au château avec Mathilde et sa compagne, et de les

mener dans les appartemens de la reine où lui-même les attendait. Hamilton obéit, après avoir donné ses ordres pour la garde du prisonnier.

Le roi reçut Mathilde avec une bonté qui la délivra aussitôt de toute espèce d'inquiétude. La reine l'embrassa avec la tendresse d'une mère, et la présenta aux demoiselles nobles de sa cour comme une nouvelle compagne. Après l'avoir entretenue quelques instans, elle la fit conduire à l'appartement qui lui était destiné, où Brigitte l'attendait déjà. Robert, de son côté, se rendit dans son cabinet avec lord Hamilton pour concerter ensemble la scène du lendemain, et donner ses ordres relatifs à Edouard.

Celui-ci était accablé de la plus profonde tristesse, lorsque, vers

midi, on lui annonça la visite de lord Hamilton. « Mylord se trompe sans doute, dit le jeune homme au domestique introducteur, car je ne le connais pas.—Certainement vous le connaissez, dit celui-ci en entrant. » Edouard reconnut en effet la voix du père Jabob. Il sauta à bas du lit, mais il recula de surprise lorsqu'il aperçut une figure qui lui était étrangère. « Vous ne vous trompez pas, lui dit le lord en lui tendant les bras, le père *Jacob* et le lord Hamilton ne sont qu'un. —Est-il bien possible? dit le jeune homme, qui souffrait plutôt ses embrassemens qu'il ne les partageait; quelle énigme! pour qui dois-je vous prendre?

Hamilton. Pour votre ami. Ce n'est pas la haine des hommes, mais la haine de moi-même qui m'a fait quitter la société, dans laquelle l'a-

mour de l'humanité m'a fait rentrer. Quand les affaires qui m'y rappellent seront terminées, vous apprendrez tout; en attendant je dois me taire.

Edouard. Je souhaite que vous réussissiez mieux dans vos affaires que moi dans les miennes. Le roi sait-il qui vous êtes?

Hamilton. Certainement il le sait, et c'est bien lui qui m'a chargé de vous dire qu'il vous attend ce soir dans les appartemens de la reine; c'est moi qui viendrai vous chercher.

Edouard. Connaissez-vous ses projets?

Hamilton. Je crois savoir qu'il veut vous présenter à la jeune lady Douglas.

Edouard (courroucé). Et vous avez pu accepter une pareille com-

mission! je vois bien que je suis trahi; mais quand je serai libre, lord Hamilton me rendra raison de la conduite du père Jacob. Dites en attendant au roi que j'obéirai à ses ordres, mais que je le supplie de me faire accompagner par quelqu'autre. A ces mots il lui tourna le dos.

Hamilton. Tu es bien fier, jeune homme; mais au lieu deme demander raison, ce soir, si jeveux bien le permettre, tu te jeteras dans mes bras pour me demander pardon. Adieu.» Hamilton le laissa seul. Peu à peu la colère d'Edouard s'apaisa et finit par un monologue dans lequel il promit à Mathilde de fermer plutôt pour jamais les yeux, que de jeter le moindre regard bienveillant sur la détestable Douglas.

En retournant vers le roi pour lui rendre compte de sa mission, le lord

rencontre Arthur, qui était arrivé pendant la nuit, et demandait le comte d'Argyle. Quoiqu'il eût appris à Green-dale la métamorphose du père Jacob, il avait cependant peine à le reconnaître, et récusait presque le témoignage de ses yeux, lorsque celui-ci lui adressa la parole. Après que les premiers momens de surprise furent passés, le jeune homme adressa au chevalier sur Mathilde et Brigitte quelques questions auxquelles celui-ci répondit avec toute l'aménité du père Jacob, pour encourager un peu le timide et respectueux Arthur. Hamilton, de son côté, lui demanda les motifs de son voyage, et son rapport compléta l'histoire de son prisonnier. « Nous aurons besoin de vous, lui dit à la fin Hamilton; restez toute la soirée à votre auberge, vous ne pourriez pas, d'ail-

leurs, parler aujourd'hui au comte Argyle, que le roi a fait demander.» J'en devine la raison, lui dit Arthur, et alors il lui raconta des choses qu'Hamilton savait mieux que lui. « Demain, ajouta-t-il, vous en apprendrez davantage ; en attendant calmez votre impatience par la pensée qu'Edouard et Mathilde ne peuvent être heureux sans rendre heureux aussi Arthur et Brigitte. »

Hamilton rendit compte au roi de sa mission auprès d'Edouard. « Puisque cet entêté, dit Robert, s'est aussi brouillé avec vous, au lieu de l'accompagner ce soir, vous l'attendrez chez la reine. Je viens de la quitter ; elle est presque aussi folle de Mathilde qu'Edouard lui-même. Les diamans et la parure qu'elle lui a envoyés ce matin ont encore relevé les charmes de cette belle personne, et

je pardonnerais presque à son oncle sa folie, si elle ne l'avait pas conduit au crime. Au reste, ce crime nous sera utile pour le forcer au silence, dans le cas où il persisterait à vouloir soutenir ses droits comme tuteur contre son rival. » Hamilton ayant pris de là occasion d'instruire le roi de l'assassinat d'Arthur, ce prince le chargea d'en recevoir la déposition en présence du prisonnier, et de faire constater authentiquement les déclarations de l'un et de l'autre.

En parlant de sa nouvelle pupille, Robert n'en avait rien dit de trop. Jamais Mathilde n'avait été plus belle que ce jour-là. Telle parut la jeune Hébé au milieu de la cour céleste, lorsque Jupiter la remit entre les bras d'Alcide, élevé au rang des dieux. Suivant la mode de ces temps-là, Mathilde avait entremêlé ses che-

veux d'une tresse de diamans qui avaient appartenu à sa mère, et qu'elle avait eu soin d'emporter lors de sa fuite de Wood-hill; une robe couleur bleu céleste dessinait sa belle taille entourée d'une ceinture brodée d'argent. C'est ainsi qu'elle parut au dîner du roi. Tous les chevaliers la regardaient avec admiration, et ses nouvelles compagnes, dont la jalousie avait d'abord été désarmée par la douceur et l'amabilité de ses manières, s'empressèrent de lui demander son amitié.

Après le dîner, le roi voulut qu'elle le suivît dans les appartemens de la reine. Il parla de l'histoire de sa fuite; et elle la raconta avec des ménagemens qui charmèrent également le prince et la reine. Elle n'oublia pas, surtout, de s'étendre sur les services que Brigitte et Arthur lui avaient

rendus, et fit valoir de son mieux les dangers auxquels ils s'étaient exposés pour l'amour d'elle. « N'ayez aucune inquiétude, dit Robert, ni vous ni eux n'avez rien à redouter de la vengeance de Dunbar, qui pourrait bien, sous peu, être réduit lui-même à songer à sa propre sûreté. Regardez-moi dès ce moment comme votre tuteur, qui vous protégera jusqu'au moment où il pourra vous confier à un époux digne de vous. J'ai un pupille..... » — Mathilde pâlit. « Ne vous effrayez pas, continua le roi en souriant, je ne ferai jamais violence à votre cœur; mais lorsque vous connaîtrez le jeune comte d'Argyle, vous approuverez certainement mon choix. » « Je ne le connais pas, sire, » dit Mathilde d'une voix tremblante. « Vous le verrez dès ce soir, » répondit Robert; et, pour ne pas aug-

menter sa terreur, il ajouta : « Mais, comme je viens de vous l'assurer, toute l'amitié que je lui porte ne m'engagera jamais à vous donner à lui contre votre gré. Voici ma main pour vous assurer de la sincérité de ce que je vous dis. » Mathilde s'inclina pour la lui baiser : il la retira, et une larme brûlante de la sensible fille tomba sur la main du héros. La reine fit changer la conversation, et parla de choses indifférentes; et Mathilde était enfin assez calme pour y prendre part, quand Hamilton entra. A la vue de son compagnon de voyage, qui était en même temps son confident, elle reprit toute sa gaîté. Sa métamorphose d'ermite en chevalier amena le récit de son apparition à Green-dale. Il raconta à la reine la scène avec la fermière, qui le prenait pour un brigand, tandis qu'elle

en avait un véritable dans sa maison. « Cela prouve, dit le roi, que l'habit ne fait pas le moine. — La houlette ne fait pas non plus la bergère, » ajouta la reine, en jetant sur Mathilde un regard significatif. » Celle-ci fit tout son possible pour cacher son trouble, qui fut bientôt à son comble, lorsque l'officier qui avait ordre d'introduire Edouard, entra dans la salle, et annonça le comte d'Argyle. « Qu'il entre, » dit le roi.

Edouard entra en grand costume de cour. Il avait les yeux baissés, et ne voyait que le roi. Celui-ci le prit amicalement par la main, et, se tournant vers Mathilde, « Voilà, ma fille..... » Il allait continuer, quand Mathilde, qui s'était levée, retomba sur sa chaise, après avoir proféré, d'une voix étouffée par la surprise : « Est-il possible!.... » « Dieu! Ma-

thilde ! » s'écria Edouard, en courant à elle, sans faire attention ni au roi ni à la reine. « Oui, dit le roi, c'est Mathilde Douglas, dont hier encore tu refusais la main : Comtesse, lui pardonnerez-vous ce refus ?» dit-il à Mathilde revenue à elle, mais hors d'état de parler. — « Elle n'a rien à lui pardonner, dit la reine; car il n'y a pas une heure qu'elle n'aimait pas mieux entendre parler du comte Argyle, qu'Argyle de lady Douglas. « Eh bien ! mes enfans, dit le roi, en mettant la main de Mathilde dans celle du comte, vous avez, sans le savoir, secondé mes projets. J'approuve votre amour, et j'espère bientôt le couronner. » Edouard et Mathilde allaient se jeter aux genoux du roi; il les reçut dans ses bras. « Que le Ciel vous bénisse, fils et fille de mes deux meilleurs amis. »

La reine les embrassa à son tour, et leur dit : « Les amis de Robert ont toujours été les miens; leurs enfans ne lui appartiennent pas exclusivement. »

Plongé dans une mer de délices, Hamilton avait observé cette scène en silence; mais à la fin il ne fut plus le maître de retenir les larmes qui vinrent bientôt inonder son visage. Le roi, qui le remarqua, dit à Edouard : « Voilà un homme qui me dispute le titre de ton père et de celui de Mathilde. » « Dieu! s'écria Edouard en se jetant dans ses bras; et j'ai pu l'offenser aussi cruellement! pardonnez, ah! pardonnez-moi, mon père! »

Hamilton. Ne t'avais-je pas dit ce matin que bientôt tu me jugerais autrement? A présent, mon fils, tu sais mon secret; et Mathilde t'ap-

prendra bientôt elle-même comment lady Douglas est devenue Mathilde Harold.

« Oui, dit le roi, ils doivent avoir beaucoup de choses à se dire, cela se fera mieux dans l'appartement de Mathilde, pendant que je vais m'occuper avec Hamilton des moyens de forcer son oncle à consentir à son mariage. »

Les grandes joies, comme les grands chagrins, produisent des scènes qui ne sont jamais mieux rendues que quand le peintre jette son pinceau en présence du spectateur, ou lorsque, à l'exemple de Timanthe, il cache la difficulté derrière un rideau. Le bonheur de deux amans qui se trouvent réunis, et le bonheur plus grand encore que produit la certitude de n'être plus séparés, entre dans ces situations qu'il

n'appartient qu'aux plus chers favoris des Muses de pouvoir rendre, et que les paroles expriment encore moins que la peinture.

Pendant qu'Edouard et Mathilde s'abandonnaient au sentiment de leur félicité, et n'avaient pour témoins que les anges de l'amour et de l'amitié, Hamilton s'occupait d'expédier pour Wood-hill un exprès à cheval, muni d'une lettre du roi. Il y joignit une copie des dépositions d'Arthur et du prisonnier, desquelles il résultait clairement la preuve que Dunbar était l'auteur des violences exercées contre Mathilde et son libérateur Arthur; violences dont la mort de ce dernier eût été la suite, sans l'arrivée inattendue d'Edouard. Le roi ajoutait : « Si vous voulez, Mylord, m'épargner le désagrément de livrer toute cette affaire aux tri-

bunaux, envoyez-moi votre consentement au mariage de Mathilde Douglas votre nièce, avec mon pupille le comte d'Argyle, contre les mœurs, l'état et la fortune duquel vous ne pouvez alléguer aucun reproche raisonnable. Il aime Mathilde et en est aimé. Dans tous les cas, lady ouglas, en qualité de fille adoptive de mon épouse, jouira de la protection que je dois à l'innocence persécutée, et à la mémoire de ses parens.»

Mathilde, rayonnante de plaisir, et ayant sa Brigitte à ses côtés, était en train de raconter à Edouard l'histoire de sa métamorphose en bergère, quand Hamilton introduisit Arthur dans sa chambre. Alors se renouvela la scène de plaisir dont les deux amies et l'enthousiaste Edouard étaient à peine remis. Arthur et Brigitte goûtèrent à leur tour, dans les

bras l'un de l'autre, tous les délices de la plus douce surprise, car Edouard n'avait pas encore pu parler à Brigitte de la rencontre qu'il avait faite de son amant; et le père Jacob, de son côté, avait eu soin d'éviter de parler de son arrivée, pour avoir à partager avec eux un nouveau plaisir. « Je n'oublierai jamais, cher Arthur, que vous avez été le frère de Mathilde, et que, dans le moment le plus critique de sa vie, vous avez agi envers elle comme envers une sœur. Le tombeau seul pourra nous séparer, et ma fortune..... » Avec votre permission, lui dit Mathilde, en l'interrompant, la dot de ma sœur doit me regarder. Ne disputez pas là-dessus, mes enfans, dit Hamilton, quand vous serez mariés votre noble débat se videra de lui-même. Mais il nous faut attendre la

réponse de Wood-hill qui, à ce que j'espère, ne tardera pas d'arriver.— Quelle réponse? demanda vivement Edouard. Doucement, jeune homme, reprit le lord; votre bon ami Dunbar a aussi un mot à dire pour votre mariage. Ne vous effrayez pas, chère Mathilde; les mesures sont prises pour que ce mot soit un *oui.*»

Alors il instruisit les deux amans des dispositions qu'on avait faites, et Brigitte n'apprit qu'alors le danger que son Arthur avait couru, et le secours qu'il avait reçu du courageux Edouard. Cette fille sensible voulut se jeter aux genoux du sauveur de son amant. Edouard et Mathilde se jetèrent au-devant d'elle, et serrèrent dans leurs bras l'amant et la maîtresse. « Nous avons reçu notre dot, » dirent-ils, en rendant le baiser au noble couple; et ce bai-

ser fut le sceau de l'amitié qu'ils s'étaient vouée à jamais.

Le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de la réponse de Wood-hill fut une série de fêtes pour l'heureux groupe ; et ce temps leur parut aussi court que paraîtrait long celui que l'on passerait à lire leurs plaisirs, ou à les décrire. Dans l'élysée de l'amour chaque herbe est une rose, chaque mot un concert, et chaque répétition est une nouvelle jouissance.

A Wood-hill, au contraire, régnaient la terreur et la crainte. Le message du roi ne surprit point Dunbar ; il avait appris par ses agens le projet manqué sur Arthur, et l'arrestation du prétendu pélerin ; il ne doutait pas que les cavaliers entre les mains desquels il était tombé à Green-dale

ne fussent envoyés par un puissant protecteur au secours de Mathilde; mais il ne pouvait deviner quel était ce protecteur. Le messager d'état le tira de cette incertitude. Il ouvrit les dépêches en tremblant. L'avarice, la jalousie et la rage de la vengeance se livraient dans son âme un combat qui dut finir par la peur du châtiment dont la fin de la lettre le menaçait.

Rien ne s'opposait plus au mariage des deux amans, Robert voulut se donner le plaisir de leur lire lui-même la réponse de Dunbar. Le royal couple tint lieu de parens aux deux époux, et leurs noces furen célébrées avec toute la magnificence que comportait la sage économie qui régnait à la cour de Robert. Les nouveaux mariés se livrèrent à cette

joie sainte qui n'est sentie que par les âmes pures que Vénus-Uranie a initiées dans ses mystères.

Le lendemain Arthur et Brigitte furent également mariés, et si richement dotés par les deux époux, qu'il fallut les contraindre à accepter tant de bienfaits. Hamilton leur fit également des présens considérables, moins, leur dit-il, pour les récompenser de leur fidélité envers Mathilde, que pour reconnaître les plaisirs qu'ils lui avaient procurés à lui-même. « Vous avez, dit-il, conduit dans mon voisinage la fille de la femme divine qui m'a rendu au repos et à la vertu. Ce n'est pas seulement pour son époux, c'est encore pour moi que Green-dale sera désormais un lieu révéré. — Oui, dit Edouard, nous irons bientôt y faire un pélerinage. — Et le père Jacob vous y

accompagnera, » reprit Hamilton.

Le pélerinage eut lieu en effet quelques jours après. Le comte d'Argyle mena sa jeune épouse dans ses terres, et dès qu'elle parut, tous les cœur lui rendirent hommage. La société le suivit au château de chasse qu'il préférait aux plus magnifiques de ceux de ses ancêtres par les souvenirs qu'il lui rappelait. Pour empêcher que dame Gertrude apprît par d'autres leur mariage, on résolut d'aller à *Green-dale* dès le lendemain. On descendit de cheval à l'entrée de la vallée, et les chevaux furent laissés en arrière. Edouard et Mathilde conduisirent la société à la place aux fleurs qu'Edouard appelait le berceau de la félicité. Cette place fut arrosée de douces larmes, et chacune de ces larmes fut un hommage plus agréable à Dieu que le sang

de l'agneau ou de la tourterelle. Baby, qui gardait le troupeau dans les environs, eut à peine aperçu la société qu'elle courut avertir sa mère. Dame Gertrude ne voulait recevoir ses hôtes que dans un costume convenable; et le soin qu'elle donna à sa toillette ne lui permit de les recevoir qu'au moment où ils entraient dans la cour. « Lorsque j'ai pris dernièrement congé de vous, je vous ai promis de revenir vous voir, dit Mathilde en lui serrant amicalement la main; vous voyez que je tiens parole. » Gertrude la regardait avec une joie mêlée d'étonnement. « Sainte Vierge! ma petite cousine, s'écria-t-elle enfin, vous avez vraiment l'air d'une lady; est-ce la reine qui vous a ainsi parée? Non, répondit Mathilde, c'est mon Edouard dont je suis maintenant la femme. »

Gertrude. Sa femme! cela est-il bien possible! vraiment, je me doutais bien de quelque chose. Ah! ah! ma petite cousine serait votre femme?

Edouard. Oui, brave femme, elle est mon épouse.

Hamilton. Cela veut dire l'épouse du comte d'Argyle, votre gracieux seigneur.

Edouard. Que vous avez béni en buvant à sa santé. Vous voyez que j'ai fait votre commission auprès de lui.

Dieu tout-puissant! s'écria Gertrude en tombant à genoux. Ah! My lord... Petite cousine, chère petite cousine, parlez pour moi, je ne savais pas.....

Hamilton. Non sûrement vous ne le saviez pas, bonne femme. Il y a bien d'autres choses que vous ne sa-

viez pas. Vous ignoriez, par exemple, que celle que vous croyez être votre cousine était la jeune lady Douglas.

Mathilde la reçut dans ses bras pour l'empêcher de tomber une seconde fois à ses pieds. Elle demeura long-temps dans une ivresse dont elle ne sortit qu'à l'arrivée des gens du comte, qui avaient suivi à quelque distance avec tout ce qu'il fallait pour apprêter un dîner champêtre. L'idée qui lui vint de chercher à faire les honneurs de sa maison, lui rendit toutes ses forces. Aidée de Brigitte, elle apprêta la table dans le verger, suivant les désirs de Mathilde qui voulait dîner sous la belle voûte du ciel; mais elle perdit de nouveau contenance quand Edouard et Mathilde se placèrent à côté d'elle et de Baby.

Après le repas, le comte d'Argyle lui dit : « La ferme que vous avez eue à bail jusqu'à présent est votre propriété. Nous ne vous imposons, pour toute redevance, que d'avoir soin du parterre de fleurs que Mathilde veut faire planter à la place où nous nous sommes vus pour la première fois. » Gertrude ne put rien répondre ; elle pleurait, levait les mains au ciel, voulait baiser tantôt celles d'Edouard, tantôt son habit. « Calmez-vous, chère Gertrude, vous savez que je vous ai promis de suivre les traces de mon père. »

Pendant cette scène, Hamilton s'était éloigné. Chacun le demandait, et Arthur s'était déjà levé pour aller à sa recherche, lorsqu'il parut avec le costume du père Jacob. « Mes affaires de ce monde, dit-il, sont finies, et, grâces à Dieu, heureusement

finies. Le père Jacob retourne dans sa cellule, mais il n'entend pas, cependant, se séparer de vous pour toujours. Non, mes enfans, chaque année nous fêterons ici ce jour comme je fêtais celui de la mort de ma divine amie. Quand je ne vivrai plus, continuez à le fêter, et jetez alors sur ma tombe quelques fleurs du jardin de Mathilde. Je l'ai choisie sous le pommier près le banc de gazon où je lui ai raconté l'histoire de ma vie. Et vous, mon fils, recevez ici l'acte de mes dernières volontés, et jurez-moi de les exécuter. « Edouard lui tendit sa main droite et de la gauche reçut le parchemin qu'il lui présentait. Par cet acte, il faisait à Mathilde une donation entière de tous ses biens, avec la condition de bâtir une maison pour les pauvres veuves et orphelins, maison dont lady Argyle

serait la supérieure. Le père Jacob ne donna pas au couple attendri le temps de lui faire ses remercîmens. « Mon heure est venue, dit-il en s'arrachant de leurs bras; venez, mes enfans, me voir l'année prochaine dans ma cellule : là, devant le portrait de votre mère, je bénirai une seconde fois votre hymen. » Son regard était si imposant, son ton si solennel que personne n'osa ni le retenir ni le suivre; mais l'année suivante, les époux firent un pélerinage à la cellule du saint homme, qui eut alors le plaisir de bénir en même temps leur premier né.

DON MELCHIOR DE SOUZA.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Don Melchior de Souza habitait un vieux castel héréditaire, situé au milieu de la Sierra-Léone, sur une colline entourée de forêts. Il possédait tout ce qui rend un gentillâtre propre à figurer dans un tournoi : de vieux parchemins et de vieilles dettes. Il prétendait descendre de l'un des trois mages; il en donnait pour preuve son nom de baptême qui avait aussi été celui de dix de ses ancêtres, et son nom de famille qui avait un rapport identique avec l'ancienne ca-

pitale des rois de Perse. Par malheur son arbre généalogique et ses archives ne remontaient que jusqu'au temps du roi Pélage; et en voulant à toute force compléter les preuves de son origine jusqu'à don Melchior Ier, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1 de notre seigneur Jésus-Christ, il se fatigua tellement l'esprit dans ses recherches que son cerveau n'était guère en meilleur état que celui de son ami d'enfance, le héros de la Manche, après la lecture des livres de chevalerie. Mais un chagrin plus cuisant pour lui était de voir la progéniture masculine des Melchior éteinte avec sa personne, car il n'avait qu'une fille unique, et dona Ximena, sa légitime moitié, avait, depuis dix ans, fait reléguer au grenier le berceau et la roulette comme des meubles désormais inutiles. C'était,

du reste, une femme d'un rare mérite, qui supportait avec résignation les caprices et les lubies de son seigneur et maître, et cherchait à les cacher, autant que possible, au monde, c'est-à-dire, à trois ou quatre voisins qui venaient les visiter une ou deux fois par an. Sa fille Blanca était, sans le savoir encore, la plus belle figure féminine qui eut, depuis Melchior Ier, ornée la galerie de famille. Un profil tout romain, de grands yeux noirs qui ne disaient rien encore, mais qui promettaient de dire beaucoup, des cheveux d'un châtin foncé dont les boucles ombrageaient un front blanc comme l'innocence, des joues où brillaient la couleur purpurine de la santé, et une taille élancée comme le jeune cèdre; tel était le portrait de Blanca. Ovide même, s'il l'eût rencontrée

se promenant dans le petit bois du castel, l'eût prise pour une nymphe de Diane. Sa mère, autrefois l'Hélène de la contrée, employait tous ses soins à seconder ces dons de la nature et à relever les charmes de sa fille par les agrémens qui l'avaient aidée à captiver autrefois le cœur de son époux. Blanca chantait d'une voix agréable une quinzaine de romances, en s'accompagnant de la guitare; elle lisait et écrivait assez couramment, et savait réciter en latin son *Credo* et son *Ave*. Avec tout cela, la mère crut son éducation achevée; et comme elle ne pouvait plus rien lui apprendre, elle jugea qu'elle n'avait plus besoin de rien savoir. Au fond, elle n'avait pas si grand tort : Blanca était une créature douce et simple qui, ne désirant rien au-delà de ce qu'elle avait,

passait des jours solitaires dans le calme de l'innocence.

Elle venait d'atteindre sa quinzième année, lorsque dona Elvira, sa tante, veuve d'un ancien général, vint visiter ses parens pour passer avec eux la fin de l'automne. Blanca, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, fixa ses regards dès les premiers momens, et dès les premiers jours gagna son cœur. Cette aimable fille, par ses complaisances et les grâces naturelles dont elle accompagnait les soins qu'elle prodiguait à sa tante, sut si bien la captiver, que celle-ci demanda à ses parens la permission de l'emmener avec elle à Léon où se trouvaient les biens de son douaire. Dona Ximena, qui fondait le sort de sa fille sur le testament de cette sœur, pouvait d'autant moins se refuser à cette complaisance, qu'elle

sentait parfaitement que le séjour de la capitale de la province offrirait à sa fille des avantages qu'elle ne pouvait lui procurer à la campagne. Don Melchior, de son côté, se laissa décider sur l'assurance que ce voyage ne lui coûterait pas un maravédis. Blanca, qui de sa vie n'était sortie de la banlieue, et qui ne pouvait se faire une idée d'une ville, avait peine à se figurer tout le bonheur d'entrer dans un monde nouveau, et elle tâchait d'exprimer à sa tante l'excès de sa joie par les plus tendres caresses.

Elles arrivèrent à Léon après un voyage de trois jours; dona Elvira mit une sollicitude vraiment maternelle à procurer à sa nièce une société choisie où elle pût trouver les occasions de développer ses bonnes dispositions.

Trois mois s'étaient ainsi écoulés, lorsque la naissance d'un prince de la famille royale donna lieu à des réjouissances publiques. Le gouverneur voulut célébrer ce joyeux événement par un combat de taureaux. Toute la noblesse du voisinage fut invitée à cette fête; et comme la fille du gouverneur était une des amies de la jeune Blanca, celle-ci eut sa place marquée sur le balcon du palais, en face de l'arène. Le spectacle eut peu d'attraits pour l'âme de notre jeune campagnarde, dont la sensibilité n'était pas encore émoussée par l'habitude; aussi ne se retrouva-t-elle à son aise que lorsque les combattans entrèrent dans la grande salle du palais pour y recevoir les prix et les félicitations. Don Diégo de Castro, neveu du gouverneur, fut couronné par Blanca. Ses compa-

gnons reçurent le prix de leur valeur du même air qu'un créancier recevrait le paiement d'une dette; lui, au contraire, avait l'aimable rougeur du héros embarrassé de son mérite. La fête se termina par un bal, où don Diégo ne laissa échapper aucune occasion de se rapprocher de la belle Blanca, et de l'entretenir autant que le permettait la sévérité des convenances. Deux heures n'étaient pas passées qu'il ne voyait plus *qu'elle*, et sa conversation faisait oublier à Blanca la danse que, depuis son séjour à la ville, elle aimait passionnément. Pour la première fois, l'obéissance lui devint pénible lorsque sa tante lui dit qu'il était temps de se retirer. Elle la suivit sans dire un mot, il est vrai, mais elle ne put s'empêcher de jeter un regard en arrière sur don Diégo, qui

l'accompagnait jusqu'à sa litière.

Elle se coucha triste et pensive, et dès l'aube du jour elle quitta son lit sans avoir pu fermer l'œil de la nuit. Cette matinée était la première qui ne la vît point sortir de sa chambre avec la couleur de la rose, et de légers nuages obscurcissaient encore son front lorsqu'elle vint, comme à son ordinaire, baiser la main de sa tante. Celle-ci avait observé sa nièce, et elle avait assez deviné ce qui se passait dans son cœur, pour que sa prudence ne lui permît pas de demander la cause de cet abattement.

Deux jours après, don Diégo se fit annoncer chez dona Elvira. Blanca, qui était présente, fit de vains efforts pour cacher son trouble. « Il paraît, lui dit sa tante, que cette visite te cause de l'embarras : hé

bien! mon enfant, je te permets de te retirer dans ta chambre; lorsque je te croirai remise de ton émotion, je te ferai appeler si ta présence est nécessaire. » Blanca ne savait si elle devait se fâcher contre elle-même ou contre sa tante, et elle quitta l'appartement en faisant une révérence silencieuse. Elle se flattait que la visite de don Diégo était autant pour la nièce que pour la tante, et elle ne se trompait pas. Ce jeune gentilhomme, quoique né à Léon, habitait Madrid, où il servait dans les gardes du roi. Il n'en était arrivé que deux jours avant la fête; cependant Dona Isabella, sa cousine, qui avait remarqué l'impression que Blanca avait faite sur lui au bal, lui avait dit tant de choses à sa louange, qu'au bout de deux jours il la connaissait aussi bien que s'il avait

vécu des semaines entières dans sa société. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à sa première visite à dona Elvira, Diégo lui demanda la main de sa nièce. Cette bonne tante, qui connaissait la famille et les grands biens du jeune homme, écouta d'autant plus favorablement sa proposition, que feu son mari, qui avait été frère d'armes du gouverneur, lui avait toujours parlé de son neveu comme d'un officier plein de bravoure et de noblesse d'âme. Elle l'assura qu'elle savait apprécier tous les avantages de son alliance, et qu'elle se ferait un plaisir d'appuyer sa demande auprès des parens de Blanca qui, seuls, pouvaient prononcer. « Quant à ma nièce, ajouta-t-elle en souriant, un homme du mérite de don Diégo ne peut en craindre une réception défavorable, d'autant plus que je sais que

ton cœur est encore libre. » Alors elle fit appeler Blanca. Celle-ci avait eu le temps de rassembler ses esprits; elle reçut son prétendant avec cette aimable majesté de l'innocence qui avait porté les anciens Germains à regarder une vierge comme un être sacré. Elle se plaça sur le sofa à côté de sa tante, et pendant quelques instans succéda une scène muette où les cœurs des deux amans s'entendirent aussi bien que si leur bouche avait parlé. Elvira rompit ce silence. Un Corrége, qui voudrait peindre l'aimable rougeur d'une madone recevant le salut de Gabriel, ne saurait créer un coloris plus beau que celui qui embellit les joues de Blanca lorsque sa tante l'instruisit de la demande de don Diégo. Une douce surprise lia d'abord sa langue, puis elle dit d'une voix émue « C'est à

mes parens à prononcer, et ils n'ont jamais eu lieu de m'accuser de désobéissance. » Le cœur de don Diégo faisait un commentaire trop favorable sur cette réponse pour croire nécessaire d'en demander une autre explication. La tante se chargea de la demande auprès des parens; et comme elle connaissait le beau-frère Melchior, elle jugea qu'il vaudrait mieux suivre la négociation en personne.

Après quelques jours, dont chacun était marqué par une visite de don Diégo, et lui donnait l'espoir si doux de l'obéissance de son amante, la bonne tante, accompagnée de sa nièce, se mit en route, et arriva sans accident au castel seigneurial. Il était convenu entre elle et Blanca, qu'elle se concerterait préalablement avec sa mère sur l'objet de son am-

bassade. Car, quoiqu'elle ne crût pas devoir appréhender un refus du gentilhomme, elle n'ignorait pas cependant que son altesse orientale, à l'instar de maints hauts et puissans seigneurs, avant et après lui, s'avisait quelquefois de se comporter avec bizarrerie dans ses audiences.

Dona Ximena fut transportée de joie à la proposition de sa sœur; le bonheur de sa chère Blanca était le premier de ses désirs en ce monde. D'ailleurs sa vanité était flattée d'avoir pour gendre un hidalgo aussi riche et aussi considéré.

La communication au gentilhomme fut fixée au lendemain matin; et Blanca fut chargée des préparatifs du déjeuner, qui devait servir de préliminaire à la conférence. L'aimable fille s'acquitta si heureusement de ses fonctions, que son père lui

demanda une seconde tasse de chocolat, et qu'il ne cessa d'avoir les yeux fixés sur elle pendant qu'elle le lui versait avec toutes les grâces d'une Hébé. Convenez, don Melchior, lui dit sa belle-sœur après que sa sœur se fut retirée, que le séjour de la ville n'a pas été défavorable à notre Blanca. Ses qualités et ses grâces naïves se sont développées, et je puis dire qu'à la dernière fête elle a été l'objet de l'admiration générale.

Don Melchior. Tout cela est bel et bon; mais cette enfant pourra-t-elle s'accoutumer de nouveau à notre misérable vie champêtre?

Dona Ximena. Pourquoi pas? aussitôt que son père la rappelle dans sa sollitude.

Dona Elvira. Au reste, il ne dépend que de son père de la voir éta-

blie dans la ville, et de l'y aller visiter, ou d'être visité par elle aussi souvent que son cœur le désirera.

Don Melchior. Comment entendez-vous cela?

Dona Elvira. Je veux dire qu'un amant aimable, noble et riche, se présente pour votre fille, et qu'il n'attend que votre permission pour se présenter et vous déclarer ses vœux.

Don Melchior. Oui! et qui est cet amant?

Dona Elvira. Don Diégo de Castro, le neveu du gouverneur.

A ce nom, le front de notre gentilhomme se sillonna de profondes rides; de sombres nuages couvrirent ses sourcils; il releva son nez de perroquet, et la moustache qui l'emboitait comme une parenthèse.

Don Melchior. Diégo de Castro!

ce n'est pas un époux pour ma fille ; Blanca mérite bien un vieux chrétien, et l'on sait de reste que l'arrière-bisaïeul de Diégo était un Maure.

Dona Elvira. Qui se rappellerait de l'arrière - bisaïeul, quand il est question de l'arrière petit-fils ? Diégo passe dans toutes les Espagnes pour un bon hidalgo, et si je ne me trompe fort, cet arrière-bisaïeul qui vous offusque tant, était issu du sang des rois de Grenade.

Don Melchior. Cela est fort bien, et ces rois de Grenade étaient des païens, et leurs femmes n'étaient que des esclaves.

Dona Ximena. Mais, mon cher époux, il s'agit du bonheur de notre fille. Diégo est capitaine des gardes-du-corps ; il a déjà donné des preuves éclatantes de son courage, et il possède une fortune considérable.

Don Melchior. Et quant il posséderait tous les trésors des Indes, ils ne pourraient jamais laver la tâche de sa naissance. En un mot, je ne veux plus entendre parler de ce mariage.

Le gentilhomme débita cet épilogue d'un ton si rude, que les dames n'eureut pas le courage de répliquer.

Blanca ne put retenir ses larmes lorsque sa tante l'instruisit du mauvais succès de sa négociation. Elle ne perdait cependant pas tout espoir et attendait une résolution heureuse de l'apparition de son amant, qui, ainsi qu'on en était convenu, devait arriver dans trois ou quatre jours. Dona Ximena fit tous ses efforts pour convaincre son seigneur et maître de tous les avantages qu'offrait cette union, tant pour sa fille que pour lui-même. Mais celui - ci resta iné-

branlable dans son opinion que Blanca ne pouvait donner sa main qu'à un vieux chrétien qui fût en même temps un vieux gentilhomme.

Enfin don Diégo arriva au castel. Les deux dames se trouvaient en ce moment au jardin, et, par bonheur, le châtelain était occupé à compléter son arbre généalogique. Il fut introduit par la camériste de dona Elvira. Celle-ci le présenta à sa sœur qui, malgré les manières obligeantes avec lesquelles elle le recevait, laissa percer le chagrin qui la tourmentait. Dona Elvira saisit la première occasion qui se présenta pour le prendre à part, et l'instruire des dispositions favorables de la mère en même temps que de la capricieuse opposition du père de son amante. Néanmoins, lui dit-elle, prenez courage, Blanca sera à vous, et si mon extravagant beau-

frère ne veut pas entendre raison, nous trouverons d'autres moyens pour faire votre bonheur et celui de sa fille. » Dona Ximena avait été annoncer à son époux la visite de ce nouvel hôte. Elle n'eut pas peu de peine à l'engager à le recevoir. « Si je n'étais pas instruit de ses intentions, dit-il, le neveu du gouverneur serait le bien venu chez moi. » Il reçut le jeune homme avec une gravité d'apparat, et, après les premiers complimens d'usage, *il lui* dit sans détour : « Je sais, don Diégo, ce qui vous amène ici; il est inutile que je vous répète ce que j'ai dit à ma belle-sœur. Ma résolution est inébranlable; j'aimerais mieux renfermer ma fille dans un cloître que de la donner à un nouveau chrétien. » Don Diégo ne savait pas trop s'il devait rire ou se fâcher de cette apos-

trophe d'un fou. L'idée qu'il était père de Blanca, et le souvenir des promesses de dona Elvira, étouffèrent en lui la tentation de le persifler ou de lui demander raison. Il prit même assez d'empire sur lui-même pour entamer une conversation indifférente, à laquelle les dames s'efforcèrent de prendre part. Le souper ne dura pas long-temps, et il était fort triste. Blanca s'était dispensée d'y paraître, sous le prétexte d'une indisposition; mais le lendemain matin, elle se rendit à l'appartement de sa tante, tandis que sa mère retenait son époux dans le sien sous différens prétextes. Don Diégo saisit ce moment pour renouveler à la souveraine de son cœur, en présence de sa tante, les assurances de sa tendresse; et Blanca, animée d'un courage extraordiraire que lui donnaient un témoin

aussi respectable, et la dureté de son pere, lui jura une constance à toute épreuve. Alors dona Elvira se rendit auprès de son beau-frère pour lui demander s'il persistait dans sa résolution de la veille; et après que celui-ci eut protesté, par les mânes de ses ancêtres, que rien au monde ne l'en détournerait, elle lui déclara qu'elle avait l'intention de s'en retourner le matin même avec don Diégo. « Blanca doit rester ici, » lui dit le sévère châtelain. « Elle restera, reprit la tante; je viens de lui donner mon baiser d'adieu. » La pauvre enfant était désespérée sur son lit quand elle entendit rouler la voiture qui emportait l'objet et la protectrice de son amour, et il se passa plus d'un jour avant que les caresses de sa mère et un billet de son amant, que dona Elvira lui fit passer, pussent

lui donner la force de quitter son appartement. Son espoir recommençait même à chanceler, et dona Ximena elle-même ne pouvait s'expliquer le long silence de sa sœur, lorsqu'un soir on annonça à don Melchior un étranger qui lui demandait une audience secrète. Le châtelain s'emferma avec lui dans la salle de ses ancêtres, c'est ainsi qu'il nommait une chambre enfumée où se trouvaient les portraits de ses aïeux, barbouillés sur une grande planche divisée en trente-deux quartiers. La conférence secrète durait depuis plus de trois heures, lorsque don Melchior, la figure rayonnante de joie, vint trouver sa femme pour lui intimer l'ordre de fêter de son mieux cet hôte inconnu. « Peut-on demander qui il est ? » répondit Ximena. « C'est un homme extraordinaire qui com-

mande à l'empire des morts, et qui complétera mon arbre généalogique au moyen d'une opération cabalistique. Dans ce moment il est occupé à évoquer un de ses esprits familiers qui lui désignera le jour solennel où, mettant fin à mes pénibles recherches, il me déclarera le plus ancien hidalgo du monde chrétien.» Ximena, quoique bien convaincue que son mari venait d'être pris dans les filets d'un fripon, n'osa cependant hasarder une seule observation, et lui promit d'exécuter ses ordres. Ce ne fut qu'au bout d'une heure que le thaumaturge daigna rappeler le châtelain pour lui déclarer d'un air mystérieux que la grande révélation aurait lieu dans neuf jours. Don Melchior conduisit alors son hôte dans la salle à manger, où les attendaient depuis long-temps son épouse et sa

fille. Quelque violence que se fît dona Ximena pour recevoir le magicien avec amitié, elle ne put cependant réprimer quelques regards de mépris qui n'échappèrent pas à l'œil perçant de celui-ci. Le châtelain se souvint au dîner qu'il avait oublié de montrer à don Merlino (c'était le nom de l'étranger), son cachet de famille, qui datait de mille ans, et représentait, sur un champ d'azur, l'étoile qui jadis avait servi de guide aux trois mages. Il se leva précipitamment pour le chercher. A peine eut-il quitté le salon que Merlino remit à Ximena un petit billet en lui disant : « C'est de la part de dona Elvira. » Ce supplément verbal était nécessaire, car dona Ximena avait déjà fait un geste pour repousser la main du fripon supposé. L'empressé châtelain revint si vite qu'elle eut à peine

le temps de serrer la lettre et d'adresser à demi-voix au porteur quelques mots d'excuse. Melchior, en entrant, tenait son cachet sur sa poitrine comme une relique; il mit aussitôt en question si l'étoile des trois mages avait été une planète, une comète ou une étoile fixe. L'astrologue se décida pour la dernière, et son élève l'approuva par la raison que l'étoile figurée sur son cachet n'avait ni barbe ni queue. Dona Ximena et sa fille firent tous leurs efforts pour cacher la transition subite de la tristesse à la joie qu'elles venaient d'éprouver, et elles se retirèrent dès que l'on eut desservi, pour aller lire le billet de dona Elvira. Il était ainsi conçu : « Avant que d'exposer ton
» époux à devenir l'objet de la risée
» publique, en le forçant, par une
» décision juridique, à faire le bon-

» heur de sa fille, nous allons essayer
» un moyen qui, flattant sa folie,
» pourra nous conduire plus sûre-
» ment à notre but. La personne qui
» te remettra ce billet mérite toute
» ta confiance. Garde-toi d'apporter
» aucune entrave à l'exécution de
» ses projets; il se charge du reste.
» Tâche au surplus d'avoir avec lui
» un entretien particulier. »

ELVIRA.

Ce dernier point n'était pas chose aisée. Il était déjà minuit, et la mère et la fille cherchaient encore comment elles pourraient parler en secret à Merlino, lorsque Blanca, qui s'était par hasard approchée de la croisée, aperçut le devin dans le jardin. Elles devinèrent ses intentions, et descendirent doucement par un escalier dé-

robé qui se trouvait loin de la chambre du châtelain. Merlino vint au-devant d'elles, et elles le conduisirent dans un bosquet que le printemps commençait à couvrir du chèvre-feuille odoriférant. « Je partirai demain, noble dame, et je reviendrai dans neuf jours avec un compagnon qu'il faudra cacher dans l'alcove de la salle des ancêtres : vous pourrez le faire pendant la conférence que j'aurai dans un autre lieu avec don Melchior. Prenez courage, tout ira selon nos souhaits. A ces mots le magicien prit congé, et les dames retournèrent dans leur appartement. Il partit le lendemain, et le châtelain lui recommanda au moins dix fois de ne pas dépasser d'un instant le terme fixé pour son retour. Dans l'intervalle, les habitans du castel jouissaient d'une douce satisfaction. Le châte-

lain se berçait de l'espoir flatteur de pouvoir, après tant d'années employées à d'inutiles recherches, consommer enfin l'œuvre de sa généalogie, qui était pour lui la pierre philosophale. Les dames, et Blanca surtout, trouvaient dans les prédictions du sorcier un aliment d'autant plus séduisant pour leur imagination que le mystère dont il s'enveloppait devait, à lui seul, stimuler au plus haut degré leur curiosité nouvelle.

Lorsqu'arriva le jour solennel qui devait ramener Merlino, le châtelain se tint toute la journée aux aguets à une lucarne de son grenier, d'où l'on découvrait le chemin qui conduisait de la forêt au castel. Mais la nuit vint sans qu'il eut rien aperçu; depuis une heure le vieux gentilhomme avait abandonné son poste avec un mécontentement douloureux, lors-

que trois coups frappés à la porte cochère lui annoncèrent l'arrivée de son hôte. Melchior le reçut avec les égards d'un client, et voulut le conduire dans la salle de ses ancêtres : « Non, puissant seigneur, répondit le magicien ; avant que l'heure à laquelle doit commencer la conjuration ait sonné, nous ne pouvons entrer dans le lieu que vos aïeux ont choisi pour vous apparaître. Il faut que nous attendions ce moment sans lumière et dans une chambre placée au levant. Le châtelain le conduisit dans son cabinet qui se trouvait au côté tout opposé de la salle, et Merlino l'y entretint, d'un ton dogmatique, du grand et magnifique spectacle dont il allait être témoin, et du silence religieux qu'il devait, sous peine de vie, observer pendant toute cette scène.

Pendant ce temps, les dames guettèrent l'arrivée de son compagnon qui ne se fit pas attendre. C'était un homme noir, portant une longue barbe, chargé d'une caisse, et tenant dans ses mains une petite sonnette avec laquelle il était convenu qu'il donnerait le signal. Dona Ximena lui ouvrit la porte, et Blanca le précéda avec une lanterne sourde pour lui montrer le chemin de la salle des ancêtres. L'étranger ne proféra pas un mot avant que d'y être arrivé; mais alors il arracha sa barbe et se précipita aux genoux de dona Blanca, et dit aux dames effrayées : « L'entêtement de don Melchior me force à employer une ruse que je ne me serais jamais permise, si je n'osais me flatter qu'en réalisant mes vœux, elle fera le bonheur de mon amante et celui de son estimable mère. Par-

donnez-moi cet orgueil, madame, dit-il à dona Ximena; j'espère le justifier, du moins en partie, avant qu'il fasse encore une fois nuit. Maintenant, et avant tout, il faut que je m'occupe de mes préparatifs. » Don Diégo fut conduit dans l'alcôve, et il demanda quelques bougies, ainsi que la lanterne sourde avec laquelle dona Blanca venait de l'éclairer. Pendant qu'il déballait sa caisse, il raconta aux dames que Merlino était un savant peintre italien qu'il avait amené de Madrid à Léon, et qu'il avait, du consentement de dona Elvira, fait confident de son amour; que cet artiste était l'auteur du plan qu'ils allaient mettre à exécution, et dont ils faisaient ensemble, depuis huit jours, les préparatifs à une métairie voisine, appartenant à dona Elvira. « Tâchez, leur dit-il en finis-

sant, d'obtenir du châtelain la permission d'assister à la conjuration. Vous connaissez les sorciers, et il serait inutile de vous protester que tout se passera très-naturellement. » Alors les dames quittèrent la salle, et bientôt le châtelain, accompagné de Merlino, vint les trouver dans son appartement où les attendait une collation et une bouteille de vin de Malvoisie sur laquelle Blanca avait eu soin de prélever la part de son amant. Le repas fut court ; don Melchior remua constamment sur sa chaise, et Merlino parla et mangea peu, ainsi qu'il convient à un homme qui va communiquer avec les esprits de l'autre monde. Lorsqu'on se fut levé de table, dona Ximena se hasarda à lui demander la permission d'assister à l'opération magique dont son époux, depuis son départ, lui avait

fait concevoir une si haute espérance. Le châtelain secoua la tête. « Les femmes, répondit-il, peuvent bien se faire raconter de pareilles choses, mais ne doivent pas les voir de leurs propres yeux. » Merlino garda un instant le silence, puis il dit d'un ton magistral : « Don Melchior, vos ancêtres sont aussi les ancêtres de votre fille; il sera bon de pénétrer son jeune cœur de la splendeur sérénissime de son origine, et de le prémunir ainsi contre toute affection indigne d'elle. — Bravo! mon docte ami, reprit le châtelain, qui prit cette sentence pour un véritable oracle : il n'y aura pas de mal non plus que sa mère reçoive de mes illustres ancêtres une leçon que, depuis quelque temps, je m'efforce en vain de lui inculquer. » A ces mots, il saisit un flambeau et, bouillant

d'impatience, il se rendit à la salle mystique, où la société le suivit. « Il manque encore quelque chose ici, dit Merlino; ll est de la nature des esprits de cheminer le long des murs; ils aiment la couleur blanche, et ce mur rembruni obscurcirait l'éclat de ces ombres vénérables. Il faut qu'il soit recouvert d'un linge blanc. » Aussitôt le châtelain ordonna à son épouse d'aller chercher les draps de toile de Flandre qui lui avaient servi la première nuit de ses noces, et en peu d'instans le mur en fut tapissé. Merlino commença à tirer de son sac de voyage un papier coupé en forme de cercle, sur lequel étaient peints les douze signes du zodiaque; il l'étendit par terre, et ordonna au châtelain de se placer au milieu. Il fit asseoir les dames à quelque distance de là, et fit tenir à chacune le

bout d'un ruban vert sur lequel il avait auparavant peint quelques caractères. La curieuse Blanca voulut le regarder de plus près, et y lut ces mots : *Vive Blanca de Castro*. Si en ce moment le magicien n'eût pas éteint la lumière, le châtelain eût pu remarquer la joie indicible qui venait, comme un éclair, de se répandre sur son visage. Alors Merlino commande de nouveau le silence à toute la société, tourne trois fois autour du cercle dans lequel était placé le châtelain, frappe trois fois la terre de sa baguette noire, et s'écrie d'une voix solennelle : « *Ariel*, mon ange familier, je t'ordonne de faire passer les ombres des illustres ancêtres de la maison de Souza devant les yeux de leur petit-fils. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que le châtelain fut saisi d'un éton-

nement qui eût paralysé sa langue quand même il eût eu la permission de s'en servir : il vit paraître sur le mur blanc la figure de son père, armé de pied en cap, tel qu'il était représenté sur son tableau de famille. La ressemblance était si frappante, que dona Ximena elle-même, qui avait encore connu son beau-père, toute prévenue qu'elle était de la supercherie, put à peine retenir un cri de surprise. C'est ainsi qu'en moins d'une demi-heure les dix Melchior et les autres héros des trente-deux quartiers apparurent aux spectateurs étonnés, si ressemblans aux portraits du tableau de famille, qu'on eût juré que ceux-ci avaient reçu l'âme et la vie.

Les transports et l'enchantement du châtelain augmentaient à mesure que les héros de sa race sortaient de

la profondeur de leur antiquité. A l'apparition du contemporain du roi Pélage, avide de contempler des aïeux encore inconnus, il se frottait les yeux à en perdre la vue. Le premier qui parut était en costume de sarrasin; un turban couvrait sa tête; une croix d'or brillait sur sa poitrine, et son bras portait un bouclier d'azur sur lequel était écrit en caractères de feu : *Mahumed*, et plus bas, *Pedro, premier chevalier chrétien de Souza*.

Don Melchior resta pétrifié. « Sainte Vierge, dit-il entre ses dents, moi le descendant d'un mécréant! » Merlino ordonna à son esprit invisible de prendre note du nom de ce héros, ainsi que des autres aïeux qui allaient le suivre. Après lui parurent encore trois magnats sarrasins, portant leurs noms sur leurs écussons. Ensuite,

on vit deux ombres fraternelles, dont la figure et le costume étaient absolument semblables. Ils s'appelaient Osmin et Abdul, et se tenaient étroitement enlacés, comme si un bras invisible se fût efforcé de les séparer. Leur front était soucieux, et leurs yeux sévères paraissaient lancer de sombres regards sur le châtelain. Le pauvre homme commença à avoir peur, et sa frayeur fut au comble, lorsque le groupe des jumeaux, s'arrêtant devant lui, semblait ne plus vouloir quitter la place. Le magicien prenant alors la parole, leur dit : « Je vous adjure de retourner dans l'empire des morts, et de découvrir votre chagrin à mon serviteur Ariel. » Les ombres baissèrent la tête et disparurent. Leur père était le dernier qui portât sur son front le signe de Mahomet.

La scène changea ; les ombres qui suivaient étaient vêtues de longues robes blanches, à la manière des Perses, avec des ceintures d'or, enfin dans le costume que l'on donne ordinairement aux mages. Deux d'entre eux, Orobazès et Fraortès, avaient le front ceint du bandeau qui ceignait le front des enfans royaux de l'antiquité. Enfin l'on vit apparaître un vieillard-roi, en robe de pourpre et la couronne sur la tête. Il tenait dans sa main gauche un vase rempli d'or et de parfums ; dans sa droite, un sceptre, au-dessus duquel étincelait une étoile ardente de clarté. Sur sa large ceinture d'argent on lisait en lettres d'or : *Melchior, premier prince de Souza.* Melchior douzième voulut sauter hors de son cercle pour se précipiter aux pieds de son auguste aïeul ; mais

celui-ci fit avec son sceptre un mouvement comme pour le repousser, et lui lança un regard si menaçant que le pauvre châtelain en frémit de peur. « Ne le punis point, ombre offensée! s'écria Merlino, ne punis pas ton petit-fils; enseigne-lui plutôt comment il pourra réparer la faute que son ignorance lui a fait commettre. » L'ombre disparut et revint un instant après. Il avait déposé son vâse et son sceptre. Il conduisait, de sa main droite, un beau jeune homme portant une armure de chevalier; de sa main gauche, il tenait une jeune vierge parée comme la fiancée d'un prince. Ce groupe parut d'abord dans un fond obscur; tout-à-coup il fut entouré d'une auréole resplendissante. Le châtelain frappa des mains d'étonnement; les dames jetèrent un cri; un grand coup de tonnerre se

fit entendre dans l'alcôve, et les ombres disparurent.

Tous les assistans avaient reconnu dans le jeune chevalier les traits de don Diégo, et dans la jeune fiancée, l'image vivante de dona Blanca. « Tout est fini, dit Merlino. Seigneur châtelain, vous pouvez sortir de votre cercle; et vous, nobles dames, rendez-moi votre ruban vert. Il faut que vous quittiez tous ces appartemens, où je dois rester seul pour adjurer mon serviteur Ariel de me remettre la liste demandée. Avant de sortir de son cercle, don Melchior fit trois signes de croix, et s'achemina, à travers l'obscurité, avec sa femme et sa fille, dans la salle à manger, où le magicien avait laissé une lampe allumée. Un quart-d'heure après il vint les rejoindre, et remit au châtelain un parchemin bleu de ciel,

entouré d'une guirlande d'étoiles, et sur lequel étaient inscrits, en lettres d'or, tous les noms qui composaient le supplément de son arbre généalogique. Les frères jumeaux, Osmin et Abdal, étaient réunis par une accolade, et derrière leurs noms était écrit : *Ils furent les souches des deux branches de Castro et de Souza, dont une main ennemie veut empêcher la nouvelle réunion.* Le rejeton de Souza devint muet à la lecture de cette note marginale. Merlino n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et lui ordonna de serrer soigneusement le parchemin. Le châtelain le renferma, avec son cachet de famille, dans un coffre de fer placé dans une pièce voisine, et qui, depuis nombre d'années, avait cessé de servir d'asile à des ducats ou à des piastres. « Minuit est sonné, dit

Merlino, il est temps de prendre du repos. » Les dames se rendirent dans leur appartement. Don Melchior se jeta tout habillé sur son lit, pour réfléchir sur les grandes révélations qui absorbaient son esprit. Le magicien retourna dans la salle des ancêtres, délivrer de prison son compagnon avec sa caisse merveilleuse, et le conduire à la petite porte du castel, près de laquelle deux domestiques de Diégo attendaient son retour, cachés dans un *buisson*.

Quand bien même le cerveau du chevalier Melchior de Souza eût été mieux organisé qu'il ne l'était réellement, il se fût épuisé en vains efforts pour trouver la clef des prodiges que venait d'opérer Merlino. Celui-ci, lors de sa première visite, à l'aide d'un secret qui n'en est plus un aujourd'hui, prit l'empreinte du

tableau généalogique des Melchior dont il avait ensuite copié chaque figure sur du verre. Il en fit de même du portrait de don Diégo et de dona Blanca, que sa tante avait fait peindre, dès son arrivée à Léon, par un artiste habile. La lanterne magique qui servait à représenter ces figures était alors peu connue en Espagne, surtout dans les provinces; et si Merlino et son illustre compagnon eussent pratiqué leurs opérations magiques dans une auberge de village, ou au marché d'une petite ville, ils seraient infailliblement tombés comme sorciers dans les griffes de la sainte inquisition.

Le châtelain passa toute la nuit dans des méditations profondes. Son origine mauresque le tracassait infiniment, et il était obligé, pour s'en consoler, de se représenter sans cesse

l'auteur de sa race la couronne sur le front et son sceptre à la main. Il ne pouvait non plus se faire à l'idée d'une alliance avec la maison de Castro. Car, se disait-il, je suis toujours plus vieux chrétien qu'eux, et ils ont porté le turban plusieurs siècles après mes ancêtres.

Pendant ces réflexions arriva le moment du déjeuner, dont il se souvenait toujours, même au milieu de ses pensées généalogiques. Il venait de prendre place à table avec les dames et Merlino, lorsqu'un bruit soudain, qui partait de la cour, le fit lever; il court à la porte; il l'ouvre, et il voit entrer un officier de justice avec quatre alguasils, qui l'arrêtèrent au nom de la loi. La patience d'un de ses créanciers, auquel il devait cinq cents ducats, s'était enfin épuisée; il venait d'obtenir une

contrainte par corps contre lui, ainsi que la saisie de tous ses biens, meubles et immeubles. L'officier de justice, qui ne trouva rien à saisir dans la salle à manger, se rendit dans la pièce attenante, où le coffre de fer frappa d'abord ses regards; il espérait y trouver du comptant, et ordonna au châtelain de l'ouvrir. Le cachet de famille et la liste des Souza furent les seuls trésors qu'il y trouva, et que provisoirement il déclara de bonne prise. Lorsque don Melchior vit l'homme noir s'emparer de ces deux reliques, il entra dans une telle fureur, qu'il ne fallut pas moins que l'assistance des quatre alguasils pour l'empêcher d'étrangler le ravisseur judiciaire. De son côté, Merlino avait assez à faire; il cherchait à consoler les dames par l'assurance d'un prompt secours. Sa pro-

phétie s'accomplit : au moment où le fier châtelain reprochait avec la plus grande véhémence aux suppôts de Thémis d'oser manquer ainsi à un arrière-petit-fils d'un des trois mages, Diégo, moitié Mars, moitié Amour, entra dans la salle. « Retirez-vous, dit-il à la bande maudite, don Melchior n'a plus d'autre créancier que moi ; voici l'acte qui prouve que j'ai acquitté toutes ses dettes. » L'officier de justice lit le titre, fait une profonde révérence, et se retire avec ses recors. Les dames reçurent leur libérateur avec les marques les plus vives de reconnaissance ; Merlino le salua très-respectueusement comme s'il ne l'avait vu de sa vie ; le châtelain seul restait interdit sans savoir quel parti prendre. Diégo ne lui laissa pas le temps de faire de longues réflexions : « Don Melchior, lui dit-il,

voici un titre que je vous prie de serrer jusqu'à ce que je vous le redemande.» Le cœur du châtelain se fendit à ces paroles: «Par St. Jacques! s'écria-t-il, ce trait fait de vous un vieux chrétien; vous aurez ma Blanca; je vous la donnerais quand même notre commun auteur ne me l'eût pas ordonné; mais il faut que vous preniez le nom de Souza; c'est un nom qui ne doit jamais s'éteindre. Don Diégo accepta cette condition, et Blanca lui tendit sa main, le sourire de la pudeur sur les lèvres. Diégo lui mit au doigt le plus beau diamant qui, depuis Melchior premier, eût paré la main d'un membre de la famille de Souza. Le jour des noces, Merlino offrit au jeune couple un tableau représentant le royal pélerin joignant les mains de ses deux descendans ; et le châtelain jura, par

tous les saints, que son sérénissime aïeul ressemblait trait pour trait à celui qui lui était apparu lors de la fameuse conjuration. Il lui fit présent, en retour, d'une empreinte en cire verte de ses armoiries, à laquelle le nouvel époux ajouta cent empreintes des armoiries de Castille, renfermées dans une bourse tissue par les doigts de rose de sa chère Blanca.

Les noces furent célébrées chez dona Elvira : elle abandonna toute sa fortune à sa nièce, en ne se réservant que le droit de passer le reste de ses jours au milieu de ses enfans adoptifs.

CHARIBERT ET ADELGONDE.

ANCIENNE TRADITION.

Dans une des riantes vallées des Vosges, où serpente un ruisseau abondant en truites, on voit au pied d'un rocher une petite grotte qui servait de retraite à Charibert, le pieux ermite. A l'entrée de cette grotte, il cultivait un petit jardin ombragé de quelques arbres fruitiers ; ses plattes-bandes, où il avait planté des racines succulentes et des herbes salutaires, étaient bordées de violettes odoriférantes. Le chèvre-feuille vivace tapissait l'entrée de la

grotte qui recelait un petit autel de granit; dans une niche vis-à-vis de cet autel, se trouvait un lit de mousse, couvert d'une natte de jonc. Au devant du petit jardin, on voyait un bloc de pierre grise, à moitié façonné pour représenter un ermite à genoux, portant ses tristes regards vers un couvent de religieuses (1) situé à une petite distance et en regard de l'ermitage. C'était là que Charibert, assis sur le gazon, le dos appuyé contre cette statue encore imparfaite, se reposait dans la méditation d'un long travail. Un ciseau et un maillet étaient à côté de lui, son bras soutenait sa tête blanchie,

---

(1) Le couvent d'Alspach, non loin de l'ancienne ville impériale de Kaysersberg, en Alsace.

et les derniers rayons de la lumière, frappant sur son front pâle et soucieux, le coloraient d'une rougeur inaccoutumée.

Bientôt, des hauteurs couronnées par des forêts, il vit descendre une jeune pélerine. Son céleste visage annonçait une martyre prête à consommer son sacrifice. On y voyait encore les traces de ses souffrances ; mais elles se confondaient dans l'éclat de sa prochaine gloire céleste.

« Que Dieu vous bénisse! dit-elle à l'ermite lorsqu'elle passa près de lui. »

« Que Dieu vous le rende! belle pélerine, répondit Charibert; où votre dévotion conduit-elle vos pas? »

Elle. Au couvent.

Charibert. Au couvent! ce n'est pas apparemment pour y rester ?

Elle. Pourquoi pas? la paix règne dans ses murs.

Charibert. Et trop souvent la douleur.

Elle. En ce cas, j'y trouverai des sœurs.

Charibert. Tu es malheureuse, mon enfant? Place-toi à mes côtés, et conte-moi ta peine; ce n'est que dans une heure que l'on fermera les portes du couvent; consacre-moi cette heure, et si je ne puis te consoler, je pourrai au moins te donner des avis. La belle Hildegarde jeta sur l'ermite un regard bienveillant, quoique sérieux, et dit en se plaçant à côté de lui sur l'herbe : « Dieu seul peut me consoler, et c'est là que j'attends ses consolations. Le récit de mes maux vous convaincra, mon père, que les hommes ne sauraient les soulager.

« Je suis la fille d'un chevalier qui habitait, au-delà de ces montagnes,

le castel de ses pères. Je perdis de bonne heure mes parens, dont j'étais l'unique enfant. Thiou, jeune chevalier, plus noble par ses vertus que par sa naissance, demanda ma main; il avait déjà mon cœur, et il le savait. Le fils de mon tuteur voulut me disputer à lui. La force était le seul avantage qu'avait sur lui ce misérable. Deux jours avant notre mariage, il le provoqua en duel, et le tua. Maintenant, bon père, voulez-vous encore entreprendre de me consoler? »

Charibert. Non, ma fille, je ne le pourrais pas; mais je puis envier le sort de ton fiancé, car il mourut pour son amante. Ah! je ne le pouvais pas, moi. Ecoute à ton tour l'histoire de mes malheurs. Tu verras, ma fille, que les combats qu'il faut livrer à ses passions sont bien

plus pénibles que la perte même de l'objet aimé , et que l'épreuve d'une douleur toujours nouvelle est plus cruelle mille fois que les plus cuisans regrets. Puisse la comparaison de nos maux t'aider à supporter les tiens !

» Cette tête grise était aussi autrefois parée d'un casque de chevalier, et plus d'une fois mon épée a protégé l'innocence ; mais ce même cœur qui ne connaissait aucun danger , s'amollit au premier regard de la charmante Adelgonde. Ah ! c'était une des plus belles fleurs du jardin de Dieu , et son âme......, si jamais un ange t'est apparu en songe , tu as vu l'image de son âme qui se peignait tout entière sur son céleste front et dans ses yeux bleus d'une douceur angélique. Je la vis pour la première fois aux noces de mon frère d'armes,

du comte de Ferrette, qui allait épouser sa sœur aînée. Adelgonde venait alors de quitter ce couvent, où elle avait été élevée par sa tante qui en était l'abbesse. Son père avait résolu de lui faire prendre le voile; il n'avait pas de fils, et destinait tous ses biens à son gendre. L'ambition qui remplissait toute son âme, n'y avait laissé de place pour aucun autre sentiment de la nature. Adelgonde ne connaissait d'autre vocation que le couvent, et si sa tendre mère ne l'avait demandée pour quelques mois, elle n'eût probablement jamais quitté ses murs.

» Le sort m'avait désigné pour son chevalier pendant les fêtes de la noce. Je n'aurais pas cédé cet honneur pour la plus belle couronne. Je servis Adelgonde avec l'empressement le plus tendre; mais elle ne

parut y faire attention ni au repas ni à la danse. Ses yeux ne répondaient pas à mes regards, ni sa main aux pressions de la mienne. Je reçus d'elle le prix de la joûte, et en baisant sa main, je la sentis trembler : la couleur de l'aurore se répandit sur son visage ; mais un moment après, elle paraissait aussi froide qu'auparavant. Chevaliers et écuyers, tous s'empressaient autour d'elle, tous enviaient mon sort ; mais aucun ne fut plus heureux que moi. L'indifférence d'Adelgonde envers mes rivaux nourrissait mon espoir. Les jours suivans j'allai souvent la visiter ; elle me recevait toujours avec amitié ; mais je ne dus pas m'en prévaloir : cette charmante fille ne pouvait recevoir personne d'une autre manière. Je m'adressai à sa mère, noble et excellente femme, qui

gémissait sous le joug d'un époux hautain, dur et impérieux. Je lui fis part de mes sentimens et de mes vœux. Mon nom et ma fortune pouvant excuser ma démarche, je fus écouté avec bonté. Je me tus, et attendis sa réponse avec un vif abattement de cœur. Bertha garda également le silence; mais une larme que je vis briller dans ses yeux me fit pressentir mon malheur. Elle rassembla enfin toutes ses forces : « Seigneur chevalier, me dit-elle, si vous aimez le repos de ma fille et le mien, renoncez à un espoir qui ne me cause de peine que parce que je ne puis pas le réaliser. Adelgonde est destinée au culte des autels et l'innocente, la pieuse enfant s'est jusqu'ici résignée volontairement à son sort; il deviendrait pour elle un tourment affreux si un homme trou-

vait le chemin de son cœur. Si vous pouvez déterminer mon époux, seigneur chevalier... . Mais j'en ai déjà trop dit; car je sais que sa résolution est irrévocable. »

« Cette réponse abattit mon espoir, sans cependant le détruire. Je résolus de faire une tentative auprès du père. Comme l'ami de son gendre, il me souffrait chez lui, mais sans m'aimer. Je voulus lui parler bien des fois, mais je ne le trouvai jamais seul, et lorsque je rencontrais sa fille auprès de lui, elle me faisait oublier le sujet de ma visite. Il me semblait que je me rapprochais toujours davantage de son cœur, et je redoutais une démarche qui pouvait me séparer d'elle à jamais. Je me rendis un jour au castel. Bertha me dit que son époux et sa fille étaient au jardin. Je m'y rendis, et ne trou-

vai qu'Adelgonde, car on avait appelé son père. Assise à l'ombre d'un épais feuillage, sur un banc de gazon, elle donnait à manger à une nichée de petits oiseaux qui voltigeaient autour d'elle en l'amusant de leur joyeux gazouillement; elle les avait élevés à la becquée et les avait apprivoisés. Mon arrivée même ne fit pas fuir ces petites créatures familières, mais elle effraya Adelgonde. Je m'assis à ses côtés, en lui demandant la permission de partager avec elle son aimable occupation. »

Ici Charibert s'arrêta, ses yeux s'obscurcirent, son cœur battit avec violence. « Epargne-moi, ma malheureuse amie, épargne-moi un récit qui serait un tourment pour tous les deux. Je me contenterai de te dire que près d'Adelgonde j'oubliai la prière que m'avait faite sa mère :

je lui ouvris mon cœur, et je lus dans le sien. Ces doux instans où nos cœurs s'épanchaient furent les seuls où je connus le bonheur. Mon Adelgonde m'autorisa d'une voix craintive à solliciter sa main auprès de son père. Je me jetai à ses genoux en lui jurant une éternelle fidélité. Un petit bruit que nous entendîmes me fit relever. Adelgonde pâlit, et, d'une main tremblante, me fit signe de m'éloigner. J'obéis. Mes pas errans me conduisirent dans un berceau, et j'y trouvai son père; il jeta sur moi un regard farouche; la colère et la rage se lisaient sur chaque repli de son front. « Je sais ce qui vous amène, me dit-il d'une voix altérée par la fureur, mais écoutez ma réponse : le jour où vous reparaîtrez à mon castel, je reléguerai pour la vie Adelgonde dans un couvent. » Alors il se

détourna brusquement, et me laissa muet et immobile d'effroi. Je revins enfin de mon anéantissement, mais c'était seulement pour me livrer au désespoir et au sentiment de mon honneur blessé. Le désir de la vengeance bouillonnait dans mon sein, mais l'amour l'y étouffait. Je quittai lentement ce lieu de béatitude et de damnation, mais je n'emportai dans mon cœur que les tourmens des damnés. Toutes mes espérances étaient détruites; je n'eus pas la force de supporter mon sort, je ne pouvais me supporter moi-même. Je n'osais plus approcher d'Adelgonde; je lui écrivis, et lui réitérai mes saintes promesses; mais les précautions que j'avais prises pour lui faire parvenir ce gage de ma fidélité, furent sans succès. Ma lettre fut interceptée, et mon amante enfermée dans ce couvent.

Je me considérai comme l'auteur de ce malheur. Une tentative que je fis pour l'enlever ne me réussit pas, et ne servit qu'à augmenter la rage de mon ennemi. Il vint m'assiéger dans mon castel; son gendre m'aida à prendre la fuite. La mort pouvait seule me délivrer de mes tourmens; je la cherchai dans les combats, et n'y trouvai que des blessures et des fers. Au bout de deux ans, je parvins à les rompre, et je revins dans ma patrie sous les habits de pélerin. Je m'approchai de ces murs, et je frappai à cette porte redoutable pour demander une aumône; la tourière me donna un pain et me fit boire. Je lui fis quelques questions, et j'appris que, depuis plus d'un an, Adelgonde avait pris le voile. La nouvelle de ma mort, qui s'était répandue partout le pays, avait accéléré sa réso-

lution. Il eût été cruel à moi de détruire cette erreur. J'étais déjà mort au monde, et il ne me restait d'autre parti à prendre que de m'enterrer à côté de mon amante. Là, devant sa prison, je me bâtis cette cellule, d'où je puis sans cesse contempler la sienne. Elle observait souvent les travaux du nouvel ermite sans le reconnaître; mais mon cœur et mes yeux la reconnurent aisément. Au bout de trois ans seulement, et après que le nom du père Antoine fut devenu cher aux habitans du couvent, je risquai d'aller visiter son église. Ma barbe et la mauvaise nourriture avaient rendu ma figure méconnaissable. Je vis mon Adelgonde dans le chœur : je la vis, belle comme une élue, chanter les saintes hymnes; ses yeux étaient constamment fixés sur moi, et le psaume expira sur ses lè-

vres. Je m'en aperçus; mes jambes tremblèrent, et j'eus à peine la force de m'éloigner. Ce ne fut qu'au bout de cinq années que je retournai à l'église du couvent. J'étais devenu un tout autre homme; une force supérieure avait purifié et fortifié mon âme. Je pouvais voir Adelgonde sans tressaillir; je l'aimais encore, mais ainsi qu'on aime un ange. J'eus même un jour le courage de la faire demander au parloir. Je me découvris à elle ; nous répandîmes des larmes tout à la fois douces et amères. Adelgonde, ma sœur, lui dis-je, je respire depuis huit ans le même air que toi, il alimente l'amour que je te porte; mais cet amour n'est plus ce qu'il était autrefois, il est changé en un sentiment élevé, céleste, qui ne doit pas te faire rougir, et qui m'accompagnera dans le monde où

nous ne serons séparés ni par des murailles ni par des grilles. Pense à moi lorsque la cloche solennelle de minuit t'appellera au sanctuaire, je penserai aussi alors à toi, et montre-toi à la fenêtre de ta cellule à l'heure de midi, nos regards s'y rencontreront tous les jours. Mais ce ne sera qu'une seule fois dans l'année que je viendrai te voir ici. Elle passa un de ses doigts à travers la grille; j'y imprimai mes lèvres, je le mouillai de mes larmes.

» Voilà déjà plus de vingt années que nous vivons ainsi. Dans cet intervalle, Adelgonde est devenue abbesse du couvent, que ses vertus ont transformé en un paradis. Ses sœurs la révèrent comme une sainte, et les pauvres comme une divinité. Personne ne connaît notre secret que toi, aimable pélerine; tes souffrances

te rendent digne de le connaître, et de trouver dans Adelgonde un ange de consolation. Elle le deviendra lorsque tu l'auras fait lire dans ton cœur, et que tu lui auras dit que je t'ai fait lire dans le mien. Dis-lui alors aussi qu'après ma mort, qu'après des siècles encore, je continuerai le travail qui est pour moi le plus doux de ma vie. Vois-tu cette pierre (1) qui t'offre l'image ébauchée d'un ermite? vois-tu comme ses yeux sont fixés vers la fenêtre d'où les regards d'Adelgonde les ont rencontrés encore aujourd'hui? Lorsque j'aurai achevé cette figure, il ne me restera plus qu'un seul travail à faire..... celui de creuser ma tombe. Ma dépouille doit reposer au pied de cette figure, et

---

(1) Cette statue fut détruite par le vendalisme en 1793.

je charge Adelgonde du soin de la couvrir de terre. Dis-lui cela, ma fille, mais ne le lui dis que lorsque la petite clochette suspendue à l'entrée de ia grotte, et que je fais sonner à chaque heure de midi, sera restée muette. Alors mon pélerinage sera achevé, la clepsydre de ma vie sera écoulée. »

Charibert se tut, et Hildegarde serra avec reconnaissance sa main droite dans la sienne. Il la posa sur sa tête, et lui donna sa bénédiction. Alors, d'un pas lent et solennel, elle s'avança vers le couvent, dont le crépuscule avait déjà couvert le sommet de la tour. Adelgonde la reçut comme sa fille, et bientôt elle fut son amie. Leurs âmes étaient les seules qui s'entendissent . elles n'avaient pas besoin de se faire part de leurs sensations; chacune trouva les

siennes dans le sein de son amie.

Trois années après, au jour de l'Ascension, la petite clochette de la grotte de Charibert resta muette. Adelgonde s'en aperçut la première : « Il m'a précédé, dit-elle à son amie; à minuit, lorsque les sœurs seront assemblées au chœur, tu me suivras dans sa cellule. Cette heure imposante sonna, et Hildegarde accompagna Adelgonde avec une lampe dont la lueur pâle se répandait comme le regard du mourant à travers les ombres de la mort. Elles trouvèrent le corps de Charibert couché sur son lit, les mains jointes; ses yeux étaient fermés, mais sur son front siégeait visiblement la paix de Dieu. Elles donnèrent des larmes à leur ami, et le déposèrent dans la tombe qu'il attendait depuis longtemps. Hildegarde saisit la bêche

qu'elle voyait dans la cellule, et couvrit de terre le cadavre. Elle transplanta sur la tombe les violettes qui bordaient le petit jardin; elles prirent racine et couvrirent la fosse d'un tapis bleu. Long-temps après leur parfum charmait encore le voyageur qui venait se reposer près de ce saint asile, et le printemps suivant, lorsque Adelgonde rendit le dernier soupir dans les bras de Hildegarde, celle-ci para le sein de la bienheureuse d'un bouquet de ces violettes.

FIN DU PREMIER VOLUME.





